LE VOYAGE

D'UN

HOMME HEUREUX.

A MADAME DE COURBONNE.

Je n'ai pas oublié, madame, que vous m'avez permis de vous écrire, et véritablement vous m'avez accoutumé à tant de bonté et d'indulgence, que je serais bien ingrat et bien mal élevé si vous n'aviez pas au moins cette marque de mon souvenir et de mes respects. D'ailleurs j'ai été si heureux pendant ces deux dernières semaines, j'ai oublié si fort le travail et l'agitation de chaque jour, le midi de la France et l'Italie se sont emparés si complètement de mon ame et de mon cœur, qu'il faut absolument que je dise à ceux qui sont restés à la ville les heureuses et charmantes émotions de ce voyage. Donc je suis parti de Paris le 24 août, un peu bien triste il est vrai, car j'aime tant tous ceux que j'aime et je suis si bien le lendemain l'homme de la veille, que renoncer, même pour un mois, à mes amis, à mon travail,

à mes beaux rêves, à ma douce flânerie à travers les émotions contemporaines, cela me coûte bien plus que je ne saurais vous dire. Cependant nous voilà partis en toute hâte, tout d'un coup, sans plus de précautions, que le héros du *Voyage sentimental.* — Nous ferons notre valise en chemin et nous nous dirons adieu dans la forêt de Fontainebleau. — Adieu donc, et voilà la grande route qui s'empare de nous comme de sa proie. Nous marchons vite, à quatre chevaux et comme des gentilshommes en vacances, faisant claquer notre fouet, il fallait voir. Le mouvement, le bruit, la poussière, le soleil, les joyeux hennissemens du chemin, tout nous charme. Le plaisir d'aller tout droit devant soi, c'est si bon! Voici déjà Fontainebleau, la ville royale; nous saluons cet entassement de châteaux qui se prélassent dans leurs jardins français. Le soir venu, nous faisons halte dans une vieille auberge dont le jardin est entouré d'eaux murmurantes; de la fenêtre encadrée de lierre, nous voyons passer dans la rue une nouvelle mariée du village; cette nouvelle mariée, ce n'était rien moins qu'une jeune et belle personne parisienne, naguère encore l'honneur de l'Opéra, des Italiens, des bals et des fêtes, de tous les lieux où il s'agit d'être belle et parée, et qui, renonçant au monde, au Satan parisien, à ses pompes et à ses œuvres, venait d'épouser modestement le maître de poste de l'endroit, un beau jeune homme qui avait l'air de lui dire : — *Vous n'en serez pas fâchée, ma belle comtesse.* Ainsi va le monde. Autrefois c'étaient les princes qui épousaient les bergères. La jeune et belle dame nous fait en passant un aimable sourire, nous vidons nos verres à sa santé, et puis en voiture! Cependant le ciel s'était chargé d'orage; dans le nuage grondeur brillait l'éclair innocent du mois d'août; notre bonne hôtesse, qui nous avait adoptés parce qu'après tout elle nous avait trouvés faciles à vivre, nous disait : — Ne partez pas! vous allez avoir la tempête; restez ici cette nuit, vous partirez demain après l'orage. — Non pas demain, tout de suite; Paris n'est pas déjà si loin qu'il ne puisse nous atteindre; partons, car déjà il me semble que je vois s'allumer les lustres du théâtre; il me semble que j'entends les accords de l'orchestre; cette voix rauque qui gémit sous la porte cochère, n'est-ce pas, je vous prie, le tragédien qui déjà lance ses vers? Partons donc, et vive l'orage!

Une seule lumière brillait dans cette profonde nuit, un seul bruit se faisait entendre, c'était la jeune Parisienne qui déjà préparait de son mieux toutes choses dans son petit Glandier, où elle était fort décidée à se laisser être heureuse. A travers la glace brillante de sa fenêtre se

pouvait distinguer son pâle et gracieux profil. — Mais bientôt le dernier accord du piano se perd dans le lointain; les chevaux se précipitent, l'éclair aussi; du pavé jaillit l'éclair et aussi du nuage : quelle tempête! quel fracas! Le vieux postillon (hélas! le pauvre homme se mourait de la phthisie pulmonaire) nous supplie de ne pas aller plus loin; il assure qu'il ne distingue plus le chemin pavé du précipice, et il disait cela d'une voix grelottante! Nous nous sommes arrêtés au milieu de la route jusqu'au jour. C'étaient des éclairs comme on n'en voit guère qu'au sommet du mont Sinaï, dans la Bible; c'était un bruit à tout briser. Mais, ô surprise, le matin venu, soudain tout ce feu brûlant n'est plus que la douce lueur du crépuscule; ce bruit de nuages qui s'entrechoquent fait place aux accens de l'oiseau matinal; cet ouragan devient rosée; le vieux postillon asthmatique est remplacé par un beau jeune homme de vingt ans. Encore une fois en avant.

On passe à Pouilly; ce n'est pas tout-à-fait le véritable Pouilly, mais on y boit un honnête petit vin blanc, et l'on rêve le reste. Nous traversons une mer sablonneuse, et l'on nous dit que c'est la Loire; c'est bien le cas de dire comme je ne sais quel démon de M. Hugo : — *Capricieuse!* Le soir, nous étions à Moulins. Là on se repose, on s'habille, on se fait beau, et six heures après on se met en route; mais pour quoi aller si vite? qui vous presse? qu'avez-vous à faire? Eh! le plaisir d'aller vite; pourquoi donc le comptez-vous?

..... Un postillon chante d'une voix rauque une de nos chansons nationales.

Monsieur la Palice est mort;
Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.

— Postillon, nous sommes à la Palice? — Et il me montre du fouet le vieux château accroupi sur la falaise. Êtes-vous comme moi? il me semble qu'en fait de gloire, rien n'est à négliger. Cette singulière chanson, *Monsieur la Palice est mort*, qui a dû bien chagriner dans son temps les sires de la Palice, est maintenant une joie pour leur mémoire. A coup sûr, tout braves gens qu'ils étaient dans cette maison, ils ne valaient pas mieux qu'un grand nombre de chevaliers, de gens d'armes et nobles dames dont nous ne savons plus les noms, *carent quia vate sacro*, comme dit Horace, parce qu'ils n'ont pas été chantés par un poète. Le poète qui a chanté, même de cette façon grotesque, le sire de la Palice, lui a donc rendu le plus grand des

services. Il a fait éclore ce nom-là dans la langue vulgaire; il l'a rendu aussi populaire que le nom des barons les plus connus; M. de la Palice et M. de Marlborough seront chantés jusqu'à la fin du monde et quand il ne sera plus question de la question d'Orient. Or, quelle est la maison souveraine dont on puisse en dire autant aujourd'hui?

Nous visitons le château de la Palice, tout en fredonnant la chanson; en sa qualité de château, c'est une maison qui s'en va croulante; la cour d'honneur est dépavée, l'herbe est partout; les vaches du château ont remplacé les varlets et les trouvères; la servante est la seule dame du lieu; les enfans jouent sans se douter des grandeurs qu'ils foulent à leurs pieds; on traverse la cuisine pour descendre dans le village. — De là nous allons à Roanne; mais cependant quelles belles montagnes! quel grand ciel! Marchons moins vite. L'industrie n'est pas là encore. Marchons moins vite; la houille n'a pas paru dans ces campagnes, elle n'a pas jeté dans cette verdure sa poussière et son souffle empesté. Marchons moins vite, car la vie des champs s'arrêtera bientôt tout au bas de ces rocs cultivés, car avant peu vous allez trouver le fer, la houille, les rails-ways, les métiers, tout l'attirail des forges et des fourneaux. — Un jeune homme de quinze à seize ans gravissait péniblement le sentier; il nous dit bonjour dans le patois du pays. — Veux-tu une place? — Il dit *oui;* il monte; il arrive avec nous à Roanne, sa ville natale. Le pauvre enfant avait entrepris son tour de France, il y avait six mois à peine, il avait quitté le toit paternel, tout rempli d'espérances et de vastes pensées. Mais, hélas! il avait eu la fièvre en chemin, l'ouvrage lui avait manqué, et, sans aller plus loin que deux cents lieues, il revenait en poste pour conter toutes ses déceptions à sa mère. On disait, le voyant passer dans la rue : — C'est lui, c'est Pierre, c'est notre ami le forgeron! — Les jolies filles lui envoyaient de gros baisers; seulement on ne s'expliquait guère comment, parti à pied, il revenait si vite en berline; lui, cependant, il saluait à droite et à gauche avec une bonne grace infinie, et comme il a été embrassé par sa mère! La bonne et digne femme, elle n'avait pas vu la chaise de poste; elle n'avait vu que son enfant.

A Feurs (*Forum Romanorum*, pardon, madame de tout ce latin, mais on est si pédant lorsque l'on est en belle humeur), à Feurs, je vais saluer sur son piédestal la statue du colonel Combes, notre brave compatriote. Il est mort comme un héros à l'instant où lui aussi il allait revenir à sa mère, mais tout chargé de gloire et d'honneur. Heureusement un pareil homme est utile, même après sa mort.

Il devait faire tout d'un coup la décoration de cette ville oubliée; à peine mort, il devient à la fois l'enseignement et l'orgueil de ses concitoyens les plus pauvres; il est là, debout, veillant au milieu des siens; et, ce qui ajoute encore à l'intérêt de cette statue, c'est que le statuaire, aussi bien que le héros qu'il a représenté, est un enfant de ces montagnes. L'un et l'autre ils ont connu, comme nous tous au reste, la vie misérable des enfans pauvres. Et qui leur eût dit cependant qu'à cette même place, celui-ci devenu un héros, et celui-là un grand artiste, celui-ci élèverait un monument de bronze à celui-là.

Enfin, à quelques lieues plus loin, dans un tourbillon de feu et de fumée, par toutes sortes de bruits effroyables, au battement des métiers, aux éclats du marteau, aux brûlans soupirs du soufflet dans la forge, au milieu des vagues fumantes de la fonte qui bouillonne, quand toute la ville est en ébullition, quand tout est bruit, fracas, fumée, feu, incendie, pompe, charbon qui brûle, charbon qui sort de la terre, minerai devenu fonte, fonte devenu fer, fer devenu barre; quand chacun lime, aiguise, repasse ou tisse; quand le satin blanc comme la neige se mêle dans ce bruit aux fusils et aux boulets, quand le chemin de fer arrive, jetant sa dernière étincelle fatiguée de travail, quand le gaz traverse toute la ville, moins pour l'éclairer que pour montrer dans toute leur étendue ces ténèbres profondes, à cette heure de bruit, de fumée, de tumulte, moi aussi je suis entré dans ma ville natale, à Saint-Étienne, cet admirable monceau de charbon et de satin dont j'ai parlé si souvent, dont je parlerai toujours.

Au milieu de cette tempête de toutes les heures, rien n'est charmant à réciter ou à relire comme une page de *l'Astrée*, ce beau roman écrit, inspiré, pensé au milieu de ces montagnes, au-dessus de ces volcans, par ce gentilhomme de tant d'esprit et d'élégance, nommé d'Urfé. Figurez-vous donc, au milieu de ces rues populeuses et bruyantes, parmi ces hommes à la figure toute noircie, parmi ces femmes que l'on prendrait pour des hommes, à leurs bras nus comme leur poitrine, figurez-vous une page de la tendre pastorale chantée là, il n'y a pas encore si long-temps :

« Vous dirai-je tout le bonheur de Filandre? Il m'a protesté de-
« puis que, malgré toute l'impatience de ses désirs, il n'avait jamais
« été plus heureux. Toutes ces privautés, si innocentes de ma part,
« redoublèrent son amour. Il descendait dans le jardin pendant la
« nuit, et il en passait une partie sous les arbres. Daphné, qui cou-

« chait dans la même chambre, s'en aperçut, et, comme d'ordinaire « on soupçonne plutôt le mal que le bien, elle pensait qu'Amidor et « lui se donnaient des rendez-vous. Pour s'en assurer, un soir que la « fausse Calcirée sortit suivant sa coutume, elle le suivit de si près « qu'elle le vit entrer dans un jardin qui était sous les fenêtres de « ma chambre, puis s'asseoir sous des arbres, et elle l'entendit dire « à haute voix :

« Ainsi, ma Diane surpasse
« En beauté les autres beautés,
« Comme de nuit la lune efface
« Par sa clarté toutes clartés. »

Vous ne sauriez croire, encore une fois, madame, le singulier contraste de cette belle prose si limpide du bon d'Urfé, de ces honnêtes sentimens si amoureux, de ces noms poétiques si sonores et si charmans, avec le spectacle que vous avez sous les yeux, en traversant cette lave et ce bitume qui ne se reposent ni jour ni nuit, comme les eaux dans le Chantilly du grand Condé. On dirait, à entendre la prose de l'Astrée, murmurée là, cette goutte d'eau suspendue au doigt de Lazare que demande le mauvais riche au milieu de l'enfer. Où donc êtes-vous, en effet, Dorinde, Macilli, Périandre, Merindor, Adamas, Florice, Palinice, Circine; où êtes-vous, Céladon, Mélampe, Phylis, Lycidas, beaux yeux vifs et doux, tresses mêlées de perles, pasteurs qui chantez et qui rêvez sur l'herbe? qu'a-t-on fait de Galathée, de l'Astrée, de Tyrcis? parlez-moi, je vous prie, d'Alcippe, d'Alcée, d'Amaryllis, de Stilvane et d'Hylas, et Celine, et Melinde, et Lygdamas; ô les beaux rêves de ces beaux lieux, ô les beaux lieux de ces beaux rêves, qu'êtes-vous devenus?

Hélas! la poésie s'est enfuie pour ne plus revenir; l'idéal est parti, le labeur est resté; le gazon a été desséché tout comme les fontaines; le Lignon jaseur, oisif, amoureux et tant soit peu libertin, est devenu une bête de somme qui travaille la nuit, qui travaille le jour, et tout comme cela se passe aux galères, on a changé même son nom, et il s'appelle maintenant le *Furens*, et véritablement c'est là un furieux travailleur. Oui, mais, je vous prie, quel est le lieu de ce monde qui a conservé sa poésie? Dans quel coin de terre si reculé la spéculation ne s'est-elle pas arrêtée? On a bâti un hôtel garni et un café entre les deux avalanches de la cataracte du Niagara; en 1814, il y avait, sous les fenêtres des Tuileries, des spéculateurs qui, pour 10 francs, vous montraient l'empereur Napoléon, en criant : *Vive*

l'empereur! Malheur donc au sol fécond qui porte dans ses entrailles plus de richesses qu'à sa surface! Et puis, à tout prendre, l'intelligence vaut la poésie. Mille fusils que l'on va fabriquer chaque jour sont tout autant les bien-venus que les plus beaux poèmes érotiques; avec ces mille fusils, pardieu, on ira chercher de la pâture aux poètes à venir. Tout est pour le mieux dans le monde; il ne faut nier aucune force; il faut reconnaître toutes les puissances intelligentes, et surtout la puissance du charbon. Gardons pour nous les vers et la prose de *l'Astrée*, nous chanterons plus loin :

> Les bergers tendres et fidèles
> Qui n'ont d'autre bien en aimant
> Qu'une bergère seulement.

La ville une fois saluée, bonjour à nos amis des premiers ans, boujour aussi aux amis de notre père, aux vieilles amies de notre mère, bonjour à la famille, aux enfans qui vous regardent comme un étranger; et la ville parcourue, et le collége salué, beau collége dont on a coupé l'ombre, dont l'étang s'est tari, bonne maison où le naïf fabuliste Jauffret, mon vieux maître, nous récitait les mêmes fables qu'il avait dédiées à Mme la duchesse d'Angoulême. — Allons, encore une fois, il faut partir. — Mais au moins jusqu'à demain, mon frère! — Non pas jusqu'à demain; si je reste demain, je resterai huit jours, et il faut que je marche; encore une fois, adieu. — Une heure après, nous étions loin du bruit et de la fumée; nous entrions véritablement « dans cette contrée la plus délicieuse de toutes les contrée « que renferment les Gaules. L'air qu'on y respire est tempéré, son « climat est si fertile, qu'il produit au gré de ses habitans toutes sortes « de fruits. Au milieu est une plaine enchantée qu'arrose le fleuve de « Loire, et que différens ruisseaux viennent baigner. » D'Urfé ajoute, et il faut bien le croire sur parole : « Sur les bords de ces admirables rivières, on a vu de tout temps grand nombre de bergers, qui, par leur douceur naturelle et la bonté du climat, vivaient d'autant plus heureux qu'ils connaissaient moins la fortune. » Nous n'avons pas vu un seul de ces nombreux bergers, mais nous avons retrouvé les sombres forêts, les torrens qui tombent, le vent qui gronde, les hautes montagnes sévères et tristes; nul n'y passe, et cependant ce jour-là nous étions deux à y passer, son éminence l'archevêque de Bordeaux, M. Donné et moi, deux enfans de ces montagnes. Nous allions revoir, chacun de nous, le village maternel, et la maison, et la rue, et le bois de saules où nous avons rencontré notre premier amour.

Toute la contrée était en fête pour recevoir le saint prélat; on attendait à la fois le compatriote et le pasteur; on cherchait en même temps la bénédiction et la poignée de main fraternelle; chaque maison se faisait belle; ce sera demain dimanche à coup sûr. Entendez-vous dans le lointain retentir les cloches du soir? Entendez-vous l'angelus qui monte et qui va se percher dans les arbres? Dans la basse-cour du fermier, c'est un massacre général; dans l'église doucement illuminée, ce sont des chants de fête qu'on répète; toute l'armée catholique accourt de toutes parts pour contempler et pour saluer le pasteur; c'est que de son antique poésie cette belle contrée a gardé la croyance. Elle croit, elle espère; elle obéit à l'Évangile, comme à la plus touchante des idylles, comme au plus imposant des poèmes. Voilà sur quelles hauteurs elle a placé l'héroïsme, qui est sa gloire et sa force. Elle veut bien fabriquer le satin qui couvre le corps profane des belles dames, mais à condition qu'elle-même, elle portera de la bure; elle veut bien fabriquer des fusils, mais à condition qu'elle fera aussi des charrues; interrogez tous ceux qui passent en si grande hâte, ils vous diront qu'ils sont plus fiers d'être les frères d'un archevêque que d'un général d'armée. Demandez-leur aussi quels sont les poèmes qu'ils chantent en chœur, quel est le livre qu'ils lisent encore dans les mois de l'hiver. Est-ce *l'Astrée?* est-ce le livre du gentilhomme d'Urfé? Non pas! Le seul poète dont ils sachent les vers, c'est un prêtre de ces contrées nommé Chapelou. Chapelou est, en effet, un grand poète. Il était enfant de bonne maison pour l'endroit, il était le fils d'un coutelier. Il vint au monde vers les dernières années de Louis XIV, à cette heure suprême de la fin de la monarchie où un autre prêtre, l'archevêque de Cambrai, jetait un si triste regard sur les destinées de la France. Messire Chapelou avait senti de bonne heure une grande passion pour les beaux arts. Il aimait naturellement la poésie, la musique. Il apprit en même temps les opéras de Lulli et les vers de Virgile. En ce temps-là nous étions encore bien plus près du Lignon qu'aujourd'hui; l'abbé Chapelou trouva dans le fleuve sacré une dernière goutte de cette eau fécondante; il y plongea sa tête jeune et bouclée, et il devint ainsi un poète sans le savoir, sans le vouloir. La poésie le poussa en Italie : l'Italie est si proche! De Turin il vint jusqu'à Rome, et à Rome son premier soin ce fut de trouver un compatriote. Mais comment faire? Il entre à Saint-Pierre de Rome, et, les yeux fixés sur le chef-d'œuvre, il répète le *shibolet* stéphanois, un gros mot s'il en fut, un mot à faire crouler la voûte de Michel-Ange, s'il n'eût pas été prononcé par une

bouche si honnête. Le mot fut entendu par un homme qui venait tout droit du Forez, et voilà nos deux voyageurs qui se reconnaissent et qui se récitent à leur façon le *dulcia linquimus arva*. — De Rome, il s'en fut à Paris, la ville des poètes. La grande poésie du XVIIe siècle y retentissait encore, ou plutôt elle marchait plus que jamais triomphante et tête levée; notre Stéphanois obéit à cette influence toute puissante; il prêta une oreille attentive pour recueillir avec respect les derniers bruits de Racine et de La Fontaine; et enfin, après avoir vu tout ce qu'il pouvait voir, il s'en revint dans ses montagnes pour mourir où il était né.

Son retour fut une grande joie pour sa famille, pour ses amis, et bientôt pour la contrée tout entière, car il apportait avec lui toute une poésie, la poésie du sol natal, la langue forésienne, le patois que parle le peuple de ces rivages, espèce d'italien rauque et entêté qui se plie cependant à toutes les exigences de la passion. Chapelou est donc un poète patois, et voilà pourquoi sa renommée n'a pas été plus loin que ses montagnes. Mais aussi, dans ces montagnes, nulle renommée n'est comparable à celle de Chapelou; le dernier paysan qui passe, récite ses vers en patois; la jeune fille la plus agaçante chante ses noëls; les grandes autorités villageoises répètent ses épigrammes; il n'est pas de bonne fête où ses chansons ne soient les bien-venues: il est tout à la fois l'Homère et l'Anacréon de notre rivage; il a des chants pour toutes les positions de la vie, il a fait des sonnets, des romances, des épîtres, des bouts rimés, des épigrammes, des noëls; il a fait des *fanfares*, il a fait des épitaphes, il a fait des bouquets à Chloris. Chapelou mieux que personne, dans ce siècle peut-être et dans cette province à coup sûr, avait mis en œuvre les derniers reflets du XVIIe siècle, et ainsi il avait pu embellir cette langue naïve qu'il parlait si bien, ce patois dont il est le sauveur, des tours heureux, incisifs, tout nouveaux, qu'il avait appris à l'école des écrivains du grand siècle. — Lisez plutôt quelques-uns de ces vers:

Do tion que j'èra amant, fazin bin mes farettes
J'aïn toujours tréy ou quatrou courettes;
Mais à presen je soi devenu vió,
J'ó connusses à mon chaviò,
Me sociou plus d'iquelles amourettes.
J'amour ben mió bère queuque fouliettes:
Quand j'ai,
Quand j'ai l'argent d'un pot de vin
Soi plus content qu'un échevin.

Ses noëls sont charmans. Il y a surtout un petit duo entre l'ange et le pâtre, dans le genre du *gratus eram* d'Horace, qui est d'un effet des plus pittoresques. Figurez-vous que l'ange parle la belle langue française, et que le pauvre berger lui répond en patois. — Mais nous lisions cela sur le haut de la montagne qui conduit au bourg Argental où nous devions coucher.

Entre un ange et un pâtre de *Montagni :*

L'ANGE.

Berger, ta paresse est étrange,
Et tu dors bien tranquillement;
Va-t-en voir, au fond d'une grange,
Ton souverain logé bien pauvrement;
Il recevra ton petit compliment
Avec un beau visage d'ange.

LE PATRE.

Sabe pas co que voulez faire;
Pourquoi m'empatchiaz de dourmi?
Qu'en sioz vou? vau sauna mon paire, etc.

Je m'arrête; il faudrait peut-être vous traduire cette chanson et ces noëls.

Chapelou a écrit son testament; c'est tout-à-fait le testament d'un pauvre diable qui n'a rien et qui veut à toute force laisser quelque chose à ses amis. Ce testament se compose de deux cent soixante petits legs, qui réunis ne valent pas une pièce de vingt-quatre sous. Il laisse, par exemple, un plat ébréché à celui-ci, un rond de tabac à celui-là, à l'un des noyaux de pêche, à l'un un moineau, à l'autre la cage en osier; et quand il a légué ces vingt-quatre sous à tant de personnes, il ajoute :

« Ce n'est pas tout, je dévoun à l'hôtessa trenta séy so, qu'éy ma fat poulitissa de me préyta... »

Un jour, il y a déjà long-temps, comme qui dirait douze années, je racontais à M. Charles Nodier (j'étais bien jeune, mais lui il l'est toujours) le testament de Chapelou; Nodier me supplia de lui tout dire; je lui dis ce que j'en savais, et lui, le voleur! il s'en fut du même pas ajouter un charmant chapitre à *l'Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*. Ce chapitre, tout rempli de grace, de cœur et d'esprit, c'est le testament de Chapelou.

Vous voyez bien, madame, que je n'écris pas un voyage, à Dieu

ne plaise; j'écrirai un voyage lorsque vous me direz dans quel lieu, dans quelle planète, ne sont pas allés les voyageurs. Non, pas de voyages! J'écris un peu au hasard, comme les choses me viennent à l'esprit. Tout à l'heure, l'archevêque de Bordeaux faisait vibrer les cloches de nos villages, maintenant les vers de notre poète Chapelou font vibrer les cordes de mon cœur. Chaque tour de roue amène ainsi son émotion, son sourire, sa chanson ou sa complainte. La nuit est profonde, nous descendons au bourg Argental, et la première personne que nous trouvons pour nous recevoir, c'est un Parisien de Paris. Le Parisien de Paris est comme le vin de Bordeaux; on en rencontre dans toutes les latitudes. Chacun de ces deux compatriotes est affable, bienveillant, souriant; il est toujours le bien-venu pour vous, vous êtes toujours le bien-venu pour lui. Notre Parisien nous a fait souper en un clin d'œil; il nous installe dans une grande chambre qu'il a disposée lui-même, il nous demande des nouvelles de Paris et du boulevart de Gand. — Et comment va M. Malitourne, messieurs? c'est celui-là qui a de l'esprit! — Depuis que j'ai entendu monsieur maître Chaix-d'Est-Ange, je suis sûr que La Roncière n'était pas si coupable. — J'ai beaucoup connu Talma. — Que de cigares j'ai fumés avec M. Alexandre Dumas! — Tel que vous me voyez, j'ai donné le mal de mer au prince de Joinville, qui est pourtant un crâne marin. — Et puis, tenez, les Parisiennes ont cela de beau et de bon qu'elles ont des jambes divines. Ce sont des gazelles! — Et il nous parlait en connaisseur du pied de Mme de F..., de la jambe de Mme de R.... — Vous savez que Mme S... a quitté M. Prosper? — M. Alphonse Karr m'a promis de parler de moi dans ses *Guêpes*. — Il savait toutes les têtes brunes ou blondes, tous les sourires, tous les bonheurs, tous les chagrins; il savait toutes les maladies de l'ame et du corps; il avait assisté à tous les enterremens, à tous les mariages; il avait vu naître et mourir tout le beau monde parisien. — Hélas! disait-il, j'étais à ce duel. J'ai vu ces deux jeunes gens marcher l'un sur l'autre, la colère dans les yeux, le fer à la main; ils se sont porté de furieuses bottes; le petit était plus vif, le grand était plus fort; ils ont d'abord marché avec précaution, puis bientôt le choc des épées a fait jaillir la colère du cœur; celui-ci attaquait, celui-là parait; et tout à coup, hélas! le grand jeune homme est tombé dans mes bras en disant: — *Ce n'est rien.* — Une minute après il était mort. Disant ces mots, notre hôte s'essuyait les yeux avec un reste de mouchoir.

En l'entendant parler ainsi, nous nous regardions l'un l'autre, mon ami et moi, sans nous pouvoir expliquer comment cette inno-

cente chronique scandaleuse était venue se loger dans ces rustiques montagnes. — Messieurs, nous dit-il (et il m'appelait par mon nom), je suis propriétaire ici d'une hôtellerie, je suis propriétaire là-bas d'un cabriolet et d'un fiacre; je passe ici l'été, l'hiver là-bas, et voilà comment vous me voyez si instruit. Au reste, j'écrirai mes mémoires quelque jour.

A cinq heures du matin, je suis réveillé par un bruit de sérénades. La cornemuse des montagnes, cette outre soufflée dont on n'a jamais pu tirer que trois ou quatre notes plaintives, se fait entendre. Je me jette à bas de mon lit, et par la fenêtre entr'ouverte je vois défiler devant moi toute une procession, prêtres, femmes, enfans, vieillards, jeunes gens à cheval, et par tout le chemin on dressait des arcs de triomphe, on jetait des fleurs. Quelle joie, mon Dieu! d'être ainsi reçu dans le pays où vous avez marché nus pieds! En même temps, le Parisien, armé de son fouet, m'annonce qu'il faut partir si je veux arriver de bonne heure à mon village. — Hâtons-nous, dit-il, car avant peu les routes seront couvertes de peuple, et il vous faudra marcher à pied à la suite de l'évêque. — Ainsi je me hâte, et me voilà foulant le premier les rameaux verts, me voilà passant modestement sous les arcs de triomphe; certes, j'arriverai à mon village avant que l'archevêque touche le sien; et, en effet, il s'était arrêté en son chemin pour tout voir, pour tout bénir, pour distribuer la consolation et l'aumône, pour reconnaître dans la foule quelques visages amis et honteux. Bon prélat! il allait tout joyeux au hameau natal, comme s'il avait dû y retrouver son père jeune encore, et ses jeunes frères, et sa mère à quarante ans; il allait à son village, comme s'il eût été attendu sur le bord du chemin, à la croix de pierre, par la vingtième année, souriante et fleurie; et moi, cependant, à mon retour, retrouvant le saint prélat sur ma route, et la tête courbée sous sa bénédiction bienveillante, j'étais tenté de lui dire : Si vous tenez à vos rêves, n'allez pas plus loin, monseigneur; tout est vieux là-bas, ou démoli, ou ruiné, ou mort. N'allez pas plus loin, car vous allez prendre votre sœur pour votre grand'mère et votre grand'mère pour quelque spectre échappé de la tombe. N'allez pas plus loin, car vous ne trouverez plus le beau village où s'est passée votre enfance heureuse et pauvre. Hélas! hélas! vous aussi bien que moi, vous ne vous serez pas assez méfié de vos souvenirs. Vous aurez agrandi, embelli, paré toutes ces misères, vous aurez jeté sur ces masures toutes les fleurs brillantes de la jeunesse et de la poésie. N'allez pas là-bas, monseigneur, n'y allez pas, par pitié pour vous;

car vous ne trouverez plus que des ruines, des misères, des tristesses, des douleurs, des tombes. N'allez pas au village, ils sont tous morts, et ceux qui ne sont pas morts sont si vieux! Vos jolies cousines, que vous aimiez tant et qui couraient avec vous si légères, hélas! elles sont devenues si sérieuses, que vous pourriez à peine les baiser sur une joue. N'allez pas là-bas, gardez vos rêves. Le jardin n'a plus de fleurs, le grand ruisseau n'a plus d'eau, le verger est sans fruit, la vigne où vous grimpiez si lestement s'est retirée tout là-haut sur la montagne; l'île chargée de saules a été emportée par le courant dans la mer italienne, et elle a laissé un banc de sable à sa place verdoyante; dans le cimetière, les morts ont accompli leur révolution de juillet, et vous aurez grand' peine à retrouver la tombe la plus aimée. Par pitié pour vous, par pitié pour eux, n'allez pas par là, n'allez pas par là, monseigneur, c'est un triste voyage. Voilà ce que j'aurais pu lui dire. Et lui cependant, comme je revenais de toutes ces misères, je le vis qui parcourait cette route de ronces et d'épines aussi heureux que je l'étais moi-même tout à l'heure. Je le laissai passer, car, pour renoncer à ses rêves, il les faut briser soi-même, sinon l'on y revient toujours.

De ce village sur les bords du Rhône, dont vous avez vu quelques doux aspects dans un livre que vous aimez, *le Chemin de Traverse*, nous tombons sur Valence, sur Montélimart, jusqu'à Nîmes, côtoyant ce beau Rhône, mon fleuve chéri, qui semblait me suivre en aboyant de joie comme un dogue fidèle. Ce jour-là, l'eau était rare; le lit du fleuve était à sec, les collines se montraient à notre droite, chargées de la prochaine vendange enveloppée sous son feuillage jauni; tout était joie et gaieté et bonne humeur sur ces rivages qui vous fascinent au loin en chantant. Nulle part, ni dans le fleuve, ni hors du fleuve, vous n'auriez pu voir l'inondation de l'hiver. A chaque instant, dans cette sécheresse, on se demandait pourquoi donc les villes étaient bâties si loin du rivage? Maintenant que ce même fleuve s'est déchaîné, maintenant que l'inondation a passé sur ces beaux rivages, maintenant que la dévastation est partout, partout la ruine, qui pourrait, qui voudrait les reconnaître, ces heureuses et tranquilles campagnes, ces fières cités, ces rives nonchalantes?

Levez la tête. Cette montagne découpée à jour, c'est un pont jeté par les Romains sur un torrent auquel nous autres nous ferions tout au plus l'honneur d'une planche. Il me semble que je vois encore se dessiner dans le ciel les arcades immenses du pont du Gard. Pour bien faire, il faut arriver là par le soleil couchant, qui resplendit à travers

ces arches triomphales. Vous approchez de cette merveille dans le plus grand recueillement; vous avez à peine levé les yeux au ciel, et déjà vous avez le pressentiment de quelque chose d'étrange. Votre admiration, pour être confuse encore, n'en est pas moins vive et puissante. — Nous passons le pont du Gard, aussi petits que si nous l'avions traversé à genoux. Ces grands Romains, quels hommes! Il leur fallait un pont là, ils en élèvent trois. Ici rien n'est à décrire, car la plus petite pierre, le moindre gravier tombant de ces hauteurs sur la plus magnifique des descriptions, vous la briserait comme verre, puis, une fois écrasé, achève-moi si tu peux ta phrase commencée, mon pauvre ami. Seulement il faut vous dire une barbarie de ce pays-ci. Ils ont donc en toute propriété le pont du Gard; ils ont à eux ces trois chefs-d'œuvre superposés l'un sur l'autre; ils ont tout ce silence environnant; ils ont ce flot brutal qui bruit entre ces roches sauvages, pendant que les roches même, toutes chargées de leurs arbres noirs et vues à travers les grandes arches, vous produisent l'effet de ces pots de réséda que place la jeune grisette parisienne sur la fenêtre de sa mansarde. Ils ont donc tout cela, toute cette terre ferme bâtie par les Romains sur un torrent qui ne méritait certes pas tant d'honneur. Eh bien! eux, les mortels d'Arles, eux, les mortels de cinq pieds et quelques pouces tout au plus, qui le croirait? ne se sont-ils pas avisés de construire de leurs frêles mains un pont de leur façon pour faire concurrence au pont du Gard! C'est une dérision bien étrange! Et cela sous quel prétexte? sous prétexte qu'on *gagne* une demi-lieue. Gagner une demi-lieue et ne pas passer sur le pont du Gard! Mais, en ce cas, pour quoi donc comptez-vous la grandeur des chefs-d'œuvre, le respect et la majesté du passé? A quoi donc peuvent servir ces merveilles du monde, si des mirmidons doivent leur faire concurrence? de quel droit, quand les Romains ont placé ces longues arcades entre le ciel et la terre, vous amusez-vous, vous, pygmées, à parodier ces blocs de pierre par ces misérables planches suspendues à des fils gros comme le doigt et qu'un souffle emporte? Je sais bien que vous faites des monumens à votre taille; mais puisqu'enfin vous en avez là, dans vos champs, qui ont été faits à la taille des Romains de César, pourquoi donc ne pas vous en servir? Vous gagnez une demi-lieue, c'est vrai; mais aussi vous perdez le respect et la contemplation du passé.

Nous avons traversé le pont du Gard, la tête nue et dans une contemplation muette; une lieue plus bas, nous avons à peine regardé cet autre pont chancelant qui vacille sur ses quatre morceaux de fer. — La ville de Nîmes est toute remplie de ces vestiges des Romains,

mais ici vous tombez dans un autre excès : hors de la ville, on ne veut plus se servir du pont du Gard; dans la ville même, on se sert beaucoup trop des arènes, de la Maison Carrée et du bain des Dames Romaines. Il faudrait, pour que tout respect leur fût rendu, que ces grands monumens ne fussent pas exposés nuit et jour à l'insipide bourdonnement des hommes; l'homme rapetisse ces immensités, lorsqu'il les approche de trop près. Ainsi, dans la Maison Carrée, ils ont installé une exposition de peintures modernes et de broderies; cette Maison Carrée est un élégant édifice isolé d'autres monumens qui l'entouraient. La maison est ornée d'un gardien qui s'est fait antiquaire, moins par goût que par métier. Une fois antiquaire, ce digne gardien s'est cru obligé d'écrire deux gros volumes sur *la Maison Carrée*, et ces volumes une fois imprimés, malheur au visiteur! on lui demandera sa petite souscription pour ce bel ouvrage. Or, véritablement, deux volumes pour prouver ou pour ne pas prouver que deux clous fichés dans le mur extérieur signifient ou ne signifient pas *princeps juventutis*, *prince de la jeunesse*, c'est abuser de la permission d'écrire, même aujourd'hui où tout le monde en abuse. Ces deux clous ont fait passer bien des nuits blanches aux savans de la contrée. L'un dit: les clous représentent un L. — Non, dit l'autre, c'est un M. — Celui-ci dit : c'est un C. — Celui-là : c'est un M. — M. Pelet, qui est le plus habile représentant de ces fragmens antiques, et dont vous avez vu, à la dernière exposition de l'industrie, les arènes de Nîmes en gros blocs de liége, M. Pelet est persuadé que cet M est un C, pendant que M. Séguier, autre antiquaire, homme excellent et bienveillant s'il en fut, est mort convaincu, jusqu'au jour de la résurrection éternelle, que ce C est un M. Est arrivé sur l'entrefaite, à la Maison Carrée, un homme qui possède plus d'esprit à lui seul que tous les antiquaires réunis de ce monde, M. Mérimée, l'inspecteur de ces reliques du vieux temps, et, avec cette bonne grace qui ne le quitte jamais, M. Mérimée a mis d'accord les M et les C, — car, dit-il, cet M n'est pas un C, et ce C n'est pas un M; il s'agit d'un L, Lucius Vérus, prince de la jeunesse; personne n'a raison, ni M. Pelet, ni M. le président Séguier. — A ce mot de *président* Séguier, inadvertance bien innocente d'un honnête Parisien tout habitué à ne reconnaître qu'un seul Séguier dans le monde, celui qu'on appelle tout court *monsieur le premier président Séguier*, voilà le portier de la Maison Carrée qui s'emporte dans son livre contre M. Mérimée; j'ai vu le moment où il allait lui dire : — Président vous-même! De bonne foi, pour en revenir à notre dire, si ce monument du beau

temps romain avait été plus éloigné de la ville, pensez-vous qu'il eût donné lieu à cette dispute de clous, de portier et de président? Non; le monument eût été protégé par le silence, par l'espace, par la douce clarté de l'astre pâle dans le ciel, par le vent du soir qui soupire dans les bois.

Autre exemple encore. Rien n'est curieux à voir, à Nîmes, comme les bains des dames romaines, dans le jardin public de la ville. Ce sont des galeries voûtées, des chambres spacieuses, des bas-reliefs, des statues, tout le bien-être élégant et riche de cette civilisation asiatique, si savante dans les délices de l'Orient. Eh bien! dans ces jardins où la poussière tourbillonne, tout rempli de ces eaux peu limpides, exposé à cet ardent soleil, le bain des dames romaines a perdu toute sa poésie. Il est impossible, en effet, de se les représenter, ces grandes dames, dans ces marbres mutilés, dans ces eaux fangeuses, dans ces grottes sans mystères, dans cette poussière, dans ce soleil. En vain vous les appelez de la voix en récitant les plus vifs passages de *l'Art d'aimer* d'Ovide, ou les plus molles élégies de Tibulle, rien n'obéit à ces évocations magiques; rien ne vient, ni la maîtresse, ni l'esclave, ni la causerie romaine, ni le repas, ni les cosmétiques, ni les parfums; ce bain, creusé là par les vainqueurs des Gaules, n'est plus qu'une école de natation à l'usage des Nîmois les moins lavés. Non certes, parmi ces baigneurs, pas un ne ressemble au protégé de M. Mérimée, Lucius Verus, prince de la jeunesse en effet, car si celui-là ressemblait à son buste, il était le plus beau des Romains.

Il y avait aussi, tout au sommet du jardin, une espèce de mausolée sans nom, une masse informe, mais belle, à force d'être grande, qui était placée là comme un vaste problème. Pour ce monument étrange et sans explication possible, chacun avait à part soi son explication, son commentaire. Mais le voisinage des hommes a été funeste à la tour Magne. Le jardinier, plus curieux que les autres antiquaires, a voulu savoir enfin ce que renfermait cette masse, et il l'a éventrée, c'est le mot, à coups de pioche. Vous pouvez voir encore cette large plaie; heureusement le maçon n'a pas trouvé l'ame cachée dans ce corps; il en a été pour ses peines; cependant, ainsi démantelée et percée à jour, la tour Magne reste debout, ruine qui défie les siècles, protégée comme elle l'est par le nom et surtout par le ciment romain.

Mais le plus beau monument de la ville, le plus rare et le plus admirable mille fois, puisque le pont du Gard est à deux lieues de là, ce sont les arènes. Voilà encore une œuvre de géans. Cela s'étend au loin sous votre regard ému et charmé. Au dehors les murs éternels ont été

dépouillés de tout ornement, au dedans on dirait que le monument vient d'être achevé. Voici les galeries sonores, voici les gradins élevés, voici le vomitoire immense; ici se pressaient les sénateurs, ici les chevaliers, là s'asseyait le peuple souverain, et tout là haut la populace, et plus haut encore les étrangers. Regardez ce banc dont les ornemens peu chastes vous feraient rougir, madame, si vous y reconnaissiez quelque chose; ce banc était destiné aux courtisanes, et tout en face des courtisanes se tenaient les vestales, enveloppées dans leur chaste linceul. Voici encore le siége redouté du proconsul et le cercle des licteurs; sous ces antres sonores rugissaient les lions; les gladiateurs attendaient sous ces voûtes; dans ces immenses corridors, quand tombait la pluie pour rappeler aux Romains qu'ils étaient dans les Gaules, le peuple se mettait à l'abri. Tout était prévu dans cette myriade de places, chaque place était marquée; pas de confusion possible; pas de désordres; il y avait, ce qui est impossible à trouver dans nos théâtres, des portes pour entrer, des portes pour sortir; cette immensité se vidait et se remplissait comme par enchantement; il faut cent fois plus de temps aujourd'hui pour faire évacuer la salle de l'Opéra; et une fois alors à votre place, tous ensemble, passions contre passions, cœur contre cœur, peuple contre peuple, quelles joies! quelles émotions vous attendaient! Ici même sur ce sable, ceux qui allaient mourir vous saluaient de leur cri de joie: *Morituri te salutant*. Les vaincus s'arrangeaient pour bien mourir, non pas sans se rappeler le doux ciel de l'Argolide, *reminiscitur Argos*.

Or, devinez-le si vous pouvez, mais jamais, non jamais votre fantaisie n'irait jusque-là, devinez, madame, quel spectacle m'attendait au milieu des arènes de Nîmes, dans ce noble amphithéâtre, dans cette œuvre de géant, Pélion sur Ossa? J'arrive, j'accours, je prends un billet au bureau, je pénètre dans ces voûtes mystérieuses, je monte tout là-haut aux places les plus viles où l'on est si grand, et tout là-bas, tout là-bas, à mes pieds, dans un abîme éclairé, comme un point noir, je découvre quelque chose qui s'agite; qu'était-ce donc? On eût dit une paillette d'or faux que le vent emporte. Cinq ou six trompettes du régiment jouaient leur air favori dans ce silence. Devinez donc qui c'était? Je fus obligé de descendre la montagne; j'étais sur Pélion, me voilà sur Ossa, je vais plus bas encore, je saute dans l'arène et j'arrive.... O surprise! j'arrive à une corde raide, et sur cette corde tendue je découvre une vieille petite femme de cinquante-sept ans, la plus vieille parmi les plus vieilles comédiennes de ce monde, Mme Saqui en personne. C'était bien elle.

Elle avait sur la tête une petite perruque frisée; elle portait une tunique bleu céleste rehaussée d'or; elle avait à ses pieds des sandales; ses deux petits bras enfantins, tout raccornis comme le reste, lui servaient de balancier, et, dans cette position difficile, elle s'agitait, elle se démenait, que c'était une véritable pitié. La pauvre malheureuse créature humaine! comme s'il n'eût pas mieux valu pour elle se suspendre à cette corde par le cou, plutôt que d'en faire l'imbécile champ de bataille de sa décrépitude bondissante! Surtout de ses beaux jours de gloire et de renommée, elle avait précieusement gardé un certain geste qui devait la faire singulièrement applaudir, il y a de cela une quarantaine d'années. Ce geste ne consistait à rien moins qu'à relever sa tunique et à montrer tout à l'aise une pauvre cuisse vieillotte et rembourrée qui avait vu des temps meilleurs. Mme Saqui courait ainsi de ville en ville, si l'on peut appeler cela courir. Elle venait exercer une dernière fois sa légèreté et son courage dans cette arène où les lions les plus affamés du cirque auraient dédaigné de donner un coup de dent à cette cuisse dont elle était si fière encore. Encore une fois, quel spectacle lamentable? et se peut-il que les arènes de Nîmes en soient venues là!

C'était à en pleurer des larmes de sang ou bien à en rire à gorge déployée. J'ai pris le dernier parti, et j'ai quitté la place ne sachant à qui donner la palme, aux Romains qui avaient construit ces galeries sans fin pour s'y divertir une fois ou deux chaque année, ou bien à nous autres, qui, pour nous amuser, impitoyables que nous sommes, faisons sauter et grimacer sur une corde cette épouvantable ruine d'une femme. Et nous appelons les Romains des barbares parce qu'ils applaudissaient des athlètes de vingt ans, des étrangers, des ennemis, qui se battaient à outrance dans ce magnifique champ-clos entourés de l'enthousiasme universel, pendant que nous autres, sans respect pour le plus beau monument de ce pays, nous allons nous divertir des derniers et douloureux bondissemens d'une malheureuse petite vieille dont nous pourrions être, mais à Dieu ne plaise! les arrière-petits-enfans.

Non pas que tout en donnant au passé sa part d'éloges je veuille être ingrat pour le présent. Au contraire, j'avouerai volontiers que toute cette pompe extérieure des œuvres antiques peut être égalée par l'utilité des ouvrages modernes. Il y a à Nîmes même un travail achevé d'hier, et dont les Romains eux-mêmes seraient bien fiers. Ceci est, pour ainsi dire, le travail d'un seul homme nommé Paulin Talabot. Figurez-vous un esprit fort, une volonté ferme, une audace

à toute épreuve, une science infinie. En parcourant les montagnes qui entourent la ville, terrains dévastés, fleuves débordés, misères, néant, ravages de tout genre, l'idée est venue à celui-là qu'il pouvait tenter, lui aussi, une œuvre romaine; qu'il pouvait à son tour combler ces vallons, aplanir ces rudes sommets, dompter ces torrens rapides, en un mot lier au Rhône les arènes et la ville de Nîmes. Et ce qu'il a entrepris, Paulin Talabot l'a hardiment exécuté. Et non-seulement il n'avait pas à ses ordres toute une armée de Romains, maîtres souverains des matériaux et de l'espace, mais encore il avait contre lui l'habitude, le préjugé, le mauvais vouloir, la propriété, cet aveugle et égoïste despote; bien plus, il avait contre lui une puissance extraordinaire et extravagante qu'on appelle les ponts-et-chaussées. Cette puissance occulte arrive ordinairement dans toutes les entreprises du travailleur, critiquant ceci et cela, imposant les conditions les plus dures, indiquant les moyens les plus coûteux, quand ce n'est pas elle qui paie. C'est à elle que nous devons nos tristes routes, et si nous n'avons encore que quelques lignes de chemins de fer, c'est à elle seule qu'en doit revenir tout l'honneur. Heureusement que notre savant ingénieur a méprisé tant qu'il a pu cette exigeante *compagnonne* (pardon du mot, il est dans *Ruy-Blas*). Il a tracé, malgré les ponts-et-chaussées, le parcours de son chemin; il n'a obéi à aucune des pentes indiquées, ce qui eût ruiné les actionnaires, et à toutes les criailleries de l'administration, il a répondu comme ce philosophe grec à qui l'on niait le mouvement, il a marché. Il a donc accompli en moins de dix-huit mois, à travers des difficultés incroyables, cette œuvre immense. Son chemin traverse la montagne tout droit, comme ferait une flèche; il ne tourne pas les obstacles, il les brise. Il s'enfonce sous terre avec une frénésie incroyable; soudain il se montre de nouveau, alerte et radieux. Le premier jour, Paulin Talabot nous a menés à *la Grand'-Combe*, une montagne de charbon. Vous arrivez là oppressé, abîmé de tristesse, n'en pouvant plus. Tout le paysage d'alentour, mais c'est profaner le mot paysage, est nu, désolé, aride, inerte, mort. Déjà cependant un village s'est élevé sur le penchant de la colline, pour l'habitation des mineurs; mais dans ce village pas un chien n'aboie, pas un enfant ne pousse son joyeux petit cri, pas une femme ne chante et aussi pas un oiseau. En ces lieux, tout étonnés d'être rattachés au monde vivant, la vie et le mouvement commencent à peine. Et encore est-ce sous la terre qu'il vous les faut chercher. Entrez donc, si vous l'osez, dans cette mine profonde, que Virgile semble avoir décrite quand il parle

du Ténare. Vous pénétrez de plain-pied dans la montagne. La mine étend tout au loin ses rues innombrables, à peine si vous apercevez la vacillante clarté dans la main du mineur. De temps à autre vous entendez un grand bruit; c'est la houille qui tombe, masse détachée de la masse universelle. Si vous levez la tête, vous pouvez suivre à ses ondulations immenses ce vaste manteau de charbon dont les franges seront à peine découpées quand toute cette génération ne sera plus de ce monde. Mais cependant quelles ténèbres! quel silence! Quelques ouvriers suffisent à tracer ces tristes sillons, des sillons sans soleil, sans rosée fécondante, sans verdure et sans ombrage; mais aussi, une fois que cette triste récolte sera faite, que de forces amoncelées cette masse inerte vous va représenter! Que de bras! que de travailleurs! que de vaisseaux qui vont partir au loin! Dans cet antre ténébreux est enfermée la vie et la puissance des peuples modernes; c'est de là véritablement que part la force nouvelle qui les pousse; et quelle grande idée, savez-vous, d'avoir été chercher cette montagne perdue là, pour la placer sur les bords de la Méditerranée, où chaque navire lui viendra demander le mouvement!

Non-seulement par ce chemin de fer vous allez à la Grande-Combe, mais encore vous allez à Beaucaire. Le Rhône prend à Beaucaire le charbon qui vient de la mine, et de là il le porte à la mer. Ainsi, Beaucaire, pauvre ville, d'une existence douteuse, qui vivait par hasard et de hasards, qui n'avait guère qu'un mois d'existence dans l'année, a fini par vivre de la vie du commerce de chaque jour. Sur le quai, nous trouvons un pont suspendu que le Rhône doit avoir emporté depuis, et nous voyons passer en même temps, mais d'un pas bien inégal, le bateau à vapeur et la *galiote*, triste bateau tiré par un cheval étique; c'était là toute notre civilisation il y a vingt ans, et nous n'avions pas d'autres armes pour nous battre contre le Rhône, ce renverseur de villes, ce ravageur de provinces. A notre gauche, voici le château de Beaucaire, tout en ruines; la place forte d'autrefois est devenue une étable à bœufs; à notre gauche, voici Tarascon, et plus haut le château bâti par le roi René; nous sommes reçus par un pauvre cretin qui se chauffe au soleil.

Et maintenant que nous voilà sur la grande route, allons plus vite; Arles n'est pas loin. Saluez cette charmante ville, et cependant ne craignez rien, je ne vous mène pas aux arènes, à ces arènes plus belles et mieux conservées, s'il est possible, que les arènes de Nîmes, et surtout silencieuses et désertes; je n'ai rien à vous dire du théâtre, où se représentaient les comédies de Plaute et de Térence, spectacle

plus digne d'une nation policée que tous les combats de gladiateurs; je laisse de côté l'art gothique, les tombeaux des saints et des martyrs, et l'admirable tête de Diane, et la tête d'Auguste; je ne suis pas un antiquaire, je ne veux pas l'être : c'est le plus pénible des métiers pour l'écrivain d'abord, pour le lecteur ensuite; mais, cependant, venez avec moi, nous allons entrer, s'il vous plaît, dans le cloître de Sainte-Trophime. Eh! vous l'avez vu, madame, par une nuit d'été, ce beau cloître, vous l'avez vu, d'abord sous le crépuscule fiévreux de la lune des morts, et ensuite tout étincelant de la musique de Meyerbeer. Vous avez admiré ces arceaux gothiques, ces grêles colonnades, l'herbe de ces dalles sonores, la mousse qui grimpe sur le beau visage de ces pâles statues enveloppées de leurs robes traînantes. C'est, en effet, le même cloître, c'est le même aspect; mais peut-on comparer la toile peinte à de vieilles et saintes pierres? Qu'ont-ils fait d'ailleurs, nos décorateurs d'opéra, des deux autels, et du clocher que soutiennent ces quatre pilastres, et de la tour romane à trois étages, et de toutes ces fines colonnettes qui sentent leur XIIe siècle d'une lieue, et surtout de ce beau portail tout chargé de ces innombrables figurines? Comme aussi ne cherchez pas la croix de pierre où s'agenouille la gentille Alice; cette croix n'est pas à Sainte-Trophime, elle s'élève sur les hauteurs du Hâvre, dans le cimetière de l'abbaye de Graville.

Non, une fois dans Arles, ce n'est pas de ces antiques murailles que je veux vous parler; non, ces Romains, ces évêques, cet empire qui s'en va en laissant de si nobles vestiges, cette croyance qui se fonde par de si grands miracles, ce n'est pas là seulement tout ce qui nous frappe dans ces murs. Tenez, madame, regardez! A chaque porte, à chaque fenêtre chastement entr'ouverte, sur les bords du Rhône grondeur, sous les vieux arbres, dans les églises où elles prient d'une façon charmante, voyez-vous, admirez-vous ces belles filles à l'œil si noir, à la peau si blanche, au maintien si noble? Elles ont tout-à-fait le geste, le sourire, la dignité des jeunes grandes dames romaines; elles savent qu'elles sont belles par droit de naissance, et elles ont soin de leur beauté, comme la ville a soin de ses arènes, par un orgueil national bien entendu. Et cette beauté dont elles sont fières à si juste titre, elles la parent de leur mieux, simplement, noblement, avec une bonne grace unie et charmante. Des pieds à la tête, il n'y a rien à reprendre. Remarquez, je vous prie, ce bas bien tiré sur cette jambe mignonne, ce pied vivement attaché à la jambe et cette main au bras, et comme le bras se replie noblement à l'ombre naissante de cette gorge que recouvre le plus fin mouchoir. Dans leur vêtement,

tout est simple et naturel comme dans leur beauté; point de couleurs tranchées, des robes noires et du linge blanc, moins blanc cependant que leur blanc visage. Leurs cheveux sont immenses, touffus, de cette belle couleur noire par laquelle le soleil a passé, et c'est à peine si ce large velours les peut couvrir. Ce velours est la seule coquetterie apparente de ces coquettes personnes; il est de toutes couleurs, noir, rouge, nacarat; les manchettes, elles en ont toutes, sont invariablement de la toile la plus fine, et avec tout cela des sourires ingénus, des regards honnêtes, une assurance calme. — A bas les antiquaires! ils travaillent la nuit et le jour à étudier des misères! ils perdent la vue sur des inscriptions effacées; ils ramassent dans la poussière des temps toutes sortes de débris pour nous prouver que les Romains ont passé par-là. — Oui, certes, les Romains ont passé par-là avec des Romaines; les princes ont passé par là tenant par la main les princesses de la jeunesse; les uns et les autres, ils sont venus respirer cet air si pur, et, en témoignage de leur passage, ils ont laissé là mieux que des amphithéâtres, mieux que des tombeaux et des musées; ils ont laissé ce noble sang qui n'a pas encore menti à son origine illustre. Belles filles qui passez si légères avec vos dix-huit ans et votre antique origine, vous êtes certainement le plus fier héritage et le don le plus précieux que nous aient laissé les Césars.

Au reste, tous ces conquérans passagers ont laissé ce qu'ils ont pu dans ces contrées trop voisines de l'Italie pour n'être pas quelquefois l'Italie. Charles Martel, qui a brisé tant de choses, comme c'était son métier, et comme son devoir le voulait, a laissé en ces lieux une race de petits chevaux qui descendent, dit-on, des chevaux que montaient les Sarrasins avant leur défaite. Mais ces chevaux arabes n'ont pas tenu autant que les filles romaines. Les jeunes filles ioniennes sont aussi belles qu'aux premiers jours; sur l'échelle des êtres rêvés ou créés, elles tiennent le milieu entre les Parisiennes et la Vénus d'Arles; les chevaux des fiers Sarrasins sont devenus d'horribles petites bêtes qui tiennent le milieu entre l'âne et le mulet.

Il était nuit quand nous avons traversé la ville d'Aix, si fière aujourd'hui d'avoir donné le jour à cet élégant et passionné plébéien d'une si haute éloquence, d'un si grand courage, ferme et honnête volonté qui a déjà renversé tant d'obstacles. De pareils hommes sont les oracles de l'avenir. Tout vivans qu'ils sont encore, on voudrait voir la maison où ils sont nés, le gazon qu'ils ont foulé, le coin du ciel où ils ont deviné leur étoile, cachée derrière l'étoile

éblouissante de l'empereur. Mais nous verrons cela plus tard; hâtons-nous, car voici notre grand orage qui va nous reprendre; hâtons-nous, car au point du jour nous verrons Marseille. Voici Marseille, mais, dans cet admirable coin de terre qui a été long-temps une terre grecque et long-temps une terre romaine, ne cherchez aucun vestige de la Grèce ou de l'Italie. Marseille est uniquement et tout-à-fait une ville française; elle a l'esprit, l'activité, le courage, l'énergie, le bon sens de la France; elle s'inquiète peu d'art et de poésie; elle sait bien qu'elle n'a pas été placée là pour rêver, mais pour agir. Aussi échappe-t-elle aux antiquaires et aux touristes; aussi méprise-t-elle de tout son cœur ces méchantes petites reliques à l'usage des villes qui n'ont rien à faire. Elle a renversé tout son passé, elle ne vit que dans le présent. Elle a oublié ses origines, elle ne veut pas remonter plus haut que la France. Elle sait toutes les langues, elle porte tous les habits, elle connaît toutes les monnaies, elle a le secret de toutes les marines, elle est plus fière de son port que d'avoir produit l'*Iliade;* de cette belle mer qu'elle domine, elle ne sait d'autre histoire, sinon ce que la mer emporte et ce qu'elle rapporte. C'est une ville qui chante victoire depuis le soir jusqu'au matin; ne la dérangez pas.

J'ai vu à Marseille un triste spectacle. Mme Dorval, cette ame en peine, était venue avec sa pacotille, bien usée depuis cinq ans, de drames modernes, et, entre autres, elle avait apporté dans son bagage *Angelo, tyran de Padoue*. Vous savez comment elle joue la Thisbé, avec quel désespoir et combien de larmes touchantes! Elle paraît, elle est reçue avec acclamations, le parterre est heureux de la revoir; mais bientôt les transports font place au silence, le silence à l'ennui; le peuple de Marseille, avec son bon sens de chaque jour, ne peut pas supporter long-temps ce pêle-mêle de poison, de contre-poison, de portes secrètes, de mensonges, et, afin de concilier toutes choses, son dédain pour le drame, son admiration pour l'actrice, ils applaudissent la grande comédienne avec fureur, et ils sifflent en même temps de toutes leurs forces le drame malencontreux. Ma foi! vive le bon sens! il n'y a que cela pour bien juger les œuvres de l'esprit!

Quelle rage a-t-on, je vous le demande, de s'arrêter dans tous les lieux où il y a quelque souffrance à voir? Pourquoi ne pas laisser de côté ces misères qu'on ne peut soulager, les larmes et les crimes, la prison et l'hôpital? Te trouves-tu donc trop heureux, toi qui voyages? Mais non, il faut obéir à l'instinct qui vous pousse malgré vous à tout voir. D'ailleurs le bagne a été si fort à la mode pendant dix ans, qu'en bonne littérature il n'est guère permis de ne

pas lui faire une petite visite. Ainsi, à peine arrivés dans Toulon, on nous mène au bagne; vous entrez avec un grand effroi; mais bientôt, tout entier à un spectacle si nouveau, vous admirez ce vaste espace, cette mer emprisonnée et obéissante, ces travaux immenses, ces détails infinis. Ceci vu, nous avons enfin cherché les forçats. Hélas! ces tristes costumes, ces tristes chaînes, ce bruit de fer, cet accouplement forcé, cette contrainte dans le travail, tout cela, il faut bien le dire, disparaît dans le bruit et dans le mouvement du port. On ne songe plus aux crimes ni à la peine; on regarde, on se retourne, on étudie, on va d'un détail à un autre détail; on visite ces vieux vaisseaux impotens, debout après tant de combats, et qui portent encore dans leurs flancs les boulets qui les ont blessés; on veut voir, de la cale au dernier pont, le vaisseau en construction, machine innocente encore, bientôt achevée, et alors citadelle vivante qui va partir toute chargée de palmes et de gloire. On comprend à de pareils spectacles, à ces forces lentement créées sur un coin de la mer par des bandits accouplés l'un à l'autre, on comprend ce que c'est qu'un grand peuple; et lorsqu'enfin on laisse tomber un regard de pitié sur les forçats du bagne, savez-vous pourquoi on les trouve à plaindre? Ce n'est pas pour leur misère, pour les coups, pour les chaînes, pour la peine, pour le désespoir, c'est pour l'ignorance où ils sont. Ils ne savent pas ce qui se fait autour d'eux, ni pourquoi ce soudain redoublement de travail, ni d'où vient ce vaisseau qu'ils réparent, ni où va cette frégate qu'ils construisent; ils ne savent rien, ils n'entendent rien; ils sont retranchés du peuple, retranchés de ses joies et de ses douleurs.

Mais, ma foi! pourquoi nous attendrir? et qu'y faire? A chacun sa peine, à chacun sa joie! Songez donc, songez donc que l'Italie nous attend, que je vais la voir, qu'elle est tout proche, ma transparente et chantante vision.

L'Italie! C'est qu'aussi sa tête est si belle, son geste est si charmant, son regard est si tendre, son œil si noir, sa robe est si peu attachée, elle vous montre son épaule brune avec tant de complaisance et d'orgueil! Je vous fais grace du chemin et de l'impatience, et des vallons et des montagnes, et du cirque de Fréjus caché dans l'herbe; je suis bon pour vous, je vous mène à Nice en droite ligne; mais, s'il vous plaît, après cette course haletante, reposez-vous quelque peu sur ces divines hauteurs.

Ciel! que la nuit est belle! Dans quelles splendides clartés s'enveloppe l'Italie! Que l'air du soir est rempli de parfums et d'harmonie!

Au pied de cette haute terrasse où nous marchons lentement, la mer, la mer italienne, la mer d'Ionie, cette mer qui conduisait du golfe de Naples à la ville d'Athènes, du Vésuve au Parthénon, nous accompagne de son doux et phosphorescent murmure. C'est alors ou jamais le moment de se rappeler les plus beaux vers des poètes, les drames les plus touchans, les passions les plus saintes, les rêves de la vingtième année qui reviennent en foule aux murmures de cette mer, à la clarté de ces étoiles, aux bruits charmans qui tombent de ces montagnes éclatantes. — Devant nous passent, comme autant d'ombres, de pâles jeunes gens, des jeunes filles moribondes; ils sont venus là, ces pauvres malades, pour se rattacher à la vie, à la jeunesse, à ces deux trésors qui s'enfuient de leur poitrine brisée. — Dans le lointain, une voix fraîche et pure, quelque belle voix guérie par le vent embaumé qui se respire en ces lieux, chante doucement la complainte de la Desdemona d'*Otello*. C'est encore la mer, mais elle est calme; c'est le même ciel, mais il est pur; c'est peut-être au fond de ce jeune cœur qui chante, la même passion, mais elle dort. Il faut bien cependant que ce soit là l'œuvre souveraine d'un grand génie, pour que cette romance d'*Otello*, séparée du drame, ait encore ce grand retentissement dans votre ame et dans les lointains attentifs de la montagne et des flots!

Le son des cloches d'un jour de fête vint bientôt remplacer cette première nuit de l'Italie. Le soleil se montre radieux et comme un conquérant légitime qui s'empare de ses domaines aux acclamations universelles. En même temps le bruit reparaît dans les rues de la ville, et avec le bruit le mouvement. Les soldats réveillés sortent de leurs casernes au bruit de la musique. Dans toute église, dans toute chapelle, la prière éclate, non pas cette prière du bout des lèvres de nos belles dames parisiennes, une prière timide et qui se cache dans l'ombre; la prière italienne monte tout droit et fièrement jusqu'au ciel; elle parle à haute voix; elle se met à genoux devant tous, dans les rues, au grand soleil, elle se frappe la poitrine de ses deux mains; il faut les entendre chanter leur complainte, ces heureux chrétiens, on dirait d'une lamentation de Jérémie hurlée sous les murs croulans de Babylone! Il faut les voir marcher en procession dans l'admirable pêle-mêle de cette immense oraison dominicale. Vous parlez d'égalité, de fraternité; l'égalité, la fraternité, les voici qui passent, protégées par la même bannière. L'évêque, le diacre, l'enfant de chœur, le mendiant qui étale ses plaies, la noble dame qui étale ses diamans et ses perles, la cohue du peuple les pieds nus, le capitaine chargé

de sa cuirasse, le mendiant et le gouverneur, le forçat libéré et le magistrat qui l'a châtié, ils marchent tous à cette heure les uns près des autres, chantant à l'envi, dans un chœur unanime, les saintes litanies.

Le lendemain au matin, de bonne heure, nous entrions dans cet admirable sentier, sur les Apennins, appelé la *rivière de Gênes*. Figurez-vous que vous passez en revue la terre et le ciel dans leurs plus doux aspects. Ce grand bleu nous éblouit et nous charme, les douces vapeurs du matin s'arrêtent à nos pieds, le soleil brille là-haut d'un vif éclat. Pardonnez-moi si c'est toujours la même description, mais c'est toujours le même délire.

Où montez-vous? Dieu le sait, que vous importe? Montez encore, montez toujours. Ne dirait-on pas que la montagne s'étend sous vos pieds comme ferait une plaine chargée d'ombrages et de murmures? Voyez! la culture est partout comme est partout la poésie. Le roc même est devenu fertile; le torrent dompté travaille le matin comme un père de famille dans son usine, et le soir venu, il chante comme un jeune homme sous les fenêtres de sa maîtresse. Le sillon fertile gagne les hauteurs, enveloppé dans sa robe encore printanière moitié verdure, moitié fleurs; à vos pieds, sur vos têtes, à droite et à gauche, les blanches villas vous provoquent sous leurs verts orangers. A chaque pas, ce sont des surprises nouvelles. La montagne se présente à vous menaçante, hérissée, toute chargée de la cascade qui gronde; vous cherchez d'un œil inquiet par quel sentier perdu vous tournerez cet obstacle; soudain, ô miracle! la montagne recule et vous fait place, ou bien elle s'entr'ouvre devant vous, vous passez triomphant sous ces voûtes solennelles. Malheureusement, on a beau aller au pas, on a beau s'asseoir à chaque détour de la montagne, on a beau chercher à chaque instant une place favorable pour y dresser la tente d'Élie, celle de Moïse et sa propre tente; on a beau s'arrêter sur le bord de la mer pendant que les pêcheurs ramènent leurs grands filets tous remplis de l'abondante moisson, on ne peut pas aller de Nice à Gênes en plus de deux jours. Trois heures suffisent à traverser le grand royaume de Monaco; à Oneglia vous passez la nuit sur la montagne, c'est Nice encore, mais plus grande et plus calme. Cependant nous fîmes si bien, qu'il était nuit lorsque nous entrâmes dans Gênes, la ville de marbre, la ville des palais et des grands souvenirs, des grands peintres et des grands architectes. J'ai déjà parlé de Gênes, et bien souvent, mais lorsqu'en me promenant sur les remparts, je viens à penser aux

pages que j'ai écrites il y a deux ans (qui donc y penserait si non moi?), je sens la rougeur me monter au front, tant je me trouve froid, ingrat, terne et peu éloquent à propos de cette merveille de l'Italie. Oui, la voilà encore une fois sous mes regards. Voilà le port, voilà les chefs-d'œuvre, voilà toutes ces grandeurs évanouies. Visitons encore une fois ces grands seigneurs hospitaliers, les Durazzo, les Brignole, les Balbi, les Doria; que je vous revoie encore, jardins, fontaines, terrasses suspendues dans les airs, beaux marbres aux couleurs infinies, chefs-d'œuvre sans nombre du Corrège, de Léonard de Vinci, de Pâris Bourdonne, du Guide, de Vandick et d'Holbein, chefs-d'œuvre dignement abrités dans les maisons royales élevées sur cette mer par Galéas Alessi, Barthélemy Bianco, Tagliafico et tant d'autres! — Le palais Balbi, antique s'il en fut, s'était paré de toute la grace, de toute la jeunesse, de tout le bonheur qu'apporte avec elle la jeune fille mariée au jeune homme qu'elle aime. Aussi la vieille maison avait-elle un air de fête inaccoutumé. Seulement toute une partie du palais, consacrée à la vieille mère, reste morne, silencieuse et sévère comme autrefois. — Dans les jardins Doria (un homme de la douane veille à la porte du Doria!), dans les jardins Doria, l'herbe a cessé de pousser, les rosiers ont été taillés par une main secourable, les vieux arbres ont été émondés; déjà les marbres des allées se débarrassent de leur mousse épaisse; bien plus, bien plus, ô quelle joie! l'écusson des maîtres reparaît au fronton du noble édifice, le Doria est attendu, le Doria va revenir, l'aigle à deux têtes le précède, et comment séparer long-temps ces deux grands noms, Gênes et Doria! — Revenez cependant, revenez, qui que vous soyez, vous qui portez encore ce grand nom qui a été le signal de la liberté de tout un peuple. Revenez, car pour quelques fleurs qui vont se montrer de nouveau dans votre maison de la ville, votre maison des champs est en grand désordre. Savez-vous que l'avenue de votre château est encombrée de vignes grimpantes? Savez-vous que le vent a emporté le toit de la maison, que les murailles gémissent et se dépouillent chaque jour des derniers vestiges de leurs fresques anéanties, que vos tableaux ont été achetés par le spéculateur, que vos beaux meubles ont été vendus à l'encan? Accourez, accourez, prince Doria, si vous voulez rapporter à vos orangers des fruits et des fleurs, le mouvement et la limpidité à vos eaux, et quelques pas de jeunes femmes et d'enfans rieurs sur le sable de vos désertes allées. Hâtez-vous! Dieu est grand, et le soleil est puissant sans doute, mais ni Dieu,

ni le soleil ne sauraient tout faire, ils ne sauraient rétablir, malgré lui, la grandeur de Doria!

Vous quittez Gênes tout comme vous avez quitté Nice, en traversant la montagne. Aussi, ce nouveau chemin-là s'appelle la *rivière d'Orient;* c'est tout-à-fait le même aspect; mêmes villages, mêmes cris de joie, même beauté, même grandeur dans le paysage, et toujours et à chaque instant cette belle mer qui vous sert de cortège royal. Seulement, à Chiavari, le soir, notre mer avait fait mine d'être en colère; mais figurez-vous la colère d'un bel enfant, qui sourit même au milieu de ses larmes. — Dans le lointain éclate le golfe de la Spezzia. — Plus loin, se présente un torrent, la *Magra*, et nos Italiens, nous voyant arriver, de lever les mains au ciel! Le torrent était terrible, il roulait des montagnes, il était profond, il était perfide, nous marchions à la mort à coup sûr. Oh! les poètes! De braves moines étaient assis sur le rivage, la besace pleine et les mains jointes, et ils attendaient patiemment que toute la *Magra* fût écoulée. — Eh bien! m'écriai-je, le sort en est jeté, nous passerons! — Qu'à cela ne tienne, excellence! dirent les bateliers, et les voilà à l'eau qui traînent la barque. — Ce terrible torrent avait tout au plus assez d'eau pour nous porter.

Au reste, il n'en faut pas trop vouloir à la *Magra* de ces admirables histoires de dangers et de précipices. Ce torrent, qu'il faut traiter sans respect, fait vivre de temps à autre, lorsqu'il fait sa grosse voix, les hôteliers de la rive droite, et le seigneur Bibolini, l'hôtelier de la rive gauche. Rien n'était plus facile et plus dans les goûts de sa majesté le roi de Sardaigne que de jeter un pont sur cette terrible *Magra*, mais le roi de Sardaigne n'a pas voulu déplaire au seigneur Bibolini; parlez-moi des rois absolus, pour avoir de ces complaisances-là.

Mais silence! soyons recueillis et attentifs! En fait de royaumes, en voici un qui est pour moi, après la France, le plus beau royaume de ce monde, — le royaume de Lucques. — Ce beau pays s'annonce de la façon la plus verdoyante et champêtre. Vous marchez à travers toute sorte de prairies chargées d'arbres; la pluie qui tombe depuis le matin a ranimé toute cette verdure, balayé ces beaux sentiers, rendu le mouvement et le murmure à tous ces ruisseaux jaseurs. Mais la pluie en Italie! c'est le voile transparent qui cache le soleil! Ainsi vous allez de la montagne à la vallée, de la vallée à la plaine, inquiet, ému, heureux, et le cœur vous bat bien fort. — Et pourquoi ce grand batte-

ment, je vous prie? — Pourquoi? parce qu'il y a dans ce tout petit royaume du bon Dieu un tout petit coin de terre qui est à vous, que le hasard vous a donné, que vous n'avez pas vu encore, et parce que vous allez le voir! Cependant, madame, rendez-moi cette justice, que pendant deux grandes années j'ai noblement supporté ma fortune. J'ai mieux fait que la supporter, je n'y ai pas songé plus de huit jours chaque année quand il y avait ici grand soleil, grand labeur, grand tumulte, et force livres nouveaux. Alors je m'écriais comme notre poète : — O mon petit coin de terre, quand te verrai-je? *O rus quando te aspiciam!* M'y voilà donc. Marchons avec précaution, de peur que mon pas trop hâté ne fasse fuir mon domaine dans le nuage. A la fin la ville capitale se présente à nos regards. Elle est là-bas, fièrement retranchée dans ses remparts de gazon et de tilleuls. Ces beaux arbres, ce sont les forts détachés de la ville; cette belle source, voilà les fossés qui la protègent; ces vignes grimpantes, ce sont les murailles, les bastions et les ouvrages avancés. Ce jour-là, la ville de Lucques était en fête, c'est-à-dire qu'à la fête de chaque jour s'ajoutait une fête nouvelle. Les courses de chevaux venaient à peine de finir, le bal de la ville renvoyait à peine ses danseuses, le dernier concert remplissait l'air de ses mélodieux accords, les plus grands noms de l'Italie se ruaient dans l'heureuse ville, une princesse aimée de la Russie, la princesse Hélène, noble dame, venait à peine de quitter le duché! Moi, à mon tour, je me hâte. Cet homme si calme pendant deux ans, il est tout impatience et tout feu. — A combien de lieues sommes-nous des bains de Lucques? dis-je à l'hôte. — Vous y serez en deux heures, me dit-il. — Hâtons-nous donc, et du même pas me voilà parti pour *mon château*.

Cette fois encore la scène change. De riante qu'elle était, elle devient austère. En effet, pour aller aux bains de Lucques, il vous faut traverser cinq ou six montagnes d'une physionomie tout allemande; une rivière assez peu paisible coupe en deux cet entassement de verdure. La rivière occupe le bas-fond du vallon; elle gronde, elle s'élance, elle écume, elle s'irrite tout à l'aise; nul n'y prend garde; on dirait quelqu'une de ces puissances sans pouvoir de la chambre des députés que chacun laisse hurler et que personne n'écoute. Le sentier va çà et là en zig-zag, un peu au hasard, comme un honnête sentier qui ne mène à rien, sinon à la fête et aux plaisirs, quand tout à coup, par un beau pont précédé d'une avenue de vieux arbres, vous pénétrez dans une gorge de montagnes. Contenez-vous, mon cœur! voilà les bains de Lucques. Tenez, cette grande maison au bout

du pont, c'est l'hôtellerie du seigneur Pagnini, le maître de céans, on peut le dire. Sa maison est tout un village d'Anglais et d'Allemands, et tout à côté la vallée que vous voyez, c'est le palais des Jeux. Le jeu est en effet, après le seigneur Pagnini, le bienfaiteur des bains de Lucques. Le jeu a tracé ces beaux sentiers, il a jeté là ce beau pont, il a arrondi la vallée, il a donné de l'espace et de l'air à ce beau petit coin de terre; enfin il s'est élevé à lui-même dans cette place difficile, ce vaste palais où l'on dirait qu'un roi va venir. Dans cette maison royale, rien ne manque. Vaste salon de lecture où l'on peut lire à journal ouvert, même les folies les plus violentes; vaste salon de bal qui, le soir, n'est jamais sans un peu de musique, un peu de danse, un peu d'épaule nue, un peu d'esprit, un peu d'amour; un jardin de vingt pieds vaste pour le lieu, et enfin une modeste petite roulette qui apporte un peu d'or sur cette heureuse terre où l'or est si rare. En un mot, il y a de tout à ces bains de Lucques, même des bains tout en marbre, même une eau sulfureuse qui guérit sans peine toutes les maladies que peut guérir l'art moderne. Et tout cela est si frais, si mignon, si charmant, si joli, si reposé, si calme! Cependant je n'étais pas content encore, une chose manquait à ma joie; je voulais voir ma maison, la maison du hasard, cette fameuse palazzina Lazzarini, qui m'a fait tant d'ennemis mortels; ce grand problème que j'avais inventé, disait-on, pour me faire électeur, membre de la chambre des députés et pair de France. Ma maison, où est-elle? Il faut bien que je la devine, il faut bien que je la trouve tout seul, car le moyen d'aller demander à cet homme qui passe : — Mon ami, où est ma maison, s'il vous plaît? Cependant autour de moi les maisons ne manquaient pas; mais fi donc! est-ce que je puis me contenter de ces chaumières? C'est un palais que m'a donné le hasard, il me faut un palais; qu'on m'apporte mon palais! Or, en ce lieu des profondes modesties, il n'y a que le jeu qui ait un palais; le duc de Lucques lui-même, ce Bourbon d'Espagne, Bourbon par le sang, Bourbon par le goût et par l'élégance, n'a qu'une simple maison des champs aux bains de Lucques. Ah! ma foi, je parie encore tout ce que vous voudrez, tenez, tout là-haut, à côté du jeu, et dominant la vallée, voici ma palazzina, je la reconnais à sa forêt de quatre acacias! Ainsi posée sur la colline, dominée par les bains et dominant la vallée, l'aimable petite maison se donne de petits airs penchés qui sont à mourir de rire. Elle a été bâtie avec soin, et surtout avec une recherche plus qu'italienne, par un paresseux d'Italien qui est mort de fatigue après avoir accompli cette

œuvre immense. Ma maison est située entre ma terrasse aux acacias et mon jardin, qui est beaucoup, mais beaucoup plus grand que votre salon, lorsque je suis seul à vous raconter si heureusement les toutes petites misères de ma vie. Dans ce jardin, prenez garde de vous heurter, vous avez à votre droite un bosquet de lauriers (ce n'est pas moi qui l'ai planté), et à votre gauche un bosquet de roses; dans le fond de la grotte (il y a une grotte), l'eau coule à grand bruit; des deux côtés, vous avez des lacs jaillissans comme nous en avons vu au palais Doria, ni plus ni moins. Certes, il eût fallu me voir faisant gravement en trois pas le tour de mes domaines. Quant à la maison, voici comment elle se compose; mais je vous avertis qu'elle n'est pas à louer ni à vendre et que je la garde l'an prochain pour y recevoir tous ceux que j'aime : le rez-de-chaussée contient la salle à manger, les cuisines et deux fontaines; le premier étage (nous avons deux étages et un grenier) est distribué à merveille, et si vous saviez quel beau salon dont la vue se perd tout au loin! La maison, toute magnifique que je l'ai vue, est petite et modeste. Sans trop d'efforts de générosité, les envieux que je puis avoir, qui n'en n'a pas? me pardonneraient cette bonne fortune. Tout petit qu'il est cependant, mon palais de Lucques renfermait un illustre membre de la pairie anglaise, sa femme, ses enfans, toute sa famille. Ils étaient venus là les uns et les autres pour y passer cinq ou six mois de calme et de repos. La dame avait apporté avec elle ses tableaux et sa tapisserie commencée, le lord ses *revues* et ses livres, ses enfans leurs plus beaux jouets, les servantes leurs plus beaux habits. La maison se ressentait à merveille de pareils hôtes. Elle s'était parée tant qu'elle avait pu de ce bien-être inutile, de ce luxe élégant, de ces souvenirs de la patrie jetés çà et là sur les murailles, sur les meubles, par un heureux hasard. Même vous, madame, qui êtes grand' mère déjà, vous qui êtes entourée d'une si charmante famille d'enfans jaseurs, ces pies blondes et roses aux caquets joyeux comme leur pensée, vous ne sauriez croire combien les jolis enfans que j'ai trouvés là ont embelli notre maison, le petit garçon surtout, un morveux tout animé de l'enthousiasme de ses cinq ans qui venaient de commencer. Il est venu à nous, nous tendant sa main et sa joue. Il portait un manteau d'évêque violet, et il disait gravement la messe. J'avais peur d'abord que ce ne fût une messe protestante, mais non; et quand le petit évêque fut retourné à son autel, j'eus le plaisir de l'entendre nous dire : *Dominus vobiscum*, et j'eus l'honneur de lui répliquer : *Et cum spiritu tuo*, à quoi il répondit par une

bénédiction que j'acceptai bien pieusement. Eh quoi! la bénédiction de l'enfant n'est-elle pas aussi bonne et aussi sainte que celle du vieillard?

Et le soir de ce grand jour, j'étais de retour dans la capitale de mon royaume. J'allai voir, dans une belle et grande salle tout éclairée *à giorno*, l'opéra nouveau du prince Poniatowski, *Procida*. Le prince Poniatowski vient d'avoir vingt-cinq ans; Bellini n'a pas, que je sache, un meilleur disciple dans toute l'Europe. Il y a dans cet opéra de *Procida* de bouillans accès de colère et de désespoir; mais aussi que d'amour, que de plaintes touchantes! C'est Ronconi qui chante le rôle principal. Ronconi, figurez-vous Duprez à ses débuts de l'Opéra, mais Duprez avec sa voix quand elle était jeune et sonore, et non pas brisée par ces abominables efforts auxquels pas une poitrine humaine ne saurait résister bien long-temps. A la fin de l'opéra, le public enchanté a voulu revoir le jeune et noble maëstro; le prince Poniatowski a reparu, et c'était plaisir de l'entendre applaudir si franchement par tant de belles Italiennes à l'œil ardent, aux épaules brillantes, dont la salle était remplie. Quelle fête, rien que de les voir, ces jeunes femmes d'un si noble sang! quelle musique de les entendre vous parler avec les plus admirables calineries de la terre! Rien n'est à comparer, parmi nos plaisirs de chaque soir, à cette soirée italienne; non, rien ne ressemble, dans nos froides et insipides assemblées, à cette franche bonne grace, à ces honnêtes sourires, à ce complet oubli de chaque femme pour sa beauté. Petit royaume, dites-vous, le duché de Lucques, petit royaume il est vrai, mais royaume intelligent, savant, amoureux des beaux-arts; petit prince, sans doute, mais petit prince qui porte l'un des plus grands noms de l'Europe, un petit-fils de Louis XIV, un Bourbon d'Espagne, fils de roi à qui l'on peut dire comme Horace à Mécène : — *Thyrrhena regum progenies,— descendant des rois d'Étrurie;* un jeune homme du plus noble cœur, de la plus exquise politesse, si affable que le dernier paysan de son royaume le peut accoster et lui dit : — *Soverino*, je paie deux sols d'impôt, est-ce juste? — Et lui alors, il donne à son humble sujet de quoi payer son impôt pendant vingt ans. Ainsi il vit parmi ses livres, parmi ses sujets, aimé et respecté, bien qu'il soit peut-être le plus pauvre de ce pauvre royaume. A celui-là, parlez-lui de la France, il la sait par cœur; parlez-lui des beaux-arts, il est versé dans tous les beaux-arts; venu au monde avec toutes les passions des fils de rois, il a conservé ces nobles passions, il leur a obéi tant qu'il a pu; puis, un beau jour, il a renoncé

tout d'un coup à ces coûteuses passions qui ne sont plus permises qu'aux hommes riches de nos jours. C'est ainsi que cette belle et riche galerie, composée par les soins de son altesse royale le duc de Lucques, achetée à ses frais, et pour laquelle il avait arrangé une aile de son palais, hélas! à l'heure où je vous parle, toute cette galerie est en vente; c'est même, en comptant la question d'Orient et ces guerres qui s'agitent dans le lointain, la plus sombre nouvelle de l'Italie. — *La galerie de Lucques est en vente!*

Heureuse terre celle-là, pour qui les destinées de quelques tableaux célèbres, de quelques marbres glorieux, sont autant de questions sérieuses et solennelles! Quoi donc! la madone de Raphaël, cette belle vierge qui est la digne rivale, la rivale authentique et reconnue de la madone *della Segliola*, celle-là dont M. Ingres, qui s'y connaît, car il est un peu de la famille, disait qu'elle n'avait rien à envier à ses sœurs les autres anges? Oui, elle-même, *la Vierge aux Candélabres*, elle a dit adieu à ce beau ciel pour lequel elle était faite. Encore un chef-d'œuvre de moins dans cette Italie qui aime les chefs-d'œuvre avec une passion si bien sentie! Encore une vierge de Raphaël qui s'en va et pour ne plus revenir! Certes, l'Italie a raison de pleurer la plus belle de ses plus nobles filles, et ce n'est pas nous qui la voudrions consoler.

Cependant, parce que son altesse royale le duc de Lucques est obligé de se séparer de ces chefs-d'œuvre qui représentent une grande partie de sa fortune, est-ce bien là une raison, même une raison italienne, pour l'accabler de reproches? Ce prince, si bienveillant et si bon, d'un esprit si distingué et si fin, affable et loyal comme il l'est, pouvait-il s'attendre, de bonne foi, à tant de récriminations cruelles? Peu s'en faut que dans les autres parties de l'Italie on ne l'appelle un tyran, lui le plus aimable des aimables tyrans de l'Italie, parce qu'il n'est plus assez riche pour garder ces belles toiles qui le rendaient si heureux et si fier. Eh! mais alors, que dirait-on, si lui, de son côté, il accablait de ses reproches les tyrans ses confrères, parce qu'ils n'ont pas été assez riches pour acheter ces mêmes tableaux qu'il leur a proposés bien avant qu'il se fût décidé à les offrir aux autres princes de l'Europe et même à ceux qui ne sont pas des princes? Car, hélas! par cette incroyable démocratie qui nous déborde, quand chacun se peut dire à soi-même : *Te voilà roi, Macbeth*, il n'y a plus que les très riches qui soient assez heureux pour pouvoir payer les chefs-d'œuvre ce qu'ils valent. Que de fois, à une vente publique, où sont en jeu quelques-unes de ces rares merveilles dont

l'Europe entière sait les noms, arrivent d'un côté les rois, les princes, les républiques, les royaumes, timides acheteurs, pendant que de l'autre côté se tient le valet de chambre de quelque Rotschild! Presque toujours c'est le valet de chambre qui, à la fin de la vente, emporte sous son bras le chef-d'œuvre tant débattu, ce chef-d'œuvre qui, entre les mains d'un roi ou d'un peuple, appartenait un peu à tout le monde, et que personne ne revoit plus.

Ceux qui ont eu l'honneur d'approcher le prince de Lucques, et qui peuvent dire avec quelle passion éclairée et sincère son altesse aime les beaux arts, ceux-là seulement pourraient dire que la nécessité, de sa main de fer, a seule fermé ce beau musée, ouvert à tous d'une si hospitalière façon. Mais si le duché de Lucques est peut-être le plus frais, le plus limpide, le plus charmant des petits royaumes, en revanche il en est peut-être le plus pauvre. Dans ce calme et paisible domaine, où tout est repos, fraîcheur et verdure, où l'herbe pousse dans les fossés du château, qui ne dédaigne pas cette humble récolte, même avec les habitudes et le cœur d'un grand prince, il est difficile d'en conserver toujours les allures. Tous les accessoires des existences royales, les vieux monumens, les marbres, les tableaux, l'armée stipendieuse et glorieuse des artistes, n'appartiennent plus de nos jours qu'aux grands seigneurs assez riches pour les payer dignement. Le temps est passé où les princes de la maison d'Est et de Ferrare, et les Médicis eux-mêmes, avaient à leur solde avare, et souvent pour bien peu d'argent, les plus grands peintres, les plus grands poètes, les plus habiles sculpteurs, les plus excellens architectes de l'Europe au XVIe siècle. Aujourd'hui, chaque vers d'un poète populaire est d'un prix inestimable, chaque tableau d'un maître illustre représente une fortune; les musiciens eux-mêmes, qui ont été de pauvres diables bien plus long-temps que les autres artistes leurs confrères, ont singulièrement augmenté le prix de leur génie; à ces causes, il n'est plus possible d'être un Mécène à bon marché, il n'est plus possible d'encourager les beaux arts et de n'être pas immensément riche; à peine a-t-on le droit de les aimer. Et d'ailleurs, comme la possession des chefs-d'œuvre a cela d'étrange et de singulier, qu'elle vous pousse toujours et malgré vous à acheter de nouveau de belles choses; comme un beau tableau appelle un beau tableau, aussi puissamment, mais plus honnêtement sans doute, qu'un louis d'or appelle un louis d'or, il arrive qu'après avoir lutté long-temps, après s'être imposé d'immenses sacrifices, l'amateur le plus passionné des beaux arts finit par s'avouer un jour à lui-même qu'il

ne peut pas aller plus loin, qu'il est allé trop loin déjà, qu'il lui est impossible non-seulement d'acheter de nouvelles toiles, mais même de garder toutes celles qu'il a achetées déjà. En haut et en bas de l'échelle des heureux, cette histoire est la même histoire. Par exemple, quel est l'amateur de beaux livres, parmi ceux que nous connaissons, qui ne se soit pas vu obligé de vendre une partie de ses livres pour sauver le reste? Une fois arrivé à cette révélation suprême, l'homme sage, s'il est un simple particulier, a parfaitement le droit de pousser jusqu'au bout la noble passion qui l'anime, et de se ruiner de fond en comble; mais l'amateur qui est le maître d'un royaume, quelque petit que vous supposiez son royaume, n'a d'autre parti à prendre qu'à rompre tout d'un coup avec cette passion pour les chefs-d'œuvre; c'en est fait, il y renonce tout de suite pour n'être pas tenté d'appeler à son aide quelques-uns de ces moyens d'avoir de l'argent, que les princes souverains ont toujours en leur puissance. Sans contredit, c'est fort beau d'avoir à soi une galerie de tableaux dont bien des capitales de l'Europe seraient fières; mais cela est encore plus beau mille fois de sortir le matin de son palais sans gardes, de se promener à pied dans les champs de son duché, d'être salué par chacun et par tous, et de se dire à chaque pas : je n'ai plus de tableaux, c'est vrai, mais à coup sûr pas un de ces arpens de terre, si admirablement cultivés, ne sera surchargé d'un centime additionnel.

Ainsi a fait le prince de Lucques. Son altesse a lutté jusqu'à la fin contre la mauvaise fortune, et elle ne s'est arrêtée que lorsqu'il lui a été impossible d'aller plus loin. Aujourd'hui, entreprendre un musée de vieux tableaux, c'est une tâche que bien peu de rois en Europe, même les plus riches, oseraient entreprendre. Sa majesté le roi de Bavière elle-même, malgré tant de ressources en tout genre, va lentement dans l'exécution de cette œuvre impossible. A plus forte raison le prince d'un petit duché toscan dont la principauté doit retourner au grand-duc de Toscane, et qui lui-même est attendu, dans un avenir certain, par ces deux beaux et riches duchés de Parme et de Plaisance; à plus forte raison aussi un Bourbon d'Espagne, les Bourbons les plus malheureux et les plus pauvres de la maison de Bourbon, même en comptant Mme la duchesse de Berry, qui, elle aussi, a vendu ses Van Dick et ses Terburg. N'avez-vous pas entendu dire qu'autrefois il y avait en France la galerie d'Orléans, splendide entre toutes les galeries princières? La révolution française a dispersé la galerie d'Orléans; c'est la révolution d'Espagne qui disperse la galerie de Lucques. Il n'y a pas encore une année que rien n'annonçait, dans le

palais du duc de Lucques, que le musée serait vendu. Au contraire, la plus belle partie de ce palais, qui fut le palais d'Élisa Bonaparte, c'était le musée. Le prince, dans son ardeur tout espagnole, avait fait construire une vaste galerie à la plus noble place de sa maison, et déjà, dans cette galerie et dans des cadres magnifiques, sous un jour admirable, vous pouviez admirer les trois Carrache, le Fra-Bartolomeo, l'Albert Durer, le Baroccio, le Dominiquin, le Gérard Dow, le Guerchin, toutes ces belles toiles dont la renommée est grande dans toute l'Italie. Quant à *la Vierge aux Candélabres* de Raphaël, l'admirable et sainte madone, même dans le musée du prince de Lucques, n'avait pas de place qui lui fût propre; on la venait admirer de Saint-Pierre de Rome, même après avoir contemplé *la Transfiguration;* on venait pour la voir du palais Pitti, même après s'être agenouillé devant *la Madone à la Chaise*, devant *la Madone du Voyage;* chacun la pouvait contempler face à face, visage contre visage, cœur contre cœur, pour ainsi dire; et elle, la noble dame, bien assurée de sa beauté éternelle, elle posait complaisamment devant ceux qui la voulaient étudier avec respect, avec soumission, avec amour.

Donc, cette admirable galerie est en vente tout entière. Le sacrifice sera complet, car pas une seule toile, grande ou petite, n'a été conservée, pas un seul de ces chefs-d'œuvre n'a été mis à part; leur noble maître leur a dit adieu à tous; les beaux fleurons de sa couronne ducale, il leur a dit adieu d'un œil sec, mais son cœur saignait bien fort. Hélas! c'est le cas encore une fois de réciter vers par vers l'églogue de Virgile, quand le pasteur Ménalque s'en va au loin chercher un peu d'ombre et de verdure pour son troupeau : — *Nos patriam fugimus;* — nous quittons, disent les chefs-d'œuvre, nous quittons la terre natale, l'air limpide, le ciel bleu, le grand soleil, la passion italienne, le regard italien; nous quittons les bois, les prairies, les fontaines, et mieux encore les voûtes dorées, les glaces brillantes, les murailles princières; nous allons, Dieu sait dans quel exil, dans quelles régions, dans quelles brumes épaisses et chez quels bourgeois! — Certes, quelque chose de pareil se sera passé dans l'ame du prince se séparant de ces flatteurs honnêtes et respectés de sa fortune, et lui-même il aura gémi sur leur exil.

Cette galerie du château ducal à Lucques est assez célèbre pour que nous n'en fassions pas l'histoire. Elle était un des plus riches débris de cet éphémère royaume d'Étrurie, qui fut un des premiers trônes élevés par Bonaparte, premier consul, comme s'il eût voulu se faire la main à ce métier tout nouveau pour lui et qu'il devait ap-

prendre si vite. Dans le souvenir de ces tableaux de Lucques, on retrouve au premier rang un tableau important du Pérugin, le prédécesseur et le maître de Raphaël; un Gherardo delle Notti, le plus bel ouvrage de Gherardo; le peintre illustre l'avait fait pour le prince Giustiniani, qui fut aussi le protecteur des trois Carrache. Nous autres Français, parmi les maîtres de l'école italienne, tout resplendissans de santé et de lumière, à côté de l'embrasement poétique de Gherardo, nous étions fiers de saluer *le Massacre des Innocens* par Nicolas Poussin. C'était là une des perles les plus admirées de la galerie de Lucien Bonaparte, quand le neveu promettait de marcher sur les traces de son oncle le cardinal Fesch; mais le neveu s'est un peu arrêté en chemin, comme un homme sage qu'il était, pendant que l'oncle a marché jusqu'à la fin de sa passion, comme un homme riche qu'il était. Plusieurs tableaux du Dominiquin, de Frédéric Baroccio, de Simone da Pesaro, *la Samaritaine* du Guerchin, de sa plus belle manière; un *enfant Jésus* de Luini, dont les œuvres sont rares; un Fra-Bartolomeo, remarqué même à Lucques, où le grand peintre a laissé tant de marques de son passage; *une Naissance du Christ dans l'étable*, par Mazzolino de Ferrare; *un Hercule*, par Alexandre Allori, le digne frère du peintre de la terrible Judith du palais Pitti (je vois encore sa robe jaune et ses terribles yeux noirs); *une sainte Famille* de Rubens; *un saint François* de Cigoli, signé par l'auteur; *Hylas enlevé par les Nymphes*, charmante composition de Furini, et d'autres tableaux vénitiens, hollandais, allemands, de toutes les époques des beaux arts, composent le fonds principal de cette galerie. Avec un peu de soin et de travail, vous pourriez suivre la filiation de ces belles toiles; chacune d'elles a son histoire authentique, sa filiation reconnue. Les unes ont été commandées aux peintres eux-mêmes par des personnages historiques; le contrat de vente et d'achat a été conservé. Les autres arrivent en droite ligne de Rome, de Sienne, de Livourne, de Bologne, d'Espagne, de Gênes, de Flandre. La galerie de Giustiniani, la galerie du marquis Boccella, du comte Ghivizanni, en ont fourni plusieurs; la galerie Citadella, la galerie Esterhazy, la galerie Sardi, la galerie Joseph Bonaparte quelques-uns, et aussi la galerie Buovisi, un Lucquois de la vieille roche, sans oublier la galerie du prince Borghèse, dont le nom se retrouve dans tous les musées de l'Europe. Les églises et les couvens de l'Italie ont aussi cédé quelques-uns de leurs tableaux à la galerie de Lucques. Par exemple le couvent des nonnes de San-Giovanetto, l'église de San-Fridiano, qui ne sont plus que des ruines, protégent de leur souve-

nir vénéré un tableau d'Annibal Carrache et un tableau de Francia, comme aussi le nom de la reine d'Étrurie se rattache à plusieurs des tableaux de cette galerie commencée par elle. Triste destinée des monarchies modernes! les trônes des rois durent encore moins que les galeries qu'ils ont commencées. Mais la galerie et le trône, tout s'en va à la fin, hélas!

Nous avons conservé, pour le nommer le dernier, le plus rare et le plus excellent tableau de cette galerie, si nous mettons à part *la Vierge aux Candélabres;* ce tableau admirable, c'est le *Christ* de François Francia. Voilà un homme, voilà un artiste des plus belles époques de l'art. Esprit, génie, fidélité à ses maîtres, constance, courage, honneurs et fortune, gloire et renommée, rien ne manque à celui-là. Il était né à Bologne, au milieu de la philosophie et de la théologie amoncelées à cette place savante, et tout d'abord il avait été un grand orfèvre dans le temps des grands orfèvres, puis un célèbre graveur en médailles, puis il avait traité l'émail comme un maître. C'est pourtant le même homme dont quelques tableaux, et entre autres le *Christ* de Lucques, se peuvent comparer aux plus beaux ouvrages de Raphaël en personne. Quand Francesco eut achevé ce tableau qui est à Lucques, cette sainte Anne, cette Vierge, ce Christ mort, toute l'Italie du XVI[e] siècle battit des mains et poussa des cris de triomphe. En ce temps-là Raphaël était à Rome, à recevoir les hommages universels, comme s'il se fût appelé Léon X. A ce sujet, le Sanzio écrivit une lettre de louanges à Francia, cet autre Raphaël qui donnait à Bologne le mouvement et la vie; et même quand lui, Raphaël, il eut achevé la sainte Cécile qui est à Bologne, il chargea Francia de placer ce chef-d'œuvre dans un jour convenable : — *En même temps, si vous trouvez quelque chose à réparer, faites-le, maître*, disait Raphaël. A peine eut-il ouvert la caisse qui contenait la sainte Cécile, Francia tomba à genoux en versant d'abondantes larmes; le tableau fut placé par ses mains tremblantes non loin du tombeau de la sainte Elena dell'Olio; huit jours après (sa mort est digne de sa vie), Francia était mort, écrasé par la contemplation de la sainte Cécile de Raphaël!

Telle est cette galerie du prince de Lucques. Elle peut ajouter de grandes richesses à celles que possède le musée du Louvre. Sans nous réjouir du deuil de l'Italie, nous avons le droit d'en profiter. Nous avons en cette affaire des nations rivales qui sont plus riches que nous peut-être, mais qui aiment les chefs-d'œuvre moins que nous. Il faut donc que nous nous rappelions cette fois tout ce que nous

avons déjà perdu à des ventes célèbres, l'André del Sarto à M. Laffitte, *le Congrès de Munster* au duc de Berry, *l'Amiral Trump* de Rembrandt, et surtout l'admirable Claude Lorrain qui appartenait à M. Erard; à cette heure, le musée du Louvre ne possède pas un seul Raphaël digne d'être comparé à *la Vierge aux Candélabres*. Songez aussi que c'est là désormais la seule manière dont nous puissions nous procurer ces merveilles. La victoire ne donne pas, elle vous prête pour vous reprendre à l'instant même ce qu'elle vous a prêté, et alors que de regrets, que de douleurs, que de places vides dans les musées du conquérant!

M. Thiers, qui est bien, quand il s'y met, le plus admirable et le plus charmant enthousiaste des beaux arts, qui les aime avec la passion d'un grand seigneur, mais d'un grand seigneur qui n'est pas assez riche pour payer les chefs-d'œuvre, M. Thiers m'entendant un soir lui raconter cette histoire des tableaux de mon prince le duc de Lucques: — Que sont devenus, me dit-il, le Raphaël et le Francia? — Mon Dieu! répondis-je, à l'heure qu'il est, par cette pluvieuse nuit de l'automne, vous ne devineriez jamais, avec tout votre génie, en quel triste lieu la vierge de Raphaël repose sa belle tête, dans quelles horribles ténèbres est plongé cet étincelant Francesco?.... Figurez-vous que Raphaël et Francesco sont déposés à la douane; ils sont là, les malheureux exilés, au milieu des soieries, des sucres, des flanelles, des savons, des indigos et des tabacs; ils sont là, ne comprenant rien à ces sombres voûtes, à ces bruits étranges, à ces horribles odeurs. C'est encore et toujours l'églogue de Virgile, que je vous citais tout à l'heure:

. . . . *Ah! silice in nudâ connixa reliquit!*

A ces mots, je vis M. Thiers tout ému; il écoutait mon récit avec une profonde stupeur: — Serait-ce par hasard à la douane de France qu'on aurait retenu Raphaël et Francia? — A la douane de Paris, monsieur le ministre! La douane, de ses grosses mains stupides, a pris au collet le grand Francesco, elle a retenu la sainte Vierge divine par le pan de sa robe; elle leur a demandé leur passeport, comme si ces grandes beautés ne devaient pas passer partout dans un pays comme la France, et gouverné par M. Thiers!...

Ici, le ministre se leva, il demanda son chapeau, et il allait pour sortir. Notez bien qu'il était une heure du matin...

— Où allez-vous? lui dit une petite voix toute-puissante; où allez-vous si tard?

— Eh! je vais à la douane, reprit-il, je vais délivrer le Francesco et le Raphaël.

En effet, le lendemain, nos deux chefs-d'œuvre, rendus au soleil, un pâle soleil français, il est vrai, mais enfin, nous donnons notre soleil tel que nous l'avons, faisaient leur entrée triomphale dans cette étroite et misérable auberge qu'on appelle le ministère des affaires étrangères. Là, grace au maître qui l'habitait, les deux exilés furent entourés d'égards et de respects; les plus grands seigneurs de Paris, c'est-à-dire les hommes les plus intelligens, venaient en toute hâte pour saluer les deux chefs-d'œuvre. Des hommes de tous les partis, pour rendre leurs devoirs au Raphaël, au Francia, sont accourus à l'hôtel du ministère des affaires étrangères, bien étonné de les y voir. Plus d'une fois M. Thiers, au milieu de ces immenses travaux dont personne n'a l'idée, au plus fort de cette ardente improvisation qui ne se repose ni la nuit, ni le jour, venait saluer le Francia et le Raphaël. Qu'il était heureux et fier de les recevoir! qu'il était inquiet de ses illustres hôtes! comme il en faisait les honneurs à la France! quel démenti il donnait à la douane! comme il se prosternait devant le Francia!.... Jamais vous n'avez vu de passion plus vraie et mieux sentie. Eh bien! M. Thiers a laissé partir la vierge de Raphaël. « Seigneur, lui disait-elle, l'adorable Vierge, comme disait cette belle Hortense Mazarin à Louis XIV : — *Vous êtes roi, vous m'aimez, et je pars!* » M. Thiers a même laissé partir le Francia, non pas sans regret, je vous assure, non pas sans s'être bien consulté lui-même pour savoir si enfin, à la rigueur, il n'achèterait pas cette dernière toile qui lui faisait tant d'envie, et il y a renoncé. C'est qu'en effet celui-là aussi il est véritablement un grand seigneur, moins la richesse. Si ceux-là qui l'accusent tout bas, ceux-là qui lui reprochent une fortune imaginaire, qui parlent si bien de l'or entassé dans les prétendus coffres de M. Thiers; si ceux-là avaient pu le voir, comme je l'ai vu, lui le maître, résistant à la tentation du Francia, et se contentant enfin de quelques copies maladroites, ceux-là auraient bien compris, et plus qu'on ne saurait le dire, tout le désintéressement d'un ministre tout-puissant, qui, en fin de compte, ne se trouve pas assez riche pour donner 20,000 francs d'un chef-d'œuvre qui lui convient.

De Lucques à Pise, il n'y a qu'un pas, le temps de dire adieu à cet adorable petit coin de terre, le temps de se préparer à revoir les grands monumens, le *Campo Santo*, le *Dôme*, la *Tour penchée*. La ville s'est retirée pour laisser plus d'espace à ces trois idées jetées

là. Cette tour qui nous menace jusqu'à la fin des siècles d'une chute éternelle, cette église qui se sent de Byzance et qui précède la renaissance, comme Dante précède Michel-Ange; ce vaste cimetière qui a dévoré ses morts, laissant intacts leurs noms et leur gloire, tout ce passé qui repose là et qui se tient debout par la seule force des souvenirs, savez-vous rien de plus poétique? Mais, hélas! cette ville de Pise s'est enrichie, peut-on dire enrichie? d'un autre monument funèbre. Voyez-vous sur l'Arno, encore tout chargé des débris de l'orage de la veille, ce vieux palais qui s'avance gravement? Les portes en sont fermées, les fenêtres fermées; tout est mystère et silence autour de ces murailles; la petite église de la Sainte-Épine, ce mignon chef-d'œuvre du grand Nicolas de Pise, semble regarder le sombre palais avec un profond désespoir. Qui que vous soyez, voyageur, quelle que soit la couleur de votre drapeau, découvrez-vous devant ce palais, car c'est là qu'elle est venue mourir, loin de sa patrie, loin de sa famille, cette jeune, belle et adorée princesse Marie d'Orléans, ce grand artiste. Sur ces bords, dans ces murs, entre ces vieux monumens dont elle creusait tous les secrets, dans le silence de cette ville qui ne vit plus que par les souvenirs, elle est venue s'éteindre, jour par jour, heure par heure, cette noble personne que la France avait adoptée d'un amour unanime, cet illustre défenseur de la Jeanne d'Arc, insultée par Voltaire. Malheureuse jeune femme! Elle était toute la poésie du château des Tuileries; elle était la popularité incontestable, incontestée de cette famille royale; elle était l'honneur de ce musée de Versailles, ouvert à tant d'œuvres médiocres, elle était l'espérance et l'amie de ses confrères les artistes et les poètes, qui ne la remplaceront jamais.... La ville de Pise, qui ne pleure plus guère, elle a tant pleuré! a pleuré cependant cette illustre étrangère; elle l'a adoptée comme un de ses martyrs. Maintenant, quand vous passerez par ces rivages, les artistes italiens, ces ingénieux copistes de tous les chefs-d'œuvre, vous offriront la copie du *Baptistère*, ou bien la copie du *Dôme*, de la *Tour penchée*, du *Campo Santo*, ou enfin la main de la princesse Marie, cette main pâlie, effilée, mourante, si remplie d'aumônes et de chefs-d'œuvre qu'elle commençait à répandre...De tous ces souvenirs de gloire et de destruction, est-il besoin de vous dire le souvenir que j'ai choisi?

Entendez-vous, voyez-vous là-bas quelque chose qui chante et qui brille, c'est Florence! Enfin donc, je la revois, je la tiens, je l'entends, je la reconnais à son élégant murmure, à sa bonne grace naturelle, à son hospitalité souriante, c'est bien elle, c'est Flo-

rence! la ville de la fête éternelle. C'est la cité neutre où viennent s'ébattre toutes les intelligences vagabondes de l'Europe. Florence, c'est le musée ouvert à tous. Une fois dans ces nobles murs, vous êtes chez vous. Rien ne vous gêne, rien ne vous presse, pourquoi partir? Où donc aller pour être mieux? Où trouverez-vous plus d'esprit, plus de beauté, plus d'effusion, plus de bienveillance? Allons; battons des mains, et s'il se peut, ô mon cœur, contenez-vous. Patience, allons un peu, nous reconnaîtrons toutes choses, une à une. Certes, l'Arno arrose toujours les mêmes bords; certes, le Michel-Ange et le Benvenuto vont encore une fois venir au-devant de nous; certes, rien n'est changé ni dans le vieux palais, ni au palais Pitti, dignes demeures de ces grands marbres et de ces nobles toiles, l'honneur du génie des hommes dans tous les siècles. Hâtons-nous lentement, nous retrouverons en entier notre admiration et notre enthousiasme et notre bonheur d'il y a deux ans déjà. Et en effet, j'ai retrouvé Florence tout entière, peut-être même plus belle et plus sereine; car à coup sûr les arbres des Cascines sont plus touffus, les bronzes des places publiques sont plus durs, les marbres des musées ont gagné peut-être une vie nouvelle. Non certes, jamais le Michel-Ange n'a été plus grand, jamais le Titien n'a jeté un éclat plus vif, jamais la jeune femme adorée d'André del Sarto ne m'avait paru plus charmante; oui, vous voilà, toujours enveloppée dans votre beauté éternelle, vous qui êtes la Vénus pudique! Voilà l'Apollon debout encore sur son piédestal; à Paris, on le disait brisé par le Charles-Quint; le Charles-Quint et l'Apollon sont encore les deux gloires de la Tribune; la Vénus du Titien est restée transparente et calme comme au premier jour; la Vierge à la chaise et le Léon X sont encore aujourd'hui les plus excellens représentans du génie de Raphaël; à sa place ordinaire, le Salvator Rosa éclate et gronde. Les trois parques filent encore les destinées des mortels; cette fois, plus de soie et plus d'or dans ces fils sévères, le chanvre même de cette trame tissée par Michel-Ange est rude à la vue, rude au toucher. Sur les places publiques s'élèvent aussi haut que jamais les chevaux et les héros de Jean de Bologne. Savez-vous qu'ils ont découvert là-bas un nouveau portrait de Dante leur fondateur? Il était déjà bien beau comme le peintre l'avait rêvé. Comme aussi le cloître tant soit peu profane de *Santa-Maria-Novella* se parfume encore des plus suaves et des plus coquettes odeurs! Honneur et gloire à Florence! Elle est immuable, elle est immobile, elle se repose dans sa paix et dans son bonheur de chaque jour; elle a tant payé son tribut aux révolutions passées, qu'elle se sent à l'abri des

révolutions à venir. Vive la Florence de Dante, vive la Florence de l'Arioste, vive la Florence de Michel-Ange, et vive la Florence de Raphaël! Seulement, effacez la Florence des Gibelins et des Guelfes; elle ne veut plus vivre que pour les beaux arts, pour la sainte poésie, pour la grande sculpture, pour les toiles chargées de couleurs et de génie; puisque Savonarole est dans le bûcher, qu'il y reste; nous autres, le soir venu, à la douce clarté de la lampe, nous relirons, s'il vous plaît, les histoires amoureuses du *Décaméron*.

Quand j'arrivai à Florence, la ville entière était occupée d'une heureuse nouvelle. Deux enfans de son adoption, la princesse Mathilde Bonaparte de Montfort et le comte Demidoff venaient d'être fiancés le matin même; la joie était universelle. Cette Florence, qui a de la sympathie pour toutes les grandeurs, ce riant exil des rois sans trône et sans patrie, s'était éprise d'amour pour la jeune et belle fille de l'ancien roi de Westphalie. Elle l'avait reçue tout enfant dans ses bras; et lorsque l'enfant eut perdu sa noble mère, Florence l'avait adoptée comme sienne. Ainsi, la princesse Mathilde avait grandi dans tous les enchantemens, ou du moins dans toutes les consolations de l'Italie. Et maintenant, à dix-huit ans tout au plus qu'elle peut avoir, Mathilde de Montfort n'est pas seulement la plus belle princesse du monde, ce ne serait pas assez dire, elle est tout simplement la plus belle personne de l'Europe. Elle a le front, elle a le regard, elle a la démarche d'un Bonaparte; elle a les pieds, les mains, la taille, la grace parfaite, le teint charmant d'une Parisienne. Même quand elle n'est qu'une jeune fille ravissante et s'abandonnant au bonheur de l'heure présente, regardez-la, et vous trouverez quelque chose de l'aigle qui perce tout au travers de cette dix-huitième année innocente et naïve. Ajoutez qu'elle est la plus noble dame du monde. Par son oncle Napoléon Bonaparte (et comme il l'eût aimée, le vieux soldat! comme il eût abrité sa tête grisonnante à l'ombre de tous ces printemps chargés de roses!), la princesse Mathilde marche légèrement à la tête de la noblesse moderne; pas une origine nouvelle qui ne se rattache à son origine, pas un bâton de maréchal qui ne porte ses armoiries, pas un gentilhomme de l'épée qui n'ait été un des soldats de sa famille; en même temps elle appartient par sa mère à ce que la vieille noblesse a de plus antique et de plus auguste. Figurez-vous cette noble personne, ainsi chargée de cette double auréole, entrant tout d'un coup à Paris par l'arc de triomphe de l'Étoile! Elle cependant, elle n'a jamais songé à de si grandes destinées. Elle a été tout simplement une jeune fille; elle en a eu la modestie, la grace

décente, l'aimable réserve, le bon cœur; elle a arrangé ses espérances, non pas selon sa fortune passée, mais selon sa fortune présente; elle a modéré, par son exemple et par sa profonde soumission à la Providence, les inquiétudes d'un père qui ne peut pas oublier qu'il a été le frère de l'Empereur, et que lui-même il a été long-temps un roi obéi et écouté. Aussi, de toute cette grande famille d'illustres exilés, c'est cette enfant qui a porté le plus légèrement ce grand nom de Bonaparte. Elle a jeté sur tout cet exil je ne sais quel parfum d'innocence de jeunesse qui eût sauvé les Bonaparte de bien des erreurs, s'ils avaient voulu comprendre tout ce qu'il y avait de providentiel dans la résignation ingénue de leur belle parente. Et quand enfin, dans cette même Florence qui est sa seconde patrie, la princesse eut rencontré le jeune homme qui la devait aimer, sa destinée fut accomplie, elle rendit graces au ciel, qui lui donnait ainsi une grande position dans le monde sans que ce fût là une position politique; elle rendit graces au ciel, qui lui ouvrait les portes de la France, de cette France tant aimée, sans appeler à son aide les révolutions et les batailles; ainsi, satisfaite des chances heureuses du présent, elle laisse aux hommes de sa famille les chances de l'avenir. — Toute la ville de Florence a battu des mains à cet heureux mariage. Les deux jeunes fiancés ont paru dans la même loge au théâtre, où des fleurs ont été présentées à la princesse; et que de bonheur elle avait dans les yeux! C'est là, au reste, une des plus aimables coutumes de l'Italie, ces fiançailles qui précèdent le mariage. Cet amour à ciel et à terre ouverts est un touchant spectacle. Une fois fiancés, les jeunes gens vont ensemble, bras dessus bras dessous, suivis d'assez loin par les grands parens; ils peuvent se voir et s'entendre tout à l'aise. En France, au contraire, on vous montre d'abord les jeunes filles à marier tant qu'on peut vous les montrer; puis, à peine avez-vous l'intention de leur parler de mariage, aussitôt la jeune fille disparaît jusqu'au grand jour du serment solennel. Jusque-là, tout le monde peut la voir, excepté celui qui prétend à sa main, si bien que le malheureux en question fait, à vrai dire, la plus piteuse des figures. Parlez-moi, au contraire, des fiancés en Italie; ils arrangent leur vie à l'avance, ils disposent toutes choses pour leur bonheur à venir, ils apprennent à connaître leur caractère réciproque, ils ne cachent pas leur amour comme un crime, mais au contraire ils s'en glorifient comme de l'accomplissement d'un devoir. — J'ai eu l'honneur d'assister à ces fiançailles presque royales. A la maison de campagne du prince Jérôme Bonaparte, à Quarto, une aimable

maison autrefois habitée par M. Thiers, toute la ville s'est portée : les plus grands seigneurs, les plus belles dames, et les plus jeunes. Du haut de ces jardins suspendus sur la ville, l'œil enchanté parcourt Florence tout entière, ses jardins, ses dômes, ses campagnes, sa verdure éternelle, son beau ciel, ses sombres monumens, tout ce qui est resté sa poésie, tout ce qui a été son histoire. — De ces hauteurs, vous descendiez dans les beaux jardins de San-Donato du comte Demidoff. Depuis deux ans, les jeunes arbres sont devenus de vieux arbres, le palais s'est achevé et complété; déjà les vastes salles étaient toutes disposées pour la fête, déjà le statuaire et le peintre avaient accompli une grande partie de leur tâche; la maison se remplissait, comme par enchantement, des plus vieux meubles de la république florentine, ramassés çà et là dans les splendides débris du passé. La royale fiancée elle-même faisait déjà les honneurs de ces salons, de ce palais, de ces jardins, de cette table opulente où venaient s'asseoir les plus grands noms de l'Europe. Dans les bosquets, la musique militaire jouait toutes sortes de mélodies italiennes, sans oublier l'air de *Guillaume Tell : ô Mathilde!* Ah! certes, voilà comment il fait bon être un jeune amoureux! Voilà à quoi vous servent les palais, les marbres, les toiles peintes, les meubles somptueux, les eaux jaillissantes, les diamans, les perles, les chefs-d'œuvre de tout genre! et surtout voilà à quoi vous sert l'amour et la jeunesse! Ah! certes, dans un pareil bonheur on peut laisser toute l'Europe se diviser pour la question d'Orient. Et que vous importent toutes les questions de l'Europe, quand vous emportez de toute la vitesse de vos chevaux anglais, au milieu de la bénédiction des pauvres, des vers du poète, des *vivat* de toute l'Italie, à la barbe de tous les princes à marier sur cette terre, la plus belle, la plus jeune, la plus charmante, la plus noble jeune fille de l'univers?

Bien à regret, après quatre ou cinq jours de tous ces enchantemens, je quittai Florence; je la laissai au milieu de ses joies et de ses fêtes. La ville se préparait, pour le lendemain, à une course de chevaux, qui fut brillante et dans laquelle se distingua le beau cheval de M. de Lowemberg. — La sortie de Florence est austère et triste; vous jetez à chaque instant un dernier regard de regret sur cette ville encore endormie : adieu, lui dites-vous tout bas, adieu à ces amis de la patrie italienne toujours prêts à vous recevoir; adieu à ces jeunes femmes qui sont restées ou qui sont devenues des Florentines; adieu à ces grands noms si bien portés; adieu à ces musées de chaque maison qui vous sont ouverts la nuit et le jour; surtout

adieu à vous, mon bon et cher Orloff, homme de tant de verve et de tant d'esprit, la plus tendre et la plus franche hospitalité de Florence; adieu, adieu, je reviendrai l'an prochain, si Dieu le veut.

Personne ne va plus vite qu'un homme triste. Il n'a rien à voir en son chemin, rien ne l'intéresse, rien ne lui plaît; il en veut au cheval de poste d'aller si lentement. Hélas! il n'est pas seulement triste de n'être pas arrivé, il est malheureux d'être parti. Le même soir, nous étions à Bologne, et nous trouvions que la ville était sombre, que les monumens étaient grêles, que sa tour penchée était misérable. Rien n'allait bien dans la ville à notre sens. Notre premier soin, ç'a été de demander des nouvelles de Giacomo Rossini, qui s'est enseveli, on ne sait pourquoi, dans sa mauvaise humeur et dans Bologne. Singulier tombeau! et j'imagine qu'avec de bons yeux vous pourriez lire cette inscription funèbre sur la pierre tumulaire : *Robert-le-Diable par Meyerbeer.* — Quoi qu'il en soit, Rossini s'est réfugié dans cette ville; là il dépense dans le plus misérable des *far niente* les restes précieux de ce beau et fertile génie qui en fera à tout jamais l'une des gloires de l'Europe moderne. Là il vit obscurément, ou plutôt il meurt en détail, ne se doutant guère que le bon Dieu ne met pas au monde des hommes comme lui sans leur imposer pour condition le travail, l'amour de la gloire, l'obéissance à l'inspiration, la reconnaissance pour l'humanité tout entière, qui répète votre nom avec toutes sortes de louanges. Hélas! cette boutade de Rossini, cet exil volontaire, ce retranchement de la vie publique, Rossini a fini par les prendre au sérieux. Il s'est oublié lui-même dans ce désert. Il a renoncé au bruit, au mouvement, aux amitiés illustres; que dis-je? il a renoncé à la gloire. On le cherche en vain dans tout Bologne; vous diriez, quand vous demandez : où est-il? que vous demandez un homme mort depuis des siècles! Cet homme si riche, qu'il pourrait acheter sans trop se gêner deux ou trois des principautés souveraines de l'Italie, il a vendu par économie sa maison de Bologne, se réservant une petite place dans les combles, sous le toit, comme il faisait sous le toit du Théâtre-Italien. C'est là qu'il habite lorsqu'il vient à la ville pour acheter lui-même son poisson et ses légumes! Et pas un pauvre ne sait son nom! et pas une jeune cantatrice ne sait où le trouver quand elle a besoin d'un conseil! Et la France elle-même lui écrirait à genoux pour sauver son Opéra qui se meurt, pour lui demander une messe des morts pour son empereur qui revient, ou tout simplement une marche guerrière pour les batailles à venir, la France entière aurait beau affranchir sa lettre à Rossini, elle n'en recevrait

pas de réponse. Voilà donc comment elle est payée de tant d'adoration et du grand nom qu'elle a fait à ce grand artiste, et de la fortune qu'elle lui a donnée! Passez en revue toute l'histoire, relisez la biographie des poètes couronnés au Capitole, des généraux vainqueurs dans les champs de bataille; bien plus, faites-vous redire l'histoire des plus belles courtisanes de la Grèce et de l'Italie, quand la beauté était toute une croyance, et vous verrez que pas un de ces privilégiés de la poésie, de la bataille ou de l'amour, n'a été payé et adoré comme l'a été en France Rossini.

Nous faisons donc en sorte, nous qui l'avons vu dans sa gloire, de ne pas rencontrer le maître dans Bologne et dans son humiliation volontaire. On nous eût dit : venez par là, sous les arcades, vous allez le voir, que nous eussions passé de l'autre côté. Heureusement que cette ville du pape possède encore, pour accueillir dignement les étrangers, un hôte affable et bienveillant, dont la gloire va grandissant toujours, un habitant illustre, qui est venu se fixer dans cette ville pour lui donner un peu de mouvement et de vie; un être fêté en France autant que l'a été Rossini, et qui doit se souvenir de la France avec orgueil, car il a été logé en plein Louvre; un musicien enfin, un moins grand musicien que Rossini, il est vrai, mais dont l'inspiration ne s'est jamais arrêtée, dont l'enthousiasme sortira vainqueur de tous les nuages, divin génie à qui rien ne résiste, qui marche environné d'harmonieux concerts, qui subjugue toutes choses, qui renverse tous les obstacles, d'une beauté éternelle; cet hôte bienveillant, ce pouvoir souverain dans Bologne, ce génie que nul n'a jamais vainement invoqué, vous l'avez déjà nommé sans doute, c'est la sainte Cécile de Raphaël.

Comme aussi nous saluons les trois Carrache, nous respirons à la hâte cette odeur de poésie, de théologie et de médecine, nous parcourons ce cimetière tout neuf, tout disposé, et qui n'attend plus que des morts; nous grimpons dans certains greniers de la ville tout remplis de tableaux à vendre et que personne n'achète, tristes débris des galeries qui ne sont plus. Et quand nous avons pris congé encore une fois de la sainte Cécile, nous quittons Bologne, nous traversons le duché de Modène, où la révolution de juillet n'est pas reconnue; c'est bien le cas de s'écrier que l'exception prouve la règle. Nous passons la nuit à Parme, dans une auberge qui place un marbre noir sur sa porte, à chaque tête couronnée ou découronnée qui l'habite, même une heure. Pour le nombre des rois détrônés, en comptant la souveraine de Parme, l'hôtellerie des sept rois détrônés, à Venise,

l'hôtellerie de *Candide* ne saurait se comparer à l'hôtellerie de Parme. — Nous traversons le Pô dans un bateau mouvant, l'eau était sombre et grondeuse; nous saluons au loin le port et la plaine de Lodi; toute notre histoire d'Italie se montre à nous, un peu effacée par les bois, par la verdure, par cette immense culture qui la couvre de son riche manteau. Voici enfin Milan, la ville à la couronne de fer; ce n'est plus l'Italie tout-à-fait, c'est un je ne sais quoi d'italien et de français tout à la fois, très beau, très grand, et fort triste à voir. Là, tout se fait en silence, tout obéit, et même la fantaisie; le soldat allemand, le meilleur bon homme de la terre, devient morose et taquin en Italie. Ce beau soleil lui porte sur les nerfs, cette vivace population l'attriste, toute cette joie l'afflige; il monte la garde devant des idées, devant des espérances, devant l'avenir. Or, le moyen de se plaire à son *qui vive?* quand on s'entend répondre : — qui vive? — c'est la liberté! — qui vive? — c'est l'espérance! — qui vive? — c'est l'Italie! — qui vive? — c'est l'avenir, qui marche et emporte toutes choses. Belle et sainte Italie! comme on l'aime quand on la voit heureuse! Comme on l'aime, quand on la voit souffrante! Qu'elle est vive dans sa joie! qu'elle est grande dans sa douleur, et comme un peu de liberté lui va bien!

A Milan, nous courbons la tête; on nous demande qui nous sommes; nous disons tout bas notre profession d'écrivain dont nous sommes si fier; et quand la police nous vient demander : — Quand partez-vous? — nous répondons, en relevant la tête : Tout de suite, tout de suite, rien que le temps de monter sur le dôme à travers toute cette armée de marbre qui se tait encore, mais qui entonnera quelque jour l'*Hosanna in excelsis* de la liberté italienne. Ce dôme peuplé de tous les caprices des siècles chrétiens, de toutes les croyances des siècles politiques; ce dôme dont la statue de l'empereur Napoléon n'est pas descendue, même quand elle descendait de la colonne; ce dôme, c'est toute une histoire à écrire, que dis-je, c'est tout un poème; mais laissons ce noble poème se dénouer convenablement dans les régions de l'infini. — Ainsi, encore une fois nous voilà partis. En vain Venise nous réclame et nous appelle de sa voix stridente sous le masque. — Nous irons te saluer dans ta misère un autre jour, ô Venise! — Nous quittons Milan le même soir, non sans nous raconter toutes les beautés du *Mariage de la Vierge*, ce grand drame de Raphaël, non sans visiter le Léonard de Vinci de la bibliothèque, non sans nous arrêter à cet arc de triomphe du Simplon, qui s'appelle l'*Arc de la Paix*. A la bonne heure! élevez des arcs de triomphe à la

paix. C'est elle qui a sauvé l'Europe. C'est elle qui a protégé, relevé, ranimé, défendu, éclairé toutes ces ruines. C'est elle qui a remis en honneur tous ces chefs-d'œuvre. Elle a tracé ces grands chemins élevés par la guerre et détruits par elle. Elle a aplani les montagnes, comblé les vallées, taillé les marbres; elle seule peut tout faire, elle sera quelque jour la liberté; elle est la paix aujourd'hui. Élevez des arcs de triomphe à la paix! — Nous sommes à Turin en deux jours; Nice n'est pas loin, mais elle n'est plus sur notre route; hélas! elle est tout proche, qui nous jette à l'ame son souffle embaumé. Ce jour-là, toute la ville de Turin était en rumeur; pas une chambre n'était vacante dans les auberges; ainsi le voulait le congrès scientifique. Messieurs les savans patentés du roi de Sardaigne s'étaient réunis, non pas pour voir l'Italie, non pas pour s'abandonner à cette facile et transparente oisiveté de la poésie et des beaux arts, mais le dirai-je? pour parler, chacun de son côté, de la science; celui-ci de la géologie, celui-là de l'étoile qu'il a retrouvée, cet autre d'une plante rapportée d'Amérique, cet autre enfin de quelques vieux livres tout poudreux arrachés à la pourriture. Les insensés et les ingrats! comme s'il y avait dans le monde une autre terre que la terre de l'Italie, d'autres étoiles et d'autres soleils que les étoiles et le soleil de l'Italie! comme s'il y avait quelque part des fleurs plus belles et une autre poésie divine dans les livres! Des savans en Italie! des géologues, des astronomes, des pédans! quelle misère! Des gens qui se réunissent pour discuter quand ils pourraient tout voir et tout entendre et tout admirer sans rien dire! les malheureux!

Cette fois en quittant Turin, dites adieu à l'Italie. Vous allez passer bientôt de cette affable et enivrante nature dans une nature austère et quelquefois terrible. Encore quelques pas, et vous touchez aux neiges et aux glaces du Mont-Cenis; encore quelques pas, et tout va disparaître, même les dernières et pâles violettes dans le gazon attristé. Jamais transition ne fut plus brusque. Vous arrivez à Suze le soir, l'arrivée est triste. Vous frappez à la porte de l'auberge, la porte s'ouvre à regret, l'auberge est maussade, son vin est amer, son hospitalité est silencieuse, son lit est froid. La nuit, votre sommeil est inquiet, vous entendez toutes sortes de bruits étranges. Je le crois bien; ce ne sont déjà plus les bruits de l'Italie. Le jour venu, vous voyez tomber sur vous un pâle rayon de soleil, tout blême et tout grelottant, enveloppé dans son manteau de neige. Pour la première fois, vous aussi, vous vous mettez à grelotter. Malgré vous, votre regard attristé se reporte en arrière, et vous voilà poussant un grand soupi

de regret en vous rappelant les arts, la poésie, la beauté, l'amour, les palais, les chansons et le soleil de là-bas. — Quoi donc! moi qui reviens de Nice et de Gênes, de Lucques et de Florence, moi qui étais naguère Toscan et Lombard, il faut que je gravisse ces rudes sommets! Voilà donc là-haut les neiges et la froidure qui m'attendent! Cependant on prend son manteau, et l'on se met péniblement à gravir ces roches pénibles. Quels rochers! Certes, ceux-là ne vont point s'aplanissant sous vos pas comme la rivière d'Orient ou de Gênes; mais plus vous marchez, et plus ils se dressent devant vous, mystérieux, sombres, silencieux. Nous étions encore loin de l'hiver, il est vrai, mais nous parcourions les domaines de l'hiver. Dans ces montagnes, tout appartient à l'hiver, même la fleur dans l'herbe, même le fruit sur l'arbre, même le flot dans le lac. La fleur est pâle et mourante, le fruit est vert, l'eau du lac est glacée. La glace est si près de nous, la neige est si proche! La glace et la neige se sont éloignées de quelques pas à peine, et au premier signal de leur maître et seigneur, l'hiver, elles vont recouvrir toutes choses, maisons, vergers, fondrières; la vie s'arrêtera tout d'un coup, tout d'un coup la vallée sera comblée, et vous n'aurez plus qu'une masse de glace sans mouvement, sans bruit, sans couleur. O l'Italie! ô le soleil! ô la couleur! ô l'Arioste! ô Raphaël! ô la Fornarina divine! Ainsi, vous marchez tout le jour comme marchent les ombres dans Virgile. Le cheval ne hennit plus, le chien n'aboie plus, l'homme ne pense plus, on marche et voilà tout. Seulement, car le bon Dieu est si bon, de temps à autre, à l'abri de la montagne, dans le coin le plus calin du côteau, vous rencontrez encore un petit jardin presque verdoyant, un buisson chargé de ses baies éclatantes, une poule qui se chauffe au soleil, et sur le toit de la chaumière, à côté de la transparente fumée, un coq qui chante ses triomphes, dont il est étonné lui-même. En même temps, du haut de la montagne, descendent à pas lents d'immenses troupeaux de bœufs, des moutons bêlans, des chèvres capricieuses, des bergers joufflus; les uns et les autres, ils ont vécu pendant six mois là-haut, tout là-haut, au-dessus des glaces et des neiges, dans une herbe épaisse, dans une rosée bienfaisante, sur les bords d'un lac nourricier, heureux, libres et riches comme on ne l'est pas. Mais en même temps que l'hiver descendait ici, l'hiver remontait là-haut; l'hiver a chassé de leurs pâturages et de leur toit de chaume ces troupeaux et ces bergers; aussi faut-il voir l'étonnement et la terreur des jeunes taureaux et des génisses nés près du soleil, sous les doux abris du printemps, et tout d'un coup se trouvant transportés dans

ces sentiers difficiles, au bruit des torrens et des avalanches. — Rude journée, cette journée consacrée à franchir la montagne; mais prenez patience, demain, pas plus tard, je vous conduis dans un beau petit endroit où le soleil est chaud, où l'air est tiède comme l'eau, où de vieux arbres se balancent doucement sur la mousse épaisse. Nous sommes à Aix en Savoie, en effet; le charmant village est encore tout habité par les baigneurs, la cavalcade matinale est partie, chaque sentier est rempli de cris de joie, le lac transparent est chargé de ses légères barques. Au sommet de la montagne, les anciens maîtres de la Savoie ont choisi leur sépulture. Ce lac du Bourget est une œuvre inspiratrice. Il réflète de la façon la plus calme toute cette belle nature; assis sur ses bords, je résumais de mon mieux tout ce voyage, et je me disais, au souvenir de ces honnêtes enchantemens. —Est-ce bien possible, ô mon Dieu, que je sois si heureux? Est-ce bien moi qui me trouve encore tant de bonnes passions dans le cœur, moi qui viens de voir tant de chefs-d'œuvre, qui ai traversé tant d'avenues et de paysages, moi qui ai foulé tant de nobles ruines? Le moi d'hier dans les neiges, est-ce donc le moi d'aujourd'hui sur ce beau lac?

Que vous dirai-je? Voici Genève et son lac, et ses montagnes; nous saluons le Jean-Jacques Rousseau de Pradier, dans son île de verdure. La statue est belle et grande, elle est admirablement placée; elle a donné une grande popularité à l'artiste des mains duquel elle est sortie. De Jean-Jacques Rousseau, nous allons à Voltaire; mais Voltaire n'a pas de statue à Ferney, la statue de Voltaire est placée sous le vestibule du Théâtre-Français, où elle manque d'air. Ferney! quelle ruine sans grandeur, sans majesté! quelle misère! Dans ce dernier séjour du plus grand esprit qui ait agité et réveillé le monde, il n'y a rien qui parle ni à l'ame ni aux regards; figurez-vous une ferme mal tenue, la maison est de la plus chétive apparence. La fameuse chapelle élevée à Dieu par Voltaire: *Deo erexit Voltarius*, est une grange, ou, pour dire plus vrai, un chenil. Vous pénétrez dans un rez-de-chaussée humide et sale; une servante assez éveillée pour l'endroit vous montre, en se moquant de vous, un mauvais tableau représentant *l'Apothéose de Voltaire*. Ce tableau avait été commandé par Voltaire lui-même à quelque barbouilleur du hasard; mais si l'exécution est exécrable, la pensée n'est pas modeste: Voltaire est conduit au temple de l'immortalité par *Zaïre*, *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*, *la Henriade*, par *la Pucelle d'Orléans* elle-même, qui certes y met de la complaisance; chemin faisant, le héros foule ses ennemis sous ses pieds, Fréron, Nonotte, Patouillet. — La chambre à cou-

cher est digne du salon, un lit où je ne ferais pas coucher ma jolie chienne, une tapisserie de *Catherine-le-Grand*, qui devait être un *mauvaise brodeur;* des magots médiocres, dont nos marchands de curiosité ne voudraient pas pour vingt-quatre sous; un grand tuyau en terre cuite représentant, dit-on, un tombeau vide, et, pour compléter ce triste ensemble, un registre de visiteurs, mais un registre si bête, que ce serait à faire sortir Voltaire de son tombeau, si on ne s'était pas avisé de l'enterrer au Panthéon. — Messieurs, nous dit la soubrette, vous n'écrivez rien sur notre livre? — Eh! qu'en voulez-vous faire? lui dis-je, vous avez assez de quoi lire, Dieu merci. — C'est que, messieurs, ajouta l'égrillarde fille, ma jeune maîtresse est là-haut qui voudrait bien savoir quelles bêtises vous écrirez.

Tenez, madame, cette promenade à Ferney m'a convaincu que la gloire, comme tout le reste, a besoin d'être parée. Voltaire, de son vivant, vaniteux grand seigneur comme il était, pouvait bien se contenter de ces colifichets méprisables; mais Voltaire mort est logé trop à l'étroit dans ces quatre mauvais murs. Ceci me rappelle un mot innocent de Mme Hamelin, cette femme dont l'esprit était redouté même de l'empereur Napoléon, qui n'avait peur que de l'esprit. J'étais un jour à côté d'elle au théâtre, et je lui montrais, tout en face de nous, une des plus grandes renommées féminines de ce siècle. Mme Hamelin regarda la dame avec cette attention maligne qu'elle prête à toutes choses, après quoi elle me dit sérieusement : — Savez-vous ce que cela prouve? Cela prouve qu'il n'y a pas une seule femme à qui il soit permis de porter un chapeau fané?

Trois jours après, à sept heures du soir, deux hommes descendaient de voiture sur le boulevart des Italiens, au plus éclatant moment de la soirée, à l'instant où tout l'esprit, tout l'argent et tout le vice de Paris s'agitent sur le boulevart. — Que s'est-il passé en notre absence? demandaient les deux voyageurs. Nous venons de Genève en passant par Florence. A quoi il leur fut répondu : — Que n'êtes-vous allés à Naples pour y rester? Nous avons eu ici un terrible tremblement de terre qui dure encore; vous auriez été plus en sûreté sur le Vésuve.

Ne trouvez-vous pas, madame, que ceux-là en parlent bien à leur aise? Le tremblement de terre! Mais la terre tremble-t-elle jamais quand on a tous ceux qu'on aime auprès de soi?

JULES JANIN.

PLATON

ŒUVRES COMPLÈTES, TRADUITES PAR M. V. COUSIN.

Platon est le véritable roi de la philosophie grecque. Aristote, qui a mené si loin toutes les sciences humaines connues de son temps, n'appartient pas à la Grèce par des liens aussi étroits. Le siècle de Périclès semble vivre tout entier dans les dialogues; cette gravité et cette profondeur de vues, mêlées de quelque subtilité, mais qu'un grand bon sens accompagne toujours; ce style simple et familier, toujours plein de grace et de charme, qui s'élève au besoin, égale, s'il le faut, la verve comique d'Aristophane, ou dépasse en sublimité le génie des plus grands poëtes; et, par-dessus tout, dans les pensées, dans le style, ce sentiment exquis de l'harmonie et de la mesure, ces deux divinités de l'art grec, n'est-ce pas là en effet tout le siècle de Périclès, comme nous le connaissons par ses monumens et par l'histoire? Un des caractères de ce livre, c'est, en même temps qu'il éclaire l'esprit, de s'adresser au cœur, et de faire aimer la doctrine qu'il contient, et le philosophe même qui l'a écrit. A travers ces grandes pensées, au milieu de ces traits de génie semés à profusion dans les dialogues, on découvre un si haut caractère moral, une

conviction si sincère et si noble, que le résultat de cette étude n'est pas seulement d'agrandir l'intelligence, mais de pacifier l'ame et de lui apprendre à aimer, comme Platon, tout ce qui est beau, simple et vrai. Aristote, tout grand qu'il est, n'est accessible qu'aux savans et n'intéresse qu'eux; Platon est ouvert à tout le monde, non pas que tout le monde le comprenne; mais il n'est personne qui ne sente qu'il faut l'aimer et le suivre, et cela suffit. C'est à la vérité l'œuvre d'un érudit et d'un philosophe que de traduire Aristote; mais traduire Platon, c'est rendre service à la fois à la philosophie, aux lettres et à la morale.

Il serait difficile de faire le catalogue des commentaires dont Platon a été l'objet. Depuis Crantor, qui florissait trois siècles avant J.-C., la série des commentateurs ne présente guère de lacunes, et elle dure encore. Les traductions sont plus rares, sans doute parce qu'elles sont plus difficiles (1). En France, par exemple, on a commencé de bonne heure à traduire Platon, et cependant non-seulement la traduction de M. Cousin est la première traduction complète que nous ayons, mais plus de vingt dialogues paraissent en français pour la première fois, et parmi eux quelques-uns des plus importans. Le plus souvent on se bornait à publier deux ou trois dialogues. Un des plus anciens traducteurs, Étienne Dolet, *natif d'Orléans*, a publié en 1544 « deux dialogues de Platon, philosophe divin et supernaturel; savoir : l'ung intitulé *Axiochus*, qui est des misères de la vie humaine et de l'immortalité de l'âme, et par conséquent du mépris de la mort; *item* ung aultre intitulé *Hipparchus*, qui est de la convoitise de l'homme touchant la lucrative. » A peu près vers le même temps, en 1579, Blaise de Vigenère publia trois dialogues sur l'amitié : le *Lysis* de Platon, le *Lælius* de Cicéron, et le *Toxaris* de Lucian. L'auteur compare ces trois dialogues aux trois ordres d'architecture, et le *Lysis* lui semble analogue à l'ordre dorique; il se félicite, en faisant cette comparaison, de ne pas sortir du *ternaire*, « si propre et convenant à la divine essence, source et fontaine inépuisable de la vraie charité

(1) La Bibliothèque du Vatican possède une traduction de *la République* en hébreu; on prétend aussi qu'une traduction complète a été faite en langue persane, par les ordres du roi Chosroès. Nous avons les trois traductions latines de Marsile Ficin, Cornarius et Jean de Serres, auxquelles il faut ajouter maintenant celle de Ast; en italien, les œuvres complètes, par Dardi Bembo, à Venise 1601, et les dialogues seulement, en 1554, par Sébastiani Erici; en anglais, la traduction des dialogues, publiée à Londres en 1701 et 1749; en allemand, l'ouvrage de Schleiermacher, que la mort du grand écrivain a laissé inachevé.

et amour. » Une publication non moins curieuse est celle qui parut en 1582 sous ce titre : *Le Criton* de Platon, ou de ce qu'on doit faire; translaté du grec en français, par Jean Le Masle, Angevin, avec la vie de Platon, mise en vers français par ledit Le Masle. Mais de tous ces contemporains de Montaigne et d'Amyot, le plus célèbre et le plus habile est Loys Leroy, dit Régius, qui mourut en 1581. Nous avons de lui le *Phédon, le Banquet,* dédiés à la reine-dauphine, c'est-à-dire à Marie Stuart, le *Timée,* qu'il présenta au célèbre cardinal de Lorraine, et cette traduction de ce grand ouvrage était jusqu'ici la seule que nous possédions; enfin *la République* de Platon, « œuvre non encore mise en français, dit l'éditeur, et fort nécessaire et profitable tant aux rois, gouverneurs et magistrats, qu'à toutes autres sortes d'états et qualités de personnes. » M. Cousin, séduit, je pense, par cette langue naïve et attrayante du XVIe siècle, accorde de grands éloges aux traductions de Régius: il faut constater au moins qu'elles sont fort inexactes, et que le commentaire dont il a, suivant son expression, *enrichi* le texte du *Timée,* n'est qu'une analyse médiocre de Chalcidius, intercalée sans façon dans le texte même, ce qui produit un mélange assez bizarre.

De tous les dialogues de Platon, *le Banquet* est un de ceux qu'on a le plus souvent traduit en français. Je n'ai rien à dire de la traduction de l'abbé Geoffroi, mais il en existe une que le nom de ses auteurs a rendue célèbre: celle qui a été faite par la sœur de Mme de Montespan et par Racine. Le choix du *Banquet* est étrange pour une abbesse de Fontevrault; mais la virginité de l'ame et du corps a ses dons, et sans doute Mme de Fontevrault n'a vu dans tout cela que l'amour de Dieu. Elle était de cette famille des Rochechouart, dont les femmes, au dire de Saint-Simon, avaient tant d'esprit et de distinction, avec un tour si particulier dans le langage et dans les manières. Sa traduction faite, elle la donna à Racine pour la revoir : Racine aima mieux la recommencer que de la corriger; mais cette corvée, comme il l'appelle, ne tarda pas à lasser sa patience, et il s'arrêta au discours du médecin. Il écrivait à Boileau : « Il faut convenir que le style de Mme de Fontevrault est admirable; il a une douceur que nous autres hommes ne pouvons atteindre; et si j'avais continué à refondre son ouvrage, vraisemblablement je l'aurais gâté. Elle a traduit, ajoute-t-il, le discours d'Alcibiade, par où finit *le Banquet* de Platon; elle l'a rectifié, je l'avoue, par un choix d'expressions fines et délicates qui sauvent en partie la grossièreté des idées. Mais avec tout cela, je crois que le mieux est de le supprimer; outre qu'il est

scandaleux, il est inutile. » L'ouvrage fut publié en 1732 sous ce titre : *le Banquet* de Platon, traduit pour un tiers par feu M. Racine, et le reste par Mme ***. Il est bon d'ajouter que l'abbesse ne savait pas le grec et n'avait lu que Marsile Ficin.

Nous rendrons justice à la prose élégante de l'abbé Arnaud, qui a donné une version de l'*Ion*, et qui, malgré l'admiration fort suspecte de Garat et de Suard, savait mieux le français que le grec. Sallier qui nous a donné le *Criton*, Maucroix qui a cru traduire l'*Euthydème*, l'*Euthyphron* et l'*Hippias*, Fortia d'Urban qui s'est occupé de l'*Hipparque* à peu près avec le même succès; Thurot, Millin, Roget, dont nous avons quelques essais, ou n'ont traduit que des dialogues peu importans, ou les ont traduits de telle sorte que leur travail ne présente aucun intérêt (1).

M. Cousin a eu sous les yeux la plupart de ces traductions, et n'en a pu tirer sans doute qu'un bien faible secours. S'est-il servi plus utilement de Dacier? Dacier n'entendait rien à la philosophie ni à la langue française, mais il savait parfaitement le grec. Il nous a laissé la traduction de plusieurs dialogues avec des abrégés, des argumens, une vie de Platon et une notice sur sa doctrine. Mais le traducteur qui a été le plus utile à M. Cousin, un traducteur important et sérieux, c'est Grou; Grou a traduit avec élégance et fidélité *la République, les Lois* et quelques autres ouvrages de Platon. M. Cousin a profité, comme de raison, de ces excellens travaux, et, comme de raison aussi, en homme qui ne peut être jaloux de personne, il a averti de ces emprunts avec une loyauté parfaite; il dit dans les notes du septième volume : « J'ai pris pour base de ma traduction (des *Lois*) celle de Grou, comme un témoignage de ma sincère estime pour un écrivain bien supérieur à sa réputation. » Il restait encore, après Grou, quatorze dialogues qui n'avaient point été traduits, sans compter les sept petits dialogues, que l'on a appelés bâtards, parce qu'ils sont évidemment indignes de Platon, et les *Lettres*. Une traduction des *Lettres*, par l'abbé Papin, publiée par Dugour en 1797, est un ouvrage absolument nul sous tous les rapports, et dont on ne doit tenir aucun compte. Il parut aussi, en 1809, un *Essai Historique* sur Platon, par Combes-Dounous, qui annonce dans sa préface qu'il se dispose à publier les vingt-un dia-

(1) Notre savant universel, M. Le Clerc, qui a publié des *Pensées de Platon*, s'est malheureusement borné à ces excellens extraits, et nous n'avons de lui aucun dialogue.

logues qui n'avaient pas encore été traduits. Je ne sais pas s'il a réalisé cette promesse; j'en doute fort, et j'avoue qu'après avoir parcouru son livre, je m'inquiète fort peu de le savoir. A mes yeux, malgré tout ce que Combes-Dounous a pu faire, ces dialogues n'ont jamais été traduits dans notre langue.

Toutes ces traductions partielles, dont quelques-unes sont estimables, ne pouvaient donner qu'une idée bien incomplète de la philosophie platonicienne. Il faut excepter les nombreuses traductions de Grou, et cependant, parmi les dialogues qu'il a négligés, il s'en trouve quelques-uns dont la connaissance est indispensable, si l'on veut connaître véritablement Platon. A coup sûr, on peut voir clair dans la philosophie platonicienne sans connaître l'*Erixias*, le *Sisyphe*, le *Démodocus*, et tous ces petits dialogues sur le juste, sur la vertu, qui très certainement ne sont pas de Platon, et sont à peine dignes de figurer dans la collection de ses œuvres; mais M. Cousin a poussé le scrupule jusqu'à traduire les ouvrages les plus insignifians, pour peu qu'ils aient été, même à tort, attribués quelquefois à Platon. On en peut dire autant de quelques dialogues, traduits aussi pour la première fois en français, et qui ont plus de valeur que les précédens; ainsi, ce dialogue si plein de grace, le *Charmide*, dans lequel on ne rencontre pas une seule discussion vraiment philosophique; le *Cratyle*, qui ne renferme guère que des étymologies, et dont la traduction, hérissée de difficultés, présente nécessairement à l'esprit quelque chose de bizarre et d'incohérent, puisqu'il faut toujours prononcer un mot grec, pour donner un sens à la phrase française; enfin, *le Politique*, où se trouve, au milieu d'une foule de distinctions sans intérêt, cette célèbre définition de l'homme, un animal à deux pieds et sans plumes, dont Diogène triomphait d'une manière si burlesque, quand il jetait un coq plumé dans l'Académie, en s'écriant: Voilà l'homme de Platon. Diogène avait tort. En donnant cette définition dans *le Politique*, Platon ne songe pas à définir l'homme, mais à donner un exemple de distinction, et il en donne un qui devient ridicule, séparé de ce qui le précède. Si l'on rapprochait la véritable définition de l'homme, telle que Platon l'aurait donnée, de celle qu'aurait pu faire un cynique, on verrait de quel côté se trouvait la vérité dans toute sa noblesse, et de quel côté l'erreur la plus misérable et la plus dégradante. *Le Politique*, malgré le mythe sublime qu'il contient, n'est au fond qu'un dialogue très secondaire. Mais *le Sophiste* et le *Parménide*, où Platon aborde les questions métaphysiques les plus profondes, sont d'une telle importance que, sans

leur secours, ni la nature de l'être dans le système de Platon, ni la théorie même des idées, ne peuvent être parfaitement comprises. Les alexandrins disaient que, si l'on sauvait le *Timée* et le *Parménide*, on pouvait, après cela, perdre Platon tout entier. Je suis tenté de compter aussi le *Timée* au nombre des dialogues que M. Cousin nous a donnés le premier. La traduction de Loys Leroy, inachevée et remplie de contresens, ne pouvait être d'aucun secours pour l'intelligence du texte. Et quel livre que le *Timée!* c'est d'abord une cosmogonie; Dieu agitant, par sa toute-puissance, la masse désordonnée du chaos, faisant prendre forme à la matière, la soumettant à des lois sages et régulières, et peuplant la voûte du ciel de ces brillantes divinités qui mesurent les temps, et nous dispensent la chaleur et la lumière. Puis, quand le monde plein d'harmonie a commencé à obéir à la main de Dieu, à vivre et à se mouvoir selon ses lois, Dieu donne ses ordres immortels, fixe la destinée des hommes, et rentre dans son repos accoutumé. Alors Platon entreprend la description de l'homme et du monde; il décrit l'homme moral, comme dans le *Phèdre*, comme dans *la République*, d'après ses théories philosophiques, et d'après les connaissances adoptées de son temps, le corps de l'homme et ses fonctions animales, les plantes et leurs propriétés, la composition et la décomposition des corps physiques, l'ordre et la marche des planètes, ou ce qu'il appelle, dans son langage poétique, les chœurs de danse des dieux immortels. C'est une vaste encyclopédie des connaissances humaines au temps de Platon; c'est, dans un même livre, l'histoire et la description de l'univers; le *Timée* est peut-être, avec *la République*, l'ouvrage le plus accompli de Platon. L'antiquité ne nous a rien laissé de plus grand.

Maintenant que, grace à M. Cousin, nous avons dans notre langue non-seulement les dialogues, mais le testament, les épigrammes, tout ce que Platon a jamais écrit, on peut embrasser son œuvre tout entière et en saisir l'unité, cette unité qui en fait la vie, et sans laquelle on ne saurait voir dans les dialogues que des vues philosophiques privées de lien et de centre commun, un scepticisme plutôt qu'un système de croyances, une œuvre toute négative. La forme du dialogue adoptée par Platon, le caractère de cette méthode dialectique, qui ne marche à la découverte et à l'établissement d'une vérité que par la destruction de l'erreur, ce mépris et ce dédain des phénomènes et de tout ce qui est contingent, mépris qu'au premier abord on est tenté de prendre pour un dédain absolu de toutes choses; la variété même des sujets traités dans les divers dialogues :

tout cela peut arrêter les esprits et les empêcher d'aller jusqu'au fond de la doctrine platonicienne. Combien n'ont vu dans Platon qu'un sceptique aimable, ayant trop de bon sens pour s'abandonner dans la pratique à un scepticisme absolu, mais indifférent sur tous les systèmes philosophiques et ne les exposant que pour les combattre ou pour les détruire l'un par l'autre! Platon, compris de la sorte, n'est plus qu'un poète et un écrivain, et, j'ose le dire, il n'est plus alors le poète et l'écrivain que nous connaissons. Non, Platon n'est pas un de ces demi-sceptiques comme il en sortit plus tard de son école, doutant un peu de tout et ne réservant que la pratique avec la prudente et unique maxime de ces philosophies sans caractère, *rien de trop*. Platon est un homme de convictions profondes, ardentes, inébranlables, dont l'ame, élevée au-dessus de la terre, contemple sans cesse et sans relâche l'objet de son amour et de sa foi. C'est là qu'il puise de la force pour se donner le triste spectacle des contradictions humaines, pour amonceler autour de lui toutes ces ruines. C'est parce qu'il croit, et qu'il croit du fond du cœur, qu'il trouve tant d'ironie quand il se détourne de l'objet de sa croyance et jette les yeux sur ces ténèbres que tant d'hommes appellent lumière. Le monde des phénomènes, avec ses changemens sans fin, cette variété, cette multiplicité au milieu de laquelle on ne peut le saisir ni l'apercevoir, ces choses qui passent comme un torrent et ne reviennent plus, aliment des esprits vulgaires à qui cette nourriture convient parce qu'elle leur est analogue, et qu'ils passeront comme elle sans laisser de trace; qu'est-ce que tout cela aux yeux de Platon, dont l'esprit sent son immortalité et veut se nourrir de science et de vérité sans mélange? La science de ce qui passe périt avec son objet. La science dont le besoin presse les ames philosophiques, c'est la science de ce qui est éternel, la science véritable. Quand Platon repousse du pied cette terre, ce n'est pas pour se jeter dans le néant, dont il a horreur; c'est pour s'élever sur les ailes de l'amour à la connaissance du vrai. A l'aspect de ces vaines ombres, l'esprit, par une lumière intérieure que Platon appelle un souvenir, retrouve au fond de soi la conception du modèle dont elles sont l'image affaiblie. Cette réminiscence d'une autre vie, où la vérité nous apparaissait sans voile, le monde sensible l'éveille au dedans de nous, et désormais nous devons oublier le monde des sens et le laisser à son néant pour ne plus songer qu'à cet autre monde supérieur aux sens et au mouvement, monde des idées, toujours le même, toujours

plein de vérité, de proportion et de beauté. Les idées n'existent pas à cause du monde, mais le monde à cause des idées qui sont ses lois. Est-ce la loi qui dépend du phénomène et qui en résulte? Si la série des phénomènes est suspendue, la loi demeure pour régler encore après des siècles le premier phénomène qui va naître. Où est la vérité? où est l'erreur? Faut-il dire que la science doit se traîner sur les phénomènes, ou qu'elle doit s'élever au général, à l'universel, à la loi? Voilà ce monde chimérique de Platon, cette conception creuse d'un rêveur qui ne résistera pas à la puissante analyse des esprits positifs. Chimère en effet sur laquelle tant de grands esprits ont vécu pour la soutenir ou pour la combattre, qui a occupé des conciles, allumé des bûchers, divisé des congrégations savantes et vécu quelque vingt siècles dans l'histoire, toujours discutée et pendante encore aujourd'hui. Grace à Dieu, quelle que soit la misère de l'esprit humain, l'histoire d'une pure erreur n'est jamais si longue. Mais enfin ce monde des idées sera divers et multiple comme le monde des sens, si ces lois ne sont pas les applications uniformes d'une loi unique, si ces unités génériques ne viennent pas se rapporter à une unité absolue, qui est à la fois l'être absolu, la perfection absolue, le dernier idéal que puisse concevoir la pensée, le beau, le bien, le vrai dans leur essence. Le dernier terme de la dialectique, c'est Dieu; un Dieu providence, père et architecte du monde. Il a formé ce monde et tous les êtres qu'il contient; il leur a donné la vie et l'ordre qui est la condition de la vie; il gouverne son œuvre suivant les lois les plus sages. Attentif à tout ce qui existe, heureux du spectacle de l'harmonie qu'il a produite, la plénitude de sa puissance écarte de lui toute fatigue. Il vit heureux dans l'éternité pendant qu'au-dessous de lui le monde se meut dans le temps· le temps, dit Platon, image mobile de l'immobile éternité.

Lactance s'écrie, dans ses *Institutions divines*, que Platon a soupçonné Dieu et ne l'a pas connu; Lactance a raison, s'il étend cette condamnation à toute intelligence humaine. Hélas! savoir que Dieu existe et qu'il est parfait, c'est véritablement tout ce que peut notre faiblesse, et cela suffit pour un amour et une adoration sans bornes; mais comment rassasier cette insatiable curiosité de l'homme? Qui ne connaît ce bel apologue d'un évêque qui se promène au bord de la mer en rêvant à la nature de Dieu, et qui rencontre un enfant qui veut épuiser la mer avec une coquille de noix? Murillo en a fait une de ses plus belles pages. C'est une triste et humiliante vérité pour notre

orgueil. Du moins Platon a-t-il été aussi loin que peut aller la raison humaine; et Lactance ni personne ne saurait le nier, en présence du *Timée* et du dixième livre de *la République*.

L'œuvre de Platon, dans son unité, est double. Après qu'il est remonté du monde à Dieu, il descend de Dieu à l'homme. C'est du monde des idées qu'il rapporte sa morale et sa politique. Il n'y a de vrai et de beau que l'unité absolue, qui est Dieu; au-dessous de Dieu, si quelque chose a de la beauté et de la vérité, c'est que Dieu lui a donné la proportion et l'harmonie, image de l'unité dans le multiple. Dieu est un, d'une unité absolue; le monde est un, parce qu'il conspire à un but unique et obéit à des lois analogues, ou plutôt à une seule loi, qui ne paraît différer que quand, pour sauver l'harmonie elle-même, elle se proportionne à la nature et aux conditions de son objet. Tout ce qui sort de l'ordre et de l'unité est inutile au monde et tombe dans le néant; tout ce qui concourt à l'ordre se rattache à l'être et à la vérité. Voilà toute la morale, avec son double précepte; au dedans, gouverner avec une exacte harmonie les différentes puissances de notre être; au dehors, prendre la place précise qui nous convient et faire librement, par la permission de Dieu, ce que sa puissance impose aux êtres dont les actions ne sont pas libres. C'est là tout le secret de *la République* de Platon : ramener la société humaine à l'unité la plus complète. Ce n'est pas, comme on l'a cru, une vaine et puérile hypothèse, un jeu brillant de l'imagination; quoique Platon déclare lui-même que sa *République* est impossible, elle a pourtant un but philosophique, en harmonie avec le reste de son œuvre; il y pose et y développe son principe dans toute sa rigueur, afin de l'entourer d'une lumière parfaite, et quand plus tard il veut descendre à la pratique, quand il compose *les Lois*, malgré les différences de ces deux ouvrages, il ne fait autre chose qu'appliquer au monde réel le même principe, et il l'applique rigoureusement, à la lettre; c'est le même esprit, l'esprit de la théorie des idées, l'unité, l'harmonie; le système de Platon est comme son univers; il n'y a pas deux principes, mais un seul, ni deux lois, mais une seule et unique loi. Seulement ce ne sont plus ici ces hommes de *la République*, sortis de terre tout formés, comme ceux de Cadmus; ce sont des hommes choisis, mais des hommes avec les passions et les faiblesses des hommes. Il faudra donc faire plier la loi; mais, suivant la règle uniforme, elle pliera précisément assez pour devenir possible et applicable. Voilà comment le système de Platon se rattache intimement dans toutes ses parties. C'est un tout. On ne peut étudier Platon à

demi. Qui ne connaît pas tout Platon ne connaît rien de Platon. Essayez de comprendre le but et le plan de *la République*, si vous n'avez pas compris le système du monde et la théorie des idées. Ceux qui nous ont donné quelques dialogues nous ont rendu le même service que s'ils avaient traduit un beau poème; ou bien ils ont été utiles aux savans, parce qu'une bonne traduction est en quelque sorte une édition, et même un commentaire du livre traduit : le traducteur, en effet, ne prend-il pas un parti définitif sur toutes les difficultés de leçons et d'interprétation? Mais populariser la philosophie de Platon, la faire comprendre dans son sens véritable et profond, il n'y avait qu'une traduction complète qui pût le faire.

Que de richesses Platon a répandues sur ce fonds général de sa philosophie! Je ne parle pas de son style, si souvent imité par les plus grands poètes. Mais la théorie de la réminiscence, celle de l'amour platonique, qui n'en peut pas être séparée, tout ce côté psychologique du système des idées a autant de profondeur que d'éclat. C'est peut-être la réminiscence de Platon qui a inspiré le poète de Rachel et celui de Marguerite. Et, au point de vue le plus grave de la science, n'est-ce rien que d'avoir placé dans l'esprit de l'homme une lumière qui éclaire les données de l'expérience au lieu d'en provenir? N'est-ce rien que d'avoir attribué la connaissance des principes plutôt au souvenir à demi effacé d'une autre vie qu'à quelque opération de l'esprit humain lui-même, n'ayant d'autre élément que la sensation, et tirant ainsi la loi du phénomène, l'éternel et l'immuable, de ce qui est emporté dans un mouvement sans repos? Cette lumière intérieure qui illumine chaque homme est en effet la trace, dans notre esprit, de quelque chose de supérieur à l'homme et à la vie de ce monde. Quand Fénelon s'écrie : « O raison! n'es-tu pas celui que je cherche? » ces deux beaux génies semblent se répondre à travers les siècles. Mais il ne faut pas oublier l'époque où vivait Platon; il faut être juste pour toutes les gloires.

A la réminiscence se rattache, par un lien étroit, cette théorie célèbre et si peu connue de l'amour platonique. L'objet de cette théorie explique assez l'existence de tant d'erreurs: elles ne sont pas seulement le fait du vulgaire, étranger à la philosophie et à Platon; mais des savans, qui connaissaient le *Phèdre* et *le Banquet*, ont expliqué l'amour platonique d'après leur point de vue particulier, tantôt hostile, tantôt favorable. L'école mystique, sortie de l'académie, et plus tard, au sein du christianisme, quelques platoniciens également mystiques, ont voulu voir dans cet amour un état de l'ame assez

semblable à l'extase. L'amour du bien et du beau dans leur essence n'étant autre chose que l'amour de Dieu, et Platon ayant déclaré, dans le *Phèdre*, que les ames sans amour ne trouvent pas d'ailes pour s'élever au-dessus du monde des sens, ils ont pensé que, d'après Platon, la connaissance de Dieu n'était due qu'à cet élan passionné de l'ame, et que la raison pouvait nous mettre sur la voie qui conduit à Dieu sans jamais nous élever jusqu'à lui. Rien n'est plus éloigné de la vérité que cette interprétation; il y a loin de cette chaleur poétique, de cet enthousiasme vrai de Platon, toujours guidé d'ailleurs par une raison sûre, se possédant toujours et ne perdant jamais de vue ni son but ni sa méthode; il y a loin de cette philosophie véritablement grecque et socratique à l'illuminisme alexandrin. C'est l'amour qui nous excite à chercher Dieu et les idées par le moyen de la dialectique; mais, quand nous arrivons à lui, c'est la dialectique qui l'a découvert et l'esprit qui le connaît. D'autres, mais ce sont des poètes, ont identifié l'amour platonique avec ce noble amour d'une femme, qui faisait au moyen-âge le fonds de la chevalerie; ils ont pensé que cet amour était le modèle de l'amour de Dante pour Béatrix et de Pétrarque pour Laure; quelquefois même on a poussé le raffinement plus loin, et l'on peut se souvenir d'avoir vu le mot d'amour platonique appliqué, dans plus d'un livre du temps des Scudéry, à cette adoration bizarre que Dunois éprouve pour la Pucelle, dans le poème infortuné de Chapelain. Il est trop facile de réfuter de pareilles erreurs, puisque Platon a traité les femmes avec une sévérité qui approche du mépris, et qu'il déclare expressément que, tandis que les ames inférieures s'attachent aux femmes, les esprits élevés prennent pour objet de leur amour « de beaux jeunes gens, bien plus capables qu'elles de comprendre la philosophie. » Reste cette accusation odieuse dont on a voulu flétrir la mémoire de Socrate, et que les mœurs trop bien connues de la Grèce semblent autoriser jusqu'à un certain point. On connaît ces vers de Boileau, dans sa douzième satire :

Et Socrate, l'honneur de la profane Grèce,
Qu'était-il en effet, de près examiné,
Qu'un mortel par lui-même au seul mal entraîné,
Et, malgré la vertu dont il faisait parade,
Très équivoque ami du jeune Alcibiade?

Il y a peut-être de l'exagération dans l'opinion qu'on s'est formée sur la dépravation des Grecs. Les infamies du *Satyricon* pourraient

n'y pas être étrangères, et pourtant qui oserait sans rougir comparer Alcibiade et Giton? Je sais bien que *le Banquet* de Platon, et le *Lysis*, et le *Phèdre*, sont autant de preuves qu'on aurait le droit d'alléguer, tout, jusqu'à la loi terrible qui défendait aux adultes l'entrée de la partie secrète des gymnases. Et pourtant, malgré tout cela, avouant le fait, je crois encore qu'on l'exagère. Pour Platon et pour Socrate, je repousse le reproche de toute l'énergie d'une conviction inébranlable. Celui qui a écrit *la République* et *les Lois*, et le maître qui l'a si souvent inspiré, ne sauraient, ni l'un ni l'autre, être souillés de ces infamies. Je défie les mœurs les plus corrompues d'entamer de pareilles ames.

L'amour platonique est un sentiment que la réminiscence fait naître, et qui provoque à son tour la réminiscence. Les ames qui ont vécu dans le commerce des dieux immortels, et qui se sont nourries de vérité et de beauté sans mélange, retrouvent en elles-mêmes la trace presque effacée de ces heureux jours, et se sentent pressées du désir de revoir cette ineffable beauté, de la contempler de nouveau face à face, et de jouir encore de ce bonheur, le seul qu'un esprit élevé puisse connaître. C'est alors que cette ame exilée, enfermée dans un corps, enchaînée à la terre, et obligée, par ce corps qu'elle traîne à sa suite, de vivre pour un temps au milieu de cette fange, s'en va cherchant partout ce qui pourra lui rappeler ce qu'elle a perdu, une belle ame dans un beau corps; et quand elle l'a trouvée, elle s'attache à elle pour mettre en commun les trésors de leurs souvenirs, pour s'aider de cette faible beauté, et retrouver ainsi plus aisément l'idéal après lequel elle soupire. Elle veut obtenir amour pour amour, et, comme dit Socrate dans *le Premier Alcibiade*, faire naître un amour ailé dans le sein de son bel ami. L'objet d'un pareil commerce ne saurait être l'amour des sens, amour grossier, pour lequel Platon n'a que de l'indignation et du mépris; c'est, au contraire, tout ce qu'il y a de plus capable d'élever et d'agrandir une ame; c'est la philosophie, c'est l'éternelle beauté, c'est la sagesse dans son essence. C'est là ce que Platon appelle une ame philosophique, une ame amoureuse: quand le cœur est ouvert à ce noble sentiment de l'amitié, et que l'esprit n'aime que ce qui est beau, et ne voit dans la beauté périssable qu'une image de la beauté éternelle; quand il ne demande qu'à diriger son bien-aimé vers cet objet de toute affection véritable, et à s'envoler ensemble loin des sensations et de leur tumulte, dans le monde de l'esprit, de l'être et de la vérité. Aujourd'hui que nous avons dans notre langue le *Lysis*, le *Phèdre*,

le Banquet, *la République*, on ne se trompera plus sur le vrai sens de l'amour platonique. Qui ne voudrait connaître cet admirable ouvrage de la jeunesse de Platon, le *Phèdre*, dont Cicéron faisait ses amours? Ceux même qui sont privés de lire Platon dans le texte pourront se consoler avec la traduction. C'est un grand écrivain qui en traduit un autre, et, sauf la différence des langues, on pourra se persuader, sans trop d'hyperbole, que c'est Platon lui-même qu'on entend.

M. Cousin a traité de la réminiscence dans l'introduction du *Phédon*; et, je me trompe peut-être, mais il me semble qu'il l'a presque assimilée avec sa propre théorie de la raison impersonnelle. Si j'ose dire ce que je pense, c'est aller un peu trop loin, et faire trop d'honneur à la psychologie de Platon. C'est en ce point surtout qu'elle est remarquable, je le sais; mais pour expliquer la présence en nous des axiomes et des vérités éternelles, aller jusqu'à supposer une vie antérieure à la vie d'ici-bas, n'est-ce pas sortir des conditions de la science, et donner un peu trop carrière à l'imagination? Toute la psychologie de Platon porte ce même caractère; partout il a soupçonné la vérité, et partout la poésie a fait obstacle à la science. On ne pouvait pas s'attendre d'ailleurs à trouver dans ces premiers siècles une psychologie bien profonde. Si Platon était un grand psychologue, l'histoire des philosophies qui le suivirent ne pourrait plus se concevoir. Et pourtant, sous ses images poétiques, on sent une observation de la nature de l'homme, où la part de la vérité est plus grande que celle de l'erreur. Dans le *Phèdre*, il compare l'ame humaine à un attelage dirigé par un cocher, et composé de deux coursiers d'une nature bien différente, l'un plein de docilité, de beauté et de courage; l'autre impétueux sans motif, impatient du frein, toujours prêt à se cabrer, toujours s'efforçant de quitter la route où le cocher le guide. Ce sont là les trois parties de l'ame suivant Platon; le cocher, c'est l'esprit qui connaît les idées par la réminiscence, et qui voit s'ouvrir devant lui la route que la morale et la raison lui prescrivent de suivre; le beau coursier, c'est la partie généreuse de l'ame, le courage, les passions nobles; mais l'autre coursier représente « les passions violentes et fatales, d'abord le plaisir, le plus grand appât du mal, puis la douleur qui fait fuir le bien; l'audace et la peur, conseillers imprudens; la colère implacable, l'espérance que trompent aisément la sensation dépourvue de raison et l'amour qui ose tout. » Platon comparera plus tard dans *la République* ces trois mêmes parties de l'ame aux trois ordres qu'il distingue dans l'état, les ma-

gistrats pleins de sagesse et de prudence, les guerriers ardens et magnanimes, dociles pour leurs chefs, doux pour leurs concitoyens, terribles pour les ennemis, et enfin la classe des artisans et des laboureurs, dépourvue à la fois de raison et de courage, cette classe, entièrement sacrifiée dans sa politique, à laquelle il trace des devoirs sans lui accorder de droits, et qu'il ne semble conserver dans l'état que pour éviter à l'homme libre la nécessité de se servir lui-même. Il faut voir dans le *Timée* comment il assigne à chaque partie de l'ame la place qu'elle doit occuper dans le corps; l'ame divine, l'esprit, la raison habite la tête, comme le lieu le plus élevé, et par conséquent le plus noble; puis les dieux qui ont formé notre corps, craignant de souiller l'ame divine par le contact de la partie mortelle de nous-mêmes, construisirent entre la tête et la poitrine une sorte d'isthme et d'intermédiaire, c'est le cou. La partie virile et courageuse de l'ame, sa partie belliqueuse fut placée dans la poitrine; et comme on sépare l'habitation des hommes de celle des femmes, le diaphragme fut placé comme une cloison entre le séjour du courage et celui des passions désordonnées. Pour cette dernière partie de l'ame, qui demande des alimens et des breuvages, et tout ce que la nature de notre corps nous rend nécessaire, les dieux l'ont étendue dans cette région qui sépare le diaphragme et le nombril. Ils l'y ont attachée comme une bête féroce, afin que, sans cesse occupée à se nourrir à ce ratelier, et aussi éloignée que cela se pouvait du siége du gouvernement, elle causât le moins de trouble, fît le moins de bruit possible, et laissât le maître délibérer en paix sur les intérêts communs. Aristote, comme on sait, mettait l'ame dans le cœur et non dans la tête; mais on en revint plus tard au sentiment de Platon, et Descartes, plus habile que ses devanciers, savait précisément dans quelle glande du cerveau était situé le siége de l'ame. La théorie de la douleur et du plaisir, dans le *Philèbe* et *la République*, théorie exposée d'ailleurs par M. Cousin avec une clarté et une précision bien rares dans l'argument philosophique qu'il a mis en tête du *Philèbe;* la réfutation contenue dans le *Théétète*, de la doctrine sensualiste professée par Protagoras; les nombreux détails exposés dans le *Timée* sur les impressions que nous devons à nos différens organes, tout cela forme une science de l'homme déjà assez étendue, et pour ne rien dire ici des explications souvent bizarres et quelquefois remarquables dans lesquelles entre Platon sur la nature physiologique de l'homme, je me bornerai à rappeler que Galien a commenté la physique de Platon, et que Goethe, le grand poète, dans sa *Théorie des*

couleurs, a consacré quelques pages à l'explication très plausible que l'on trouve dans le *Timée* des phénomènes de la vision. M. Duvernoy serait étonné peut-être de retrouver dans la physiologie de Platon ces animalcules dont il nous a fait l'histoire l'année dernière au Collége de France. Au reste, il fallait avoir examiné l'homme de près, et bien connaître ses penchans, pour créer le système d'éducation des *Lois* et de *la République*, et pour fonder dans *les Lois* tant d'institutions véritablement sages, dont un grand nombre ont passé dans nos mœurs, et dont quelques autres sont encore à regretter.

Je sais bien que l'on a accusé Platon d'avoir méconnu la nature humaine, précisément à cause de *la République*. N'est-ce pas la méconnaître en effet que de ne tenir aucun compte de l'intérêt personnel et de l'amour de soi, et de croire qu'un état pourra subsister, dans lequel aucun citoyen n'aura de possessions ni de famille? N'est-ce pas la méconnaître que de supprimer d'un seul coup les affections les plus tendres et les plus légitimes, le mariage, la paternité, et de croire que tout ce qu'il y a d'amour dans le cœur de l'homme, privé de son objet naturel, va se reporter sur l'état, qui deviendra ainsi l'unique objet de toutes les affections? Qu'est-ce que cette opinion de Platon, qu'on aimera tous les enfans du même âge, par la pensée qu'on est le père de quelqu'un d'entre eux que l'on ne connaît pas? C'est là, dit Aristote, jeter un peu de miel dans la mer. Et cette prétendue conformité des deux sexes, élevés d'après les mêmes règles, astreints aux mêmes devoirs? Conformité d'autant plus choquante, qu'elle existe pour les charges et non pour les prérogatives. Platon se montre partout d'une sévérité extrême pour les femmes; non-seulement il les tient en tutelle pour les mêmes motifs qui ont déterminé la plupart des législateurs, et que Cicéron exprime avec si peu de courtoisie, *propter imbecillitatem sexûs et judicii*, mais il se plaint sans cesse de leurs défauts, de leur opiniâtreté, de leur mollesse, de leur amour pour la vie cachée; il dit expressément dans *les Lois* que ce sexe a moins de dispositions que le nôtre pour la vertu; il est à peine moins sévère que saint Augustin, qui déclare qu'elles ne sont pas l'image de Dieu : *Propter peccatum originale, in ecclesia, non imago Dei, et peccandi materies, femina velari et tacere debet.* Que devait penser de *la République* de Platon Agrippa de Nettesheim, qui a composé un livre : *De l'Excellence et de la Supériorité du sexe féminin?* J.-J. Rousseau caractérise à merveille la position de Platon pour tout ce qui concerne les femmes. « Platon, dit-il, donne aux femmes, dans sa *République*, les mêmes exercices qu'aux hommes;

je le crois bien. Ayant ôté de son gouvernement les familles particulières, et ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. »

Mais *la République* de Platon n'est pas un ouvrage de politique; si l'on cherche la politique de Platon, elle est dans *les Lois*. Je ne dirai pas non plus, comme J.-J. Rousseau, que *la République* est le plus beau traité d'éducation qu'on ait jamais fait, quoique je reconnaisse que les principes les plus vrais, les plus élevés de l'éducation s'y trouvent exposés pour la première fois. Jean-Jacques le savait bien, lui qui, à l'exemple de Locke, en a si souvent fait son profit. Parmi tant d'opinions élevées sur le but de *la République*, je suis de celle de Platon, qui déclare expressément que son but est de déterminer la nature de la justice. Il la détermine en montrant ses effets dans une application impossible, mais parfaite. *La République* n'est donc pas une utopie; elle est une démonstration. Mais cette justice décrite dans *la République*, est-ce la justice de l'état ou celle de l'individu? C'est là une question qui eût indigné Platon. Il n'y a qu'une justice, la justice de Dieu, qui gouverne tout. C'est la loi éternelle de l'ordre et de l'harmonie; tout est soumis à cette loi, depuis les dieux jusqu'à l'homme, et depuis l'homme jusqu'au dernier atome de la matière.

Ce n'est donc pas dans *la République* qu'il faut chercher Platon législateur et moraliste, mais dans *les Lois*, où l'on trouvera ample matière pour admirer sa sagacité et sa profondeur. Quoi qu'on fasse, on est toujours, par quelque côté, de son temps et de son pays; que l'on se demande, en lisant les lois de Platon, ce qu'un pareil génie eût pu faire deux mille ans plus tard! Fonder la prospérité de l'état sur les mœurs et les mœurs sur l'éducation, préférer en tout la législation qui prévient à celle qui réprime; établir l'égalité des charges, l'élection, la responsabilité de tous les magistrats; prescrire pour toutes les lois un exposé des motifs qui en explique et en justifie la promulgation; donner aux citoyens pour garantie de leurs droits le jury, la publicité des jugemens, et trois degrés de juridiction; considérer la peine comme un bienfait pour celui qu'elle atteint, parce qu'elle le réhabilite par l'expiation, est-ce là, de bonne foi, ce qu'on appelle des chimères? La prison, non pas celle du supplice, où il relègue les incurables, mais celle dont on doit sortir pour rentrer dans la société, n'est pas, comme chez nous, un enseignement mutuel de tous les vices, où l'on entre coupable et repentant, et d'où l'on sort aguerri et corrompu à jamais. Platon, pour bien marquer son but,

lui donne le nom de *sophronistère*. Il donne aux prisonniers, pour professeurs de morale, les premiers magistrats de la république, et il veut que chaque soir, pendant la durée de leur peine, les magistrats les visitent, les exhortent et les consolent. L'argument de M. Cousin sur *les Lois* est un véritable ouvrage, et un ouvrage d'une haute portée; il faut en rapprocher celui du *Gorgias*, où se trouve exposée la théorie de l'expiation; on aura ainsi un résumé éloquent et complet de la doctrine politique de Platon.

Mais tracer le plan d'une république, ou régler conformément à la justice les actions de l'homme ici-bas, ce n'est pas avoir fixé notre destinée. Attachée un moment à la fortune du corps, notre destinée ne finit pas avec la sienne; nous portons au dedans de nous un principe d'immortalité; l'esprit, qui connaît les idées éternelles et qui a vécu heureux avant cette triste vie, l'esprit doit vivre encore, quand le cadavre qui l'enveloppait est déjà en dissolution et qu'il n'en reste plus rien. Avec quelle force, pour ces temps reculés, Platon a-t-il démontré cette grande et consolante vérité. Caton lisait le *Phédon* au moment de se donner la mort. Socrate y proscrit pourtant le suicide; mais la résolution du Romain était prise : il n'aurait reculé que devant le néant; il lut le *Phédon* et il se tua. C'est une sainte et noble pensée que d'avoir ainsi décrit les derniers momens de Socrate. Condamné à boire la ciguë par ce même peuple d'Athènes qui devait, quelques jours après sa mort, lapider ses accusateurs, Socrate, en attendant le poison, est entouré dans son cachot de ses amis, de ses disciples; et là, près de subir à soixante-dix ans une mort violente et injuste, il établit l'immortalité de l'ame avec une tranquillité d'esprit aussi grande que s'il était encore sur la place d'Athènes, au portique du Roi, conversant avec Alcibiade. Un de nos grands poètes a consacré de beaux vers à cette mort héroïque; mais qu'est-ce que l'imagination la plus brillante, comparée à une inspiration partie du cœur? Platon pleurait encore Socrate quand il a écrit le *Phédon*, et ce Socrate si paisible, si plein de douceur, qui pardonne à ses ennemis, qui ne songe à son dernier moment qu'à la philosophie, son plus cher amour, et au bonheur des amis qu'il va laisser, ce Socrate est bien celui qu'il a connu, qu'il a aimé; c'est son maître, c'est son ami, c'est pour lui plus qu'un père. Au moment fatal, et quand Socrate tient déjà d'une main ferme la ciguë toute broyée, ses amis lui demandent encore ce que devient notre ame après la dissolution du corps. Alors Socrate commence un récit emprunté à la fable, un mythe où se trouve décrit, d'après les croyances populaires, l'état des ames bienheu-

reuses. Mais ce n'est plus cette démonstration scientifique, cette affirmation nette, cette rigueur de déduction qu'il apportait dans la discussion de l'immortalité de l'ame. Ce sont, dit-il, des espérances avec lesquelles il est bon de s'enchanter soi-même, au moment de s'endormir pour jamais.

Ces mythes reviennent souvent dans Platon, et presque toujours quand il est question de cette autre vie, soit qu'on la considère avant la naissance ou après la mort. C'est ainsi qu'il raconte dans le *Phèdre* les évolutions des ames à la suite des dieux de l'Olympe, et qu'il décrit dans *la République* le moment solennel où les ames, après dix mille ans d'expiation ou de récompense, sont appelées à revivre et à choisir elles-mêmes le corps qu'elles veulent animer. Cette doctrine de la métempsycose, qui se retrouve aussi dans le *Timée*, ces mythes du *Phédon*, du *Phèdre* et de *la République*, et tant d'autres qui se rencontrent dans Platon, celui du *Politique*, celui du *Gorgias*, ont-ils une valeur philosophique? Quelle est au moins leur valeur historique? Platon les a-t-il pris au pied de la lettre, et a-t-il payé ce tribut aux superstitions de son temps? ou bien n'y faut-il voir que de la poésie, un de ces ornemens qu'il prodigue peut-être un peu trop, suivant la remarque de Longin? L'opinion de M. Cousin sur cette question délicate est digne d'un esprit sage et éclairé comme le sien. Non, Platon ne croit pas à la métempsycose; le récit d'Er l'Arménien est pour lui ce qu'il est pour nous, une fable pleine de charme et rien de plus. Jupiter, Apollon, Vénus, et les autres dieux dont il est question dans ces mythes, et dont il se joue si évidemment dans le *Timée*, Minos et Rhadamante, qui jugent les ames après la vie, sont pour lui de pures fictions indignes des philosophes et bonnes peut-être tout au plus pour entretenir parmi le peuple quelques traditions religieuses. Et cependant ce n'est pas de la poésie toute pure, ce n'est pas un simple ornement du discours; il y a de la philosophie sous cette enveloppe et quelquefois la philosophie la plus haute. Mais ce sage et raisonnable esprit, quand il n'a que des doutes et des espérances, quitte le ton de l'enseignement philosophique et se met à conter ces beaux récits, le sourire sur les lèvres, décrivant dans tous ses détails une vie dont il ne sait rien, mais dont il espère beaucoup, dont il espère au moins quelque chose qui ressemble à ses rêves. C'est bien alors qu'il pourrait dire comme dans le *Timée :* « Si Dieu déclarait par un oracle que tout cela est véritable, alors seulement nous pourrions l'affirmer. Jusque-là, il faut nous en tenir à la vraisemblance... Si quelqu'un découvre une explication meilleure

que la nôtre, nous lui proposons notre amitié pour prix de sa découverte. »

M. Cousin n'a pas eu l'occasion de s'expliquer sur une autre partie plus obscure et plus ingrate de la doctrine de Platon, sur la théorie des nombres. C'est un point de la philosophie platonicienne que nous ne connaissons guère que par la tradition et par les réfutations d'Aristote. Il en est fort peu question dans les dialogues, et toujours d'une manière détournée. Deux passages seulement, l'un dans le septième livre de *la République*, l'autre dans le *Timée* quand il décrit la formation de l'ame d'après les lois de l'harmonie musicale, rappellent cette étrange et mystérieuse philosophie qui passa de l'école de Pythagore dans celle de Platon, et avait encore des partisans, tant de siècles après, dans l'école d'Alexandrie et à côté de cette école. En lisant les extravagances de Macrobe, de Censorinus sur la grande vertu du nombre 7, sur la sainteté des nombres impairs et les causes de cette sainteté, quand on se rappelle que tant d'autres folies ont été répétées de siècle en siècle comme des vérités évidentes par elles-mêmes, on sent une sorte de découragement et de vertige, comme si l'on avait sondé les profondeurs d'un abîme. N'a-t-on pas fait honneur aux pythagoriciens d'avoir connu l'immobilité du soleil au centre du monde et la sphéricité de la terre? Mais si le soleil est immobile, c'est que le repos est supérieur au mouvement, et la terre n'est sphérique qu'à cause de la beauté de la sphère, la plus accomplie de toutes les formes. Hélas! quand Archimède voulut déterminer la distance du soleil par la projection des ombres, il n'y eut qu'un cri dans l'école contre cet ignorant, qui voulait faire de l'astronomie sans se fonder sur les lois de la musique. Platon, tout pythagoricien qu'il pouvait être, ne tomba jamais dans ces extravagances où l'enthousiasme pour ses moindres paroles a poussé ses commentateurs. Il souriait sans doute quand il disait dans *la République*, avec un si grand sang-froid en apparence, que le roi est 729 fois plus heureux que le tyran. Le dirai-je pourtant? je crois qu'il y a dans tout cela beaucoup plus que des symboles. Pour les nombres, je n'en doute pas; pour les mythes, tout en approuvant l'opinion de M. Cousin, tout en la trouvant parfaitement sage et vraisemblable, je serais tenté d'aller un peu plus loin. Ceux qui pensent tout-à-fait comme lui se refusent à attacher une grande importance aux mythes et aux symboles de Platon. Ils ne vont pas jusqu'à prétendre que ce sont là de purs ornemens du discours, mais aussi ne veulent-ils pas admettre dans Platon une croyance implicite. Il croit un peu, il doute encore

plus; et quand il résout ainsi les plus hautes questions par des fables, il a le sourire sur les lèvres, le sourire de Platon, calme et bienveillant, mais légèrement ironique.

Sans vouloir assurément soutenir l'opinion contraire, je crois qu'il est juste de tenir compte des considérations suivantes, que je me bornerai à indiquer : 1° l'admiration de Platon pour les pythagoriciens; 2° l'importance qu'il donnait d'après eux à la géométrie; 3° les symboles numériques, qui sont trop intimement liés à sa théorie des idées pour qu'il ne les ait pas pris au sérieux, au moins sur ce point; 4° le respect sincère des traditions, qui fait partie du caractère antique; 5° une certaine superstition dans Socrate, qui pourrait bien revivre dans son disciple; 6° l'accord de la plupart des mythes entre eux, les mêmes mythes revenant à plusieurs reprises sous des formes différentes; 7° enfin, l'opinion d'Aristote, qui prend au pied de la lettre et combat sérieusement ces prétendues fictions.

Que de questions épineuses sur lesquelles il faut qu'un traducteur prenne parti! Un commentateur est bien à l'aise, il donne des raisons pour et contre, et ne se décide que quand il veut et quand il peut; mais il faut que le traducteur adopte une opinion précise, le traducteur français surtout. Il y a une certaine manière d'éluder la difficulté en latin; c'est de mettre un mot pour chaque mot grec, de s'inquiéter un peu de la latinité, un peu de la syntaxe; et du sens, pas du tout. J'en atteste Marsile Ficin, Cornarius et Jean de Serre, quoique leurs traductions aient leur mérite. Le souvenir de certaines traductions de Windischmann me ferait presque penser que la langue allemande a le même privilége. Le lecteur hésite beaucoup en présence de ces énigmes, car il y a quelqu'un qui ne comprend pas, et c'est lui, ou le traducteur. Si c'est là un bénéfice, la langue française nous le refuse tout-à-fait. Chez nous, ce n'est jamais celui qui ne comprend pas, c'est toujours celui qui n'est pas compris qui a tort. Voilà pourquoi une traduction française est véritablement une édition; partout où le texte est douteux, on voit quelle est la leçon que le traducteur a choisie. Il est plus difficile de se déterminer avec Platon qu'avec tout autre, et cela tient à la forme du dialogue. C'est le style de la conversation, rempli de négligences volontaires, de locutions familières, de réticences, de phrases inachevées. On sait combien les mêmes motifs rendent quelquefois difficile la traduction des auteurs comiques; que l'on juge des difficultés de ce même langage appliqué aux questions les plus abstraites.

M. Cousin s'est heureusement tiré de ces difficultés philologiques.

Il ne désarmera pas pourtant cette classe de prétendus philologues qui donnerait la théorie des idées pour un esprit rude ou un accent. Qui pourrait se flatter de traduire, en satisfaisant tout le monde sur tous les points, un ouvrage d'aussi longue haleine, hérissé de tant de difficultés? Il est fort possible que M. Cousin se soit trompé sur quelques détails; j'aurais moi-même, si c'était ici le lieu, mes petites difficultés à lui proposer. Ce que je puis assurer, c'est que M. Cousin, ancien professeur de grec à l'École normale, M. Cousin, qui a traduit Platon d'un bout à l'autre, et qui s'est entouré, pour cela, de tous les lexiques, de toutes les traductions, de tous les commentaires, de toutes les dissertations anciennes et modernes, présente toutes les garanties que l'on peut demander à un traducteur. Mais il y a plus : c'est que la première qualité pour traduire Platon, la plus nécessaire, la plus indispensable, c'est de le comprendre; j'entends, de comprendre sa philosophie. Et comprendre la philosophie de Platon, ce n'est pas seulement connaître à fond la théorie des idées en elle-même et dans ses origines historiques, ce n'est pas seulement saisir le lien qui l'unit au réalisme, concevoir le côté vrai et profond de cette théorie, soit par rapport à Dieu, soit dans la raison humaine, soit dans la réalité ontologique. J'appelle comprendre Platon posséder à fond sa doctrine, et de plus partager son inspiration et ressentir le souffle poétique qui l'anime. Platon raconte, dans l'*Ion*, qu'il y a comme une chaîne depuis les muses jusqu'aux hommes inspirés; que les poètes, enfans des muses, en sont les premiers chaînons, et puis les rhapsodes, et tous ceux qui ressentent la contagion divine de l'inspiration et de la poésie. Platon est au plus haut bout de cette chaîne, et personne ne pourra ni le traduire ni le comprendre, s'il n'en fait partie. Aussi voyez quels sont les vrais traducteurs de Platon : en Allemagne, c'est Schleiermacher, et chez nous, M. Cousin.

Outre l'embarras de comprendre le sens matériel des phrases, et la difficulté bien plus grande de saisir le sens général de la philosophie de Platon, c'était une rude tâche que d'avoir à lutter contre un pareil maître en fait de style. Tantôt, en effet, c'est une conversation douce et tranquille, avec un certain mouvement qui la rend attrayante, et l'on ne peut donner une idée de ce style qu'en disant qu'il est aimable. C'est le style du *Lysis*, par exemple, et des conversations dans le *Phèdre*. Ailleurs, comme dans le *Protagoras*, ce sont des saillies perpétuelles, l'ironie la plus mordante; Platon a beau dire : « Si Protagoras sortait de terre, seulement jusqu'au menton, il

nous aurait bien vite confondus, » je n'en crois rien, et Platon ne le croyait pas davantage. Ne connaissait-il pas le fort et le faible du système de la sensation qui était celui de Protagoras? Il l'a bien prouvé dans le *Théétète*. Et quand il a affaire à des adversaires moins sérieux, quelle verve bouffonne! Quelle inépuisable plaisanterie! Euthydème et Dyonisodore poussés à l'extrémité de leurs systèmes absurdes, soutenant, parce qu'il le faut, que tout est vrai et faux à la fois, et qu'ils savent tout et qu'ils ne savent rien, s'embrouillant eux-mêmes dans leurs réponses et finissant par des injures : on dirait d'Aristophanes; les sophistes du temps de Platon durent le maudire bien des fois. Non-seulement il les rendait ridicules, mais il livrait leur secret : tout cet appareil de la méthode sophistique, une fois connu, n'est plus rien. Quel châtiment! C'était les réduire au silence. Il n'y a sur aucun théâtre un personnage plus comique que le Thrasymaque du premier livre de *la République*, avec sa colère, son dédain, son impétuosité, et cet orgueil qui s'exalte dans l'impuissance. Il veut prouver la thèse favorite des sophistes, que la justice n'est qu'un masque sous lequel se cache l'intérêt, seul mobile des actions humaines. Le ridicule ne suffit pas toujours à Platon contre de tels adversaires. Souvent son indignation déborde. Ce sont des empoisonneurs publics, des marchands forains qui trompent sur leurs denrées, ne songeant qu'au gain, indifférens sur le reste. Gardiens d'une bête féroce, au lieu de la dompter, ils flattent ses vices, les vices du peuple, qui s'enivre de leurs louanges, et leur jette en retour la pâture de leurs passions. Cela fait du bien, de voir cette colère d'un honnête homme. Il avait Socrate à venger et la philosophie à défendre. Quand Platon veut exposer sérieusement une doctrine, il le fait avec une fermeté, une précision, une clarté, que personne n'a surpassées. Il suffit de citer *le Sophiste*, le *Philèbe*, le *Timée*, *les Lois*. Il n'y a rien de plus solennel et de plus beau dans aucune langue que le septième et le dixième livre de *la République*. Le discours de la Destinée aux ames qui vont choisir une nouvelle vie est dans tous les souvenirs. Platon veut absoudre la justice de Dieu de l'inégalité qui est entre les hommes. « La vertu n'a point de maître, elle s'attache à qui l'honore, et néglige qui la méprise. On est responsable de son choix : Dieu est innocent. » Et les paroles de Dieu, dans le *Timée*, lorsque après avoir formé l'univers il rassemble autour de lui les dieux immortels, et leur confie le soin de la destinée des hommes : « Dieux des dieux, vous dont je suis l'auteur et le père, vous êtes immortels, *parce que je le veux*. » On voudrait tout citer, et pourtant chaque citation est

une faute, car il faut voir tout cela à sa place. Je citerai encore malgré tout, et quoique tout le monde les sache par cœur, deux épigrammes parmi celles que l'on attribue à Platon. En voici une qu'un de nos poëtes a traduite. Je ne sais si on ne préférera pas l'humble prose et la traduction littérale :

> Celle qui s'est ri si dédaigneusement de toute la Grèce, celle
> Qui avait à sa porte un essaim de jeunes amans,
> Laïs consacre son miroir à Vénus. — Car me voir telle que je suis,
> Je ne le veux pas, et me voir telle que j'étais, je ne le puis.

Et cette autre sur Aristophane :

> Les Graces, cherchant un temple qui ne pût être détruit,
> Trouvèrent l'esprit d'Aristophane.

Il faut tout dire : il y a quelques passages de Platon, de rares passages, où il n'est guère moins subtil que ceux qu'il combat et où l'on est comme tenté de crier au sophiste. Il met cette phrase dans la bouche d'un des interlocuteurs du *Ménon :* « Socrate, tu fais comme la torpille; tu m'engourdis. Combien de fois ai-je discuté longuement sur la vertu! Mais aujourd'hui tu me remplis de trouble. » Et cela est vrai. Ces passages où la subtilité et le sophisme se substituent au bon sens ordinaire de Socrate, tiennent un peu à la nature de l'esprit des Grecs, qui aimaient la difficulté. Aimer la difficulté, c'est le propre de tout grand esprit, mais la difficulté qui est dans les choses et non pas celle qu'on y met. Aussi Platon ne fait-il que se jouer avec ces subtilités, et les ailes de son ame le portent partout où la science a quelque chose à approfondir. M. Cousin a toujours surmonté avec bonheur ces obstacles de toute sorte. Si nous disions qu'il s'est placé comme écrivain au niveau de son modèle, lui qui connaît si bien Platon et qui l'aime et qui l'admire tant, il repousserait un pareil éloge. Mais pas un homme de goût ne pourra nous désavouer quand nous dirons que ces treize volumes de la traduction de Platon sont un des livres qui honorent le plus la langue française.

M. Cousin a placé un argument en tête de chaque dialogue, et, pour cette partie de son travail, je ne crois pas qu'il ait eu de modèle. Il est vrai qu'on a senti de bonne heure la nécessité de guider le lecteur à travers les détours un peu capricieux de la méthode de Platon; mais les sommaires de Marsile Ficin, qui ne sont guère que des résumés, où la discussion, sèchement reproduite, est dépouillée de

tous les charmes du style et mêlée de temps à autre de digressions néoplatoniciennes, les notes marginales de Jean de Serres, destinées à rendre au lecteur un service analogue sous une forme plus modeste, et les argumens à peine médiocres écrits en latin par Tiedemann, enfin quelques autres tentatives du même genre, n'ont rien de commun avec ces belles introductions philosophiques de M. Cousin. M. Cousin a fait tout autre chose qu'un sommaire; il a donné, des doctrines de Platon contenues dans chacun des dialogues, une exposition originale dans sa fidélité, plus rapide, plus régulière, plus rapprochée de nos expressions et de nos habitudes modernes, mais toujours animée et souvent éloquente; et, en pénétrant jusqu'au fond de ces hautes théories, il en a déterminé l'importance et la valeur avec le respect d'un disciple et l'impartialité d'un juge. Ce sont là de véritables argumens philosophiques, débarrassés de toutes ces subtilités, de toutes ces longueurs des commentateurs ordinaires, éclairant le texte au lieu d'en reproduire la lettre, et le rapprochant d'abord de nous, pour que nous puissions ensuite le comprendre et le juger sous sa forme antique dans toute sa pureté. J'ai déjà parlé de l'argument des *Lois*, qui est un livre, et de celui du *Gorgias*. Dans l'argument du *Théétète*, où se trouve exposée la nature de la science, dans celui du *Philèbe*, sur la peine et le plaisir, et ensuite sur le souverain bien; dans celui du *Phédon*, où il discute la théorie de la réminiscence, M. Cousin fait entrevoir des conséquences que Platon lui-même n'a pu soupçonner; et en montrant ainsi, par la critique et l'histoire, la tendance du système, il en fait comprendre la nature et mesurer la portée. Le *Phèdre*, le *Ménon*, le *Parménide*, le *Timée*, *la République*, n'ont pas d'argumens; cela nous manque encore, ainsi que l'introduction générale, travail immense qui doit compléter tant d'autres travaux. C'est là un sujet vraiment fait pour M. Cousin. Il appartient à l'auteur des argumens philosophiques, au chef d'une école qui a renouvelé le spiritualisme et l'histoire de la philosophie, de reprendre tout ce système de Platon, de l'exposer dans son ensemble, en marquant le lien de ses parties diverses, d'en faire comprendre la grandeur, et de montrer enfin une grande et belle unité dans cette philosophie où l'on refuse de reconnaître un système; une observation profonde, quoique incomplète, des penchans et des besoins de l'homme, là où l'on ne veut voir qu'un jeu de l'imagination; en un mot, une intelligence complète de la nature et des besoins de la science dans ces mêmes livres, où des esprits prévenus et superficiels ne découvrent que des utopies. Après cette activité

féconde qu'il a déployée pendant huit mois, M. Cousin, rendu à la philosophie, a déjà un livre de métaphysique en train, et songe à écrire son introduction, et à compléter cette belle série d'argumens sur les dialogues de Platon. M. Cousin nous les doit, et c'est une dette que les vrais amis de la philosophie ne lui permettront pas d'oublier.

Voilà enfin le divin Platon traduit tout entier et de main de maître. C'est une joie pour les platoniciens et pour quiconque aime ce qui est sage, noble et beau. Jamais la pensée humaine n'a fait un plus puissant effort; jamais elle n'a revêtu une forme plus accomplie. On ne peut douter de la grandeur de la philosophie quand on vient de lire Platon. L'amour, l'inspiration, la science, tout y est. Platon était presque un dieu pour les philosophes de l'école d'Alexandrie, dont quelques-uns pourtant étaient des esprits du premier ordre. La postérité lui a du moins conservé le nom de divin que toute la Grèce lui donnait. Celui qui a passé sa longue vie à combattre les faux sages et à enseigner aux hommes les vérités les plus hautes et la morale la plus pure, celui qui n'a jamais aimé que le beau et le vrai, n'est-il pas en effet un homme divin?

JULES SIMON.

DE

LA DESTINÉE DES VILLES.

CONSTANTINOPLE, ALEXANDRIE, VENISE ET CORINTHE.

Les villes ont aussi leur destinée; la plupart naissent, vivent et meurent avec les peuples qui les ont fondées. Mais il en est qui semblent avoir une vie qui leur appartient en propre; elles survivent aux empires qui s'y établissent, et elles servent tour à tour de séjour aux nations les plus diverses. D'où leur vient ce privilége? Il est curieux de rechercher comment elles l'ont, et comment quelquefois aussi elles le perdent.

Les villes qui dépendent de la destinée des empires sont celles qui n'ont dans leur situation rien qui les soutienne et les fasse vivre, celles dont la fortune est l'œuvre des hommes seulement et où la nature n'a rien mis du sien. Dans l'antiquité, Babylone, Ninive, Persépolis, étaient des villes de ce genre. Tant que durèrent les Assyriens et les Perses, ces villes eurent une grande puissance; mais, une fois ces empires tombés, leurs capitales tombèrent du même coup, parce que le lieu où l'homme les avait bâties n'était pas un de ces lieux qui semblent faits et désignés par la nature pour avoir une

ville. De nos jours, Londres, Vienne, Saint-Pétersbourg, Paris, sont du même genre. Leur destinée dépend de la destinée des empires dont elles sont le centre. Que la France disparaisse du monde, comme ont disparu tant d'autres états, il n'y aura plus alors de cause pour que Paris soit une grande ville; à moins que Paris ne devienne, comme Jérusalem ou comme Rome, une ville religieuse, car la religion fait vivre les villes en dépit des lieux.

Voyez en effet sur la carte la place qu'occupe Paris; ce n'est pas un de ces lieux qui servent nécessairement de passage ou de rencontre au commerce des climats opposés; ce n'est pas une des routes naturelles du monde. Il y a plus, Paris n'est pas même au centre de la France; c'est une capitale qui pouvait être ailleurs et qui s'est trouvée là par hasard, pour ainsi dire. La vieille Lutèce n'avait pas certes prévu sa destinée de capitale d'un grand empire : non que le hasard qui a fait de Paris le centre politique de la France, n'ait pas lui-même ses causes dans l'histoire; non que la position de Paris n'ait pas eu aussi ses effets politiques. Nous savons comment Paris est devenu peu à peu la capitale de la France; nous savons aussi comment, ayant notre capitale voisine de nos frontières du nord, cela a fait que c'est toujours vers le nord que nous avons eu nos plus grandes guerres, parce que c'est surtout de ce côté que nous faisions effort pour nous étendre. Je dirai plus, je suis persuadé qu'une des choses qui ont le plus contribué à faire de la France un grand empire, c'est d'avoir eu sa capitale près de sa frontière du nord. Jetez en effet vos regards sur la configuration de la France : elle est fort bien limitée et défendue à l'ouest par la mer, au sud par les Pyrénées, à l'est par les Alpes et le Jura; mais au nord elle est ouverte: là, point de frontières naturelles, car les fleuves ne sont pas des frontières. Du côté du nord, la France pourrait être bornée par la Seine, aussi bien que par l'Oise, par l'Oise aussi bien que par la Somme; supposez donc un instant que la capitale n'eût point été près de la frontière, supposez que cette capitale eût été à Orléans ou à Tours; il est probable alors que la France eût reculé jusqu'aux bords de la Loire ou de la Seine. Paris au contraire étant le centre du gouvernement, il s'est trouvé fort heureusement que la frontière la plus ouverte a été aussi la mieux surveillée. Comme c'était de ce côté qu'étaient nos dangers, c'est de ce côté aussi qu'ont été nos efforts et nos conquêtes. Je ne crois pas que ce soit un mal pour un peuple d'avoir sa capitale près de ses ennemis, et d'être plus fort là où il est plus menacé. Ce n'est point un mal, disons-le, tant que le peuple garde sa force et sa viri-

lité; cela même a l'avantage de le tenir en haleine et d'entretenir l'esprit militaire et l'esprit national. Ce voisinage ne devient un mal que lorsque ce peuple s'affaiblit et se corrompt; car, quand on n'est plus de force à battre l'ennemi, ce qu'il y a de mieux évidemment, c'est d'en être loin.

Ce que je dis de Paris, je pourrais le dire de Londres, de Vienne et de Saint-Pétersbourg : la nature n'y avait pas désigné d'avance la place d'une grande capitale; l'homme pouvait les mettre là ou là; la capitale de l'Autriche pouvait être à Linz ou à Presbourg, plus haut ou plus bas sur le Danube. La capitale de l'Angleterre pouvait être à Plymouth au lieu d'être à Londres. Il n'y avait rien de nécessaire en tout cela. Mais ces capitales étant où elles sont, cela a eu pour l'Autriche, pour l'Angleterre et pour la Russie, des conséquences importantes. Ainsi, la capitale de la Russie, transportée de Moscou à Saint-Pétersbourg, a fait de la Russie une puissance européenne, au lieu de la laisser ce qu'elle était, une puissance moitié européenne, moitié asiatique; et c'est grace à cette destinée européenne que lui a donnée le génie de Pierre-le-Grand, que la Russie aujourd'hui conquiert l'Orient et domine l'Europe. Le levier avec lequel elle soulève l'Asie n'est fort que parce qu'il prend son point d'appui en Europe.

L'histoire des villes qui dépendent seulement des hommes est donc curieuse à étudier; mais la destinée des villes qui tiennent leur fortune de la nature même des lieux est plus curieuse encore à observer. Celles-là ont un caractère tout-à-fait à part dans le monde; créées par la nature même, si j'ose ainsi le dire, elles appartiennent à la géographie physique plutôt qu'à l'histoire, car on les retrouve toujours à leur place, comme les détroits ou les isthmes sur lesquels elles sont ordinairement situées. Leur fortune ne suit pas les accidens des empires qui viennent s'y établir. Elles servent tour à tour de capitales à des peuples différens, et leurs conquérans barbares ou civilisés ne songent ni à les détruire ni à les abandonner; ils sentent que ces villes sont un grand instrument de richesse ou de puissance, et ils en profitent. Ainsi, toujours sauvées de la destruction, elles semblent avoir une vie impérissable, quoiqu'elles n'aient pas de nationalité, quoiqu'elles n'aient pas d'histoire qui leur soit propre, et qu'elles paraissent faites pour servir d'auberges aux nations diverses qui viennent tour à tour s'y loger.

Ce qu'il faut remarquer, quand on étudie la destinée de ces villes, que j'appellerais volontiers des villes nécessaires et naturelles, ce qu'il faut remarquer, c'est qu'elles ne sont pas toutes nécessaires et prédes-

tinées au même degré, et qu'elles sont plus ou moins durables, selon qu'elles sont plus ou moins naturelles. Quelques mots expliqueront ce que je veux dire. La force et la puissance de ces villes leur viennent du lieu qu'elles occupent; mais tantôt le lieu ne donne pas à la ville tous les avantages qu'il possède, tantôt la ville ne trouve pas aussitôt dans ce lieu de prédilection la place qui lui convient le mieux, tantôt encore, et selon le temps, cette place devient plus ou moins heureuse; parfois, enfin, la ville perd sa fortune, parce que le lieu lui-même perd la sienne, à cause des changemens qui se font dans la navigation et dans le commerce. Constantinople, Alexandrie, Venise et Corinthe peuvent servir d'exemples à ces réflexions. Essayons, en comparant la destinée de ces quatre villes, d'arriver à nous faire une idée exacte de ce que nous devons appeler une ville naturelle et nécessaire.

Ce n'est pas que je veuille dire que l'homme n'est pour rien dans la destinée de ces villes; l'homme y est pour beaucoup, car il faut qu'il reconnaisse et trouve la place de la ville. Tous n'ont pas le coup-d'œil juste, tous ne comprennent pas les avertissemens que donne la nature. Il y a des aveugles, témoin les Chalcédoniens, qui avaient devant eux le port de Byzance, la fameuse Corne d'Or, et qui ne comprirent pas que c'était là le lieu prédestiné d'une grande ville.

Je lisais dernièrement dans la *Gazette d'Augsbourg* (3 février 1840) l'extrait d'un rapport sur un projet de canal dans l'isthme de Panama. Il y a au milieu de cet isthme, dans l'état de Nicaragua, un lac de cent vingt milles de long sur quarante à soixante milles de large. Le fleuve Saint-Jean sert d'écoulement à ce lac dans le golfe du Mexique, avec un bon port à son embouchure. Du lac Nicaragua à l'océan Pacifique, il n'y a que neuf milles anglais; mais c'est une montagne à percer. Supposez le canal ouvert à travers l'isthme : entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, il y aura nécessairement à l'embouchure du fleuve Saint-Jean ou sur le lac Nicaragua une ville qui servira d'entrepôt entre les deux mers. Ce sera une ville nécessaire; mais sa prospérité dépendra de la place qu'elle occupera sur le lac ou sur le fleuve, car il y a certainement sur le lac et sur le fleuve des places qui sont plus ou moins heureuses et plus ou moins fortes. Celui qui trouvera la bonne place aura la gloire d'avoir fondé la capitale du nouveau monde. C'est là qu'est la place, mais il faut que l'homme la trouve.

Le génie de l'homme avait bien senti aussi qu'il devait y avoir une

ville dans le Bosphore; mais il lui a fallu du temps pour trouver la place de cette ville, et cette place trouvée, il a fallu beaucoup de temps encore pour concevoir que, dans un certain état du monde, c'est là que doit en être la capitale. Ainsi des colonies grecques s'établissent en-deçà et au-delà de Byzance avant de s'établir à Byzance (1). Ainsi, aux temps de l'empire romain, quand le monde fut réuni sous la même loi, Auguste et ses successeurs sentirent qu'il fallait à cet empire une autre capitale que Rome, qui pouvait bien servir de centre à l'Italie, mais qui ne pouvait plus être le centre du monde romain, et leurs yeux se tournèrent naturellement vers le détroit qui unit la mer Noire et la Méditerranée. Auguste pensa à Troie : il y avait là des souvenirs et des traditions qui avaient surtout le mérite d'être des souvenirs de la famille des Jules; mais il n'osa pas tenter cette grande transplantation de l'empire romain. Ce fut plus tard, ce fut aux temps de Dioclétien, que l'empire romain se mit en quête, pour ainsi dire, d'une capitale. On pensa à Antioche, on pensa à Nicomédie, qui a le mérite d'avoir un golfe sur la mer de Marmara, à l'issue du Bosphore; on pensa même encore à Troie, qui est à l'entrée de l'Hellespont. Enfin Constantin désigna Byzance; la destinée de cette ville fut accomplie, et Constantin eut la gloire d'avoir fondé, sur les ruines du vieil empire romain, un empire qui a duré encore onze cents ans et plus, et cela seulement parce que sa capitale avait été bien choisie.

L'histoire de la fondation d'Alexandrie n'est pas moins curieuse. Il fallait au commerce des Indes un entrepôt sur les côtes de la Méditerranée; autrefois il avait, sur les côtes de la Syrie, Tyr et Sidon; plus loin, dans l'isthme de Suez, aux embouchures du Nil, il y avait Peluse, Tanis et Naucratis, fondées par les Grecs. Mais Peluse, Tanis et Naucratis, situées l'une sur la bouche pelusiaque, l'autre sur la bouche tanitique, la dernière enfin à l'embranchement des bouches bolbitine et canopique, avaient à la fois les avantages et les inconvéniens du fleuve : elles pouvaient s'ensabler. Alexandre voulut fonder une ville digne de servir d'entrepôt et de capitale à ce monde formé de l'Orient et de l'Occident que ses victoires allaient créer, et il fonda Alexandrie, non à l'embouchure du Nil, mais tout près, et pouvant

(1) Tacit., *Annal.*, lib. XII : « Arctissimo inter Europam Asiamque divortio, Byzantium in extremâ Europâ posuere Græci, quibus Pythium Apollinem consulent bus ubi conderent urbem, redditum oraculum est quærerent sedem Cæcorum terris adversam. Ea ambage Chalcedonii monstrabantur, quod priores illùc adverti, prævisâ locorum utilitate, pejora legissent. »

communiquer avec le fleuve à l'aide d'un canal qui ne s'ensablerait pas. Un songe merveilleux, plein d'Homère et des souvenirs de ce père de la poésie grecque, consacra, selon Plutarque (1), la fondation de cette nouvelle métropole du génie grec. Mais ce qui a fait durer la fortune d'Alexandrie, et ce qui témoigne de l'admirable sagacité de son fondateur, c'est que cette ville représente et résume pour ainsi dire la position géographique de l'Égypte. L'Égypte, placée entre la Méditerranée et la mer Rouge, est destinée à servir de lien au commerce de l'Orient et de l'Occident, et Alexandrie en est l'entrepôt nécessaire. Quand, de plus, on songe que ce fut pendant les intervalles du siége de Tyr qu'Alexandre fonda Alexandrie, on ne peut pas s'empêcher de penser qu'il voulait, par la fondation de cette nouvelle ville, achever la destruction de l'ancienne Tyr. Son génie d'homme de guerre ne l'a pas plus trompé que son génie d'homme d'état; Alexandrie détruisit Tyr en la remplaçant.

La fortune de Constantinople s'est faite peu à peu et avec le temps; celle d'Alexandrie avait été créée tout d'un coup, par le génie d'Alexandre : c'est le hasard qui a fait Venise. Au temps des invasions d'Attila, quelques habitans du Frioul vinrent se réfugier sur les bancs de sable qui sont à l'embouchure de l'Adige et des autres fleuves qui se rendent à la mer (la Brenta, la Piave, le Tagliamento). Bientôt une ville se bâtit sur ces îles à fleur d'eau. Sa sûreté fit sa fortune dans un temps où le monde était livré aux ravages de la guerre. Le moyen-âge est l'époque des châteaux-forts, et c'est un

(1) Plutarque raconte qu'Alexandre cherchait aux embouchures du Nil le lieu le plus convenable à la ville qu'il voulait fonder, et que déjà ses ingénieurs lui en avaient indiqué un, quand la nuit « il eut une vision merveilleuse : c'était un personnage ayant les cheveux tout blancs de vieillesse, avec une face et une contenance vénérables, qui, s'approchant de lui, prononça ces vers de l'Odyssée :

Une île il y a dedans la mer profonde,
Tout vis-à-vis de l'Égypte féconde,
Qui par son nom Pharos est appelée.

Alexandre ne fut pas plus tôt levé le matin, qu'il s'en alla voir cette île de Pharos, laquelle était pour lors un peu au-dessus de la bouche du Nil qu'on appelle canopique, et il lui sembla que c'était l'assiette du monde la plus propre pour ce qu'il avait eu pensée de faire; car c'est comme une langue de terre assez raisonnablement large qui sépare un grand lac d'un côté et la mer de l'autre, laquelle se va là aboutissant à un grand port; et dit alors qu'Homère était admirable en toutes choses, mais qu'entre autres était très savant ingénieur, et commanda qu'on lui désignât la forme de la ville, selon l'assiette du lieu. » (*Vie d'Alexandre*, traduct. d'Amyot.)

imprenable château-fort que Venise au milieu des lagunes. En se réfugiant sur ces écueils, les Vénitiens n'avaient pensé qu'à leur sécurité. Bientôt ils comprirent l'avantage de leur position au fond du golfe de l'Adriatique. L'Adriatique est la route ouverte entre l'Allemagne et le Levant. Sur cette route, le commerce avait besoin d'un entrepôt; Venise devint cet entrepôt nécessaire. Elle avait, pour le devenir, deux titres : le premier, sa position au fond du golfe à portée de l'Italie septentrionale et de l'Allemagne. Cette position, d'autres villes, il est vrai, pouvaient l'avoir : Trieste l'avait, et même Trieste était plus près de l'Allemagne; mais ce qui manquait à Trieste, ce qui, au moyen-âge, manquait à toutes les villes de la terre-ferme, c'était la sûreté. Venise avait cette sûreté, si précieuse au commerce. Voilà la cause de sa puissance commerciale dans le moyen-âge. Tant qu'il n'y eut de sûreté que derrière d'imprenables abris, Venise garda sa puissance; quand Venise, vieille et vaincue, ne put plus garder les clefs de l'Adriatique et s'assurer par la force le privilége d'en être le seul port; quand l'Autriche, maîtresse de Trieste, fut un puissant empire à côté de Venise qui n'était plus qu'une république impuissante, alors Venise vit Trieste, sa rivale, prendre peu à peu l'ascendant, car cette rivale avait pour elle aussi l'avantage de la position, et, quant à la sûreté, elle l'avait désormais aussi bien et mieux que Venise. Ce qu'il faut à l'Adriatique, c'est un port qui, au fond du golfe, accueille son commerce; peu importe, du reste, à cette mer, veuve du doge, que cette ville s'appelle Venise ou Trieste : le commerce va où le port a plus d'eau, où le débarquement est plus facile, où les transports sont moins coûteux, et il abandonne sans scrupule les palais de marbre de Venise pour les maisons bourgeoises de Trieste.

Ainsi donc, ces villes nécessaires et qui doivent tant aux lieux, perdent quelquefois aussi leur privilége, quand ce privilége, c'est-à-dire l'avantage de leur situation, peut se partager.

Voyons maintenant comment Corinthe, qui semble aussi, par sa position, une de ces villes que j'appelle nécessaires, ne l'était cependant que dans un certain état du monde, et pour un certain temps.

Corinthe est située entre deux mers, et sa position ne paraît pas non plus pouvoir être détruite ou remplacée. Cependant je ne vois pas que Corinthe soit jamais appelée à redevenir une ville puissante et riche. L'isthme de Corinthe, en effet, ne sépare que deux parties d'une même mer, deux portions d'un même pays, et non, comme l'isthme de Suez ou comme l'isthme de Panama, deux mers et deux

mondes différens. Le commerce des Indes doit nécessairement passer par l'isthme de Suez, à moins qu'il ne veuille faire le tour de l'Afrique; et notez que, depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, le commerce fait ce tour, sans se soucier de la distance. Il se soucie donc encore bien moins de faire le tour de la Morée. La traversée de l'isthme de Corinthe, soit par la voie de terre, soit même par un canal, si on en creusait un, abrégerait tout au plus le transit de cinq ou six jours. La traversée de l'isthme de Suez abrége de plusieurs mois le voyage des Indes.

Autrefois cependant Corinthe était riche et puissante, et les poètes ont chanté la splendeur de cette ville assise sur deux mers : *Bimarisve Corinthi mœnia.* La richesse de Corinthe tenait à l'imperfection de la marine chez les anciens. C'était une affaire pour leurs vaisseaux, qui suivaient ordinairement les côtes et craignaient la haute mer, de doubler le Péloponèse, et l'on sait la fatale renommée des promontoires de Ténare et de Molée. Le commerce, autrefois, en traversant l'isthme de Corinthe, s'épargnait des pertes et des difficultés. D'ailleurs, et ce fut là dans les temps anciens la principale cause de la puissance de Corinthe, Corinthe était la porte du Péloponèse; ce privilége est le seul que Corinthe puisse encore garder de nos jours.

La richesse des villes qui paraissent le mieux situées, dépend donc souvent de la hardiesse ou de la timidité du commerce et de la navigation. Quand le commerce se faisait à petites distances, l'isthme de Corinthe avait l'importance de l'isthme de Suez et de l'isthme de Panama. Aujourd'hui que le commerce se fait à longues distances et d'un pôle à l'autre, qu'est-ce pour lui que le tour de la Morée de plus ou de moins?

L'étude de la destinée des quatre villes que j'ai choisies montre ce que la nature donne aux villes les plus favorisées et ce que l'homme y ajoute. Corinthe, pendant long-temps, semble une de ces villes prédestinées, à qui sa position entre deux mers fait une fortune que l'on ne peut lui ôter. Le commerce et la marine font un pas, et Corinthe perd sa fortune. Venise régnait sur l'Adriatique, mais sa force tenait à l'état de l'Europe au moyen-âge. Cet état change : Venise perd sa puissance. Alexandrie enfin, qui représente l'Egypte, peut aussi se voir enlever la destinée qu'elle tient de son fondateur. Alexandrie n'est pas sur la Méditerranée le point le plus rapproché de Suez sur la mer Rouge; et si un chemin de fer doit un jour traverser l'isthme, qui sait si l'homme ne

choisira pas sur la Méditerranée un point plus voisin pour y placer la ville destinée à servir d'entrepôt? De Suez à la Méditerranée, la ligne la plus courte passe par Peluse, et il est possible qu'un jour la vapeur, détruisant l'œuvre du génie d'Alexandre, transporte la fortune de l'Egypte d'Alexandrie dans les murs de la vieille Peluse. Constantinople seule semble à l'abri de toutes les chances. Elle peut plus ou moins fleurir, selon le génie du peuple qui la possède, selon le degré de civilisation des pays qu'unit son détroit; mais elle ne peut pas cesser d'être un grand entrepôt de commerce, car le Bosphore est un lieu unique en Europe, et Constantinople à son tour est un lieu unique sur le Bosphore.

Le Bosphore, en effet, est la route nécessaire et inévitable du commerce entre la mer Noire et la Méditerranée; il n'y a pas moyen, même en prenant le plus long, d'éviter le Bosphore. Le commerce, en doublant la Morée, a pu éviter de traverser l'isthme de Corinthe, et en doublant l'Afrique, de traverser l'isthme de Suez. Pour entrer dans la mer Noire, il faut traverser le Bosphore; c'est le seul et unique chemin.

Constantinople, en même temps, est un lieu unique sur le Bosphore. En effet, déplacez Constantinople, mettez-la un peu plus haut ou un peu plus bas, elle perd aussitôt quelques-uns de ses avantages. Constantinople, bâtie sur le Bosphore, entre les deux châteaux d'Europe et d'Asie, ou sur l'Hellespont aux Dardanelles, est encore, il est vrai, maîtresse du passage qui conduit à la mer Noire, mais elle n'a plus ce port commode et vaste que lui fait le golfe de la Corne d'Or, ce port que la mer a soin de laver chaque jour par ses courans. Mettez au contraire Constantinople sur la mer de Marmara, elle ne tient plus les clés du Bosphore, elle n'est plus la porte des deux mers :

Hic locus est gemini janua vasta maris.

OVIDE.

C'est ainsi que, grâce à la faveur merveilleuse des lieux, Constantinople ne peut ni devenir inutile comme Corinthe, ni être suppléée comme Venise ou Alexandrie. Sa position ne peut être ni remplacée ni détruite, et c'est de toutes les villes celle qui donne l'idée la plus accomplie de ce que j'appelle les villes nécessaires et naturelles.

SAINT-MARC GIRARDIN.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Réception de M. Flourens. — Les Candidatures.

Nous venons d'assister à un spectacle qui, s'il n'est pas toujours très amusant, n'a du moins jamais cessé de piquer la curiosité parisienne : lutte de paroles, tournoi d'esprit, dont les occasions, pour surcroît d'attrait, ont été, dans ces derniers temps, extrêmement rares. Depuis l'année 1836, où M. Mignet vint, sous la coupole des *Quatre-Nations*, remplacer l'auteur des *Templiers*, il n'y avait eu aucune séance de *réception* à l'Académie française. Grace à cet intervalle, qui d'ailleurs n'a pu paraître trop long à personne, pas même aux héritiers présomptifs, la cérémonie du 3 décembre dernier était pour beaucoup d'assistans une sorte de nouveauté. L'auditoire, en pareille circonstance, se compose des amis de l'académicien dont on va faire un double éloge, des adversaires, toujours nombreux, et des amis du récipiendaire, de lauréats passés ou futurs, de jeunes femmes même, et de gens du monde, ou d'étrangers, qui viennent chercher, et ne trouvent pas toujours, une distraction. De ce mélange de bienveillance, de malice et de neutralité, qui se font mutuellement contrepoids, résulte un jury, qui sanctionne ou improuve le choix du nouvel académicien. Un discours de réception réussit ou tombe, comme une pièce nouvelle; c'est pour les spectateurs une émotion tout-à-fait analogue à celle d'une première représentation.

L'opinion du jury dont je parle, a été favorable au discours de M. Flourens. La violence et l'injustice des attaques qui ont accueilli son élection avaient provoqué dans tous les esprits modérés une sorte de réaction d'impartialité et de bienveillance. On avait eu le temps d'ailleurs d'apprendre par quel mérite incontestable de pensée et de style l'habile secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences justifie de son droit au fauteuil des Maupertuis, des la Condamine, des Vicq-d'Azir et des Fourier. On avait pu relire ses deux beaux éloges de George Cuvier et de Laurent de Jussieu, où la gravité, la précision, l'élévation du langage, sont au niveau de la magnificence des sujets. Dans l'éloge qu'il avait à faire de M. Michaud, auquel il succède, M. Flourens a montré de nouveau les heureuses qualités qui le distinguent, la précision et la propriété du style, la justesse des aperçus, la rectitude des jugemens. Il a exposé avec simplicité la carrière agitée de son prédécesseur, emprisonné onze fois et deux fois condamné à mort. Les amis de l'illustre historien, du pèlerin éloquent, du causeur spirituel, ont reconnu le portrait et rendu témoignage à la ressemblance. M. Flourens a raconté plusieurs traits de la vie de M. Michaud, empreints d'une bonhomie qui n'exclut pas la finesse et qui rappelle un peu La Fontaine. Une diction naturelle, sans ambition, sans clinquant, ont fait connaître M. Flourens à tout le monde pour ce qu'il est, un homme de sens et d'esprit, un écrivain habile et délicat. Aux yeux de quelques juges plus sévères, cette habileté, appliquée à un ordre de faits qui n'est pas celui de ses méditations les plus habituelles, tout en prouvant le mérite et la flexibilité de l'écrivain, a laissé pourtant désirer sur quelques points plus de nouveauté et de profondeur. Il est tout naturel, en effet, que M. Flourens se soit trouvé moins à l'aise dans l'appréciation de la vie politique et littéraire de M. Michaud que dans celle des travaux de Desfontaines ou de Chaptal, et qu'il ait touché certaines questions particulières, celle de l'ancienne chevalerie, par exemple, avec moins de supériorité que les questions de physique générale. Mais il a repris tous ses avantages, quand, dans un style précis et nerveux, il a établi la nécessité de soumettre l'histoire elle-même à la sévérité des méthodes scientifiques. J'ajouterai que, dans plusieurs parties de son discours, il a joint avec bonheur l'exemple à la théorie.

M. Mignet, chargé, comme directeur de l'Académie, de répondre à M. Flourens, a trouvé dans cette tâche l'occasion d'un succès égal à celui qu'ont obtenu ses éloges de Talleyrand et de Broussais. Outre les points déjà traités par le récipiendaire, et que le directeur est obligé

de reprendre, d'après un usage qui ne paraît pas très sensé, M. Mignet avait à apprécier les titres du nouvel académicien. Il l'a fait avec une convenance, une mesure, une équité parfaites. Et non-seulement il a exposé le mérite littéraire des éloges et des mémoires de M. Flourens, mais il a décrit avec cette élégante lucidité dont il a le secret les travaux d'histoire naturelle et les découvertes physiologiques de M. Flourens. Ce morceau, ainsi que son jugement sur les causes et les effets des croisades et son opinion sur la méthode historique, sont écrits de cette manière éloquemment dogmatique dans laquelle il excelle, et que peut-être il prodigue. En effet, s'il était permis d'adresser une critique à un discours qui a été si unanimement et si justement applaudi, je dirais que la perfection de chaque phrase, qui se condense en formule, finit par composer un tissu trop serré, trop compact, surtout pour un travail destiné à l'oreille, et non pas à la lecture. On aimerait à rencontrer quelques parties moins cultivées, moins couvertes, une clairière, une lande même; on voudrait trouver, comme lieux de repos, quelques places où il y eût plus d'espace et plus d'air.

Nous devons noter, comme une chose singulière, que jusqu'ici tous les biographes officieux ou officiels de M. Michaud ont ignoré, ou du moins passé sous silence, une bien importante particularité de sa jeunesse. Avant d'avoir embrassé les opinions royalistes qu'il a si loyalement et si courageusement défendues jusqu'à sa mort, M. Michaud, en 1791, partageait les sentimens patriotiques et démocratiques de la majorité de la France. M. Charles Labitte, dans un article intéressant, a recueilli de curieuses notions sur cette phase vive, pure et très courte de la jeunesse de M. Michaud. Il est regrettable que M. Flourens et M. Mignet n'aient pas connu l'existence de ce filon caché, qui leur aurait servi à expliquer certaines veines d'indépendance qui ont reparu plus tard, et qu'ils ont d'ailleurs très bien indiquées sans en connaître la source. M. Mignet, par exemple, rappelle que, sous Charles X, quand parut la loi contre la presse, l'Académie française, après une honorable discussion, présenta à la couronne une respectueuse supplique. M. Michaud, qui avait pris part à cet acte, perdit le titre de lecteur du roi et les 1,000 écus qui y étaient attachés. Quelque temps après, le roi lui ayant reproché doucement la part qu'il avait prise à cette discussion : « Sire, lui répondit M. Michaud, je n'y ai prononcé que trois paroles, et chacune d'elles m'a coûté mille francs; je ne suis plus assez riche pour parler. » Et il se tut. M. Labitte, de son côté, cite un noble pendant à cette réponse. Le

roi ayant un jour questionné M. Michaud sur ses opinions de jeunesse, dont quelques ames charitables l'avaient malignement informé, M. Michaud lui répondit : « Les choses iraient bien mieux, si le roi était aussi au courant de ses affaires, que sa majesté paraît l'être des miennes. » Ce point de départ actuellement connu explique sinon la vie, du moins le caractère de M. Michaud. Mais revenons à l'Académie.

Si le public a été long-temps privé de réceptions, les solennités de ce genre vont se succéder avec une rapidité qui a bien aussi son côté triste. Dans quelques jours, M. le comte Molé prendra possession du fauteuil de M. de Quélen. Ce n'est pas tout; trois autres places sont en ce moment vacantes, et la nomination à tant de siéges n'est assurément pas pour l'Académie un médiocre embarras. Nous avons vivement blâmé les clameurs offensantes qui ont accueilli les deux derniers choix, et les injurieuses protestations qu'ont fait entendre les amis des candidats désappointés. Ce n'est pas que, tout en reconnaissant la légitimité des titres des élus, nous n'eussions eu, nous aussi, quelques observations à présenter, non contre la bonté des choix, mais sur leur opportunité. Sans doute la langue nette, claire, précise, sobrement colorée, qu'emploient les sciences naturelles, a de droit sa place marquée au sein de l'Académie française, et cette place, nul mieux que M. Flourens n'était digne de l'occuper. Sans doute aussi il y a, dans certains cas, avantage et convenance à introduire dans cette assemblée, qui doit réunir tous les genres de supériorités, quelques modèles du langage de la diplomatie, et, si l'on veut même, de la conversation de la société la plus polie; mais ces besoins-là, qui sont très réels, étaient-ils les plus urgens? Il est permis d'en douter. Après quatre grandes années passées sans aucune élection, ce que l'opinion publique attendait, ce qu'elle attend et demande encore aujourd'hui à l'Académie française, ce sont, il faut le dire bien haut, des choix, beaucoup de choix, exclusivement littéraires. Personne assurément n'a le droit ni la prétention de tracer une ligne de conduite à l'illustre compagnie; mais il est bien permis de ne pas oublier qu'elle est fondée pour la gloire et l'encouragement des lettres. L'érudition, les sciences exactes et philosophiques sont encouragées et représentées par d'autres classes de l'Institut. A l'Académie française seule il appartient d'encourager et de rémunérer les œuvres qui relèvent de la plus belle et de la plus rare de nos facultés, de l'imagination.

La question du recrutement de l'Académie française amène, comme

on voit, par une pente inévitable, cette autre question fort controversée et fort délicate : qu'est-ce que l'Académie française et quelle est sa destination? Sur ce point, il y a eu de tous temps de profondes dissidences, même entre ses membres les plus éminens. L'abbé de Saint-Pierre et Fénelon au XVIIe siècle, et dans le XVIIIe des esprits qu'on n'accusera pas d'être chimériques, Voltaire et Chamfort, voulaient que l'Académie française entreprît collectivement de grands travaux, non-seulement son dictionnaire (personne ne le conteste), mais une grammaire, mais une rhétorique et des traductions. Je crois même que les anciens statuts de la compagnie lui imposent quelque tâche semblable. Cette opinion fut en partie réalisée après la suppression de l'Académie française dans l'organisation de la seconde classe de l'Institut. D'autres membres, et il est évident par le résultat qu'ils étaient en majorité, ont été d'un avis contraire; mais ils ont eu le tort grave, suivant moi, de ne pas oser exposer nettement leur opinion et de laisser ainsi leurs détracteurs la répandre et la défigurer à leur manière. On a répété, sur tous les tons, que l'Académie française était un corps institué pour ne rien faire.

Quant à moi, sans la moindre ironie ni la plus légère idée de blâme, j'accepte et approuve entièrement cette opinion.

Les seuls travaux que puisse entreprendre l'Académie française sont, outre son dictionnaire usuel, qui est hors de cause, des ouvrages de lexicographie savante et de grammaire, ou des travaux sur la philosophie du beau et du goût. Or, ces deux branches d'études sont cultivées, ou doivent l'être, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par l'Académie des Sciences morales. Ce qui distingue l'Académie française des autres classes de l'Institut, ce qui fait de cette compagnie une institution sans pareille dans le monde, c'est précisément de n'être pas consacrée au développement de telle ou telle science dépendante de la mémoire ou de la raison; c'est, en un mot, de n'être en rien un corps dogmatisant, mais un prytanée ouvert aux facultés brillantes qui dérivent de l'imagination.

Oui, c'est une des gloires de la France d'avoir fait pour le génie et pour le goût ce que n'a fait aucun peuple ancien ni moderne, d'avoir réuni dans une même enceinte, où elles se recrutent elles-mêmes, toutes les renommées poétiques, tous les esprits créateurs ou éminemment sensibles aux créations du génie. C'est parce que cette institution répond à une idée vraiment juste et grande, que malgré toutes les railleries auxquelles elle a été en butte, malgré toutes les fautes même qu'une association pareille est exposée à commettre,

l'Académie française vit avec gloire depuis deux siècles, et durera autant que l'unité de la France et la littérature nationale.

Si, au lieu d'être une sorte d'Olympe, l'Académie française n'était qu'un atelier grammatical, ce ne seraient pas des poètes lyriques et dramatiques, des orateurs, des historiens, des romanciers qu'il faudrait y appeler, ce seraient des grammairiens, des écrivains didactiques et des érudits de profession. Comment, je vous prie, faire travailler à une œuvre commune MM. Soumet, Lebrun, Casimir Delavigne, Lamartine, Châteaubriand, Victor Hugo?... Pardon, je mêle par habitude des noms qui sont partout ailleurs voisins et frères... Comment, dis-je, imposer un travail collectif à ce qu'il y a de plus individuel au monde, à la pensée et à la fantaisie des poètes? Autant vaudrait demander un tableau collectif à la section de peinture ou un *oratorio* à frais communs à la section de musique de l'Académie des beaux-arts! Non, l'Académie des beaux-arts et l'Académie française ne sont pas des salles de travail; ces deux Académies sont le but et la noble récompense des grands artistes. Tout au plus peut-on dire que ces deux compagnies ont pour mission secondaire de conserver le dépôt des traditions et de maintenir le respect des saines doctrines, soit par l'organe de leur secrétaire-perpétuel, soit par les nominations qu'elles ont droit de faire, nominations qui ont, en effet, une haute portée et une utile signification. Je le répète, ces deux Académies sont un Élysée ouvert aux poètes et aux artistes, ou, si on l'aime mieux, ce sont deux sénats conservateurs.

Mais est-ce à dire que ces deux corps doivent, par amour de la conservation, se vouer à une invincible immobilité? Est-ce à dire qu'au lieu de montrer la route comme guides, ils doivent se poser comme obstacle? Eh! bon Dieu! que deviendrait l'Académie française, si elle se trouvait un jour tellement en dehors du mouvement des esprits, qu'elle ne comptât dans ses rangs presque aucun des hommes dont la littérature contemporaine s'honore le plus? Je ne dis pas que cela soit, tant s'en faut; mais je dis qu'il importe que cela ne puisse jamais être.

Sous la restauration, un écrivain de beaucoup d'esprit, mais d'un esprit assez peu académique, s'était amusé à dresser une liste de tous les grands noms littéraires qui se trouvaient à cette époque en dehors de l'Académie française. Il avait, de plus, avec une malice qui n'était peut-être pas fort équitable, mais qui était de très bonne guerre, placé les noms les plus éclatans de sa contre-académie en regard de quelques noms adroitement choisis dans l'Académie officielle. Il serait

déplorable qu'on pût renouveler un aussi irrévérencieux parallèle. Et cependant, en s'obstinant à faire des choix qui, tout en étant fort honorables, ne seraient pas moins exclusifs des noms purement et véritablement littéraires, l'Académie donnerait à penser qu'elle ne reconnaît aucun homme d'imagination, aucun poète, aucun historien, aucun critique, digne en ce moment de prendre place au milieu d'elle. Une telle déclaration serait bien grave.

Nous ne lui rappellerons pas qu'elle vient de laisser mourir un des écrivains de ce temps les plus manifestement désignés à son choix, un homme qui à la plus exquise perfection du style joignait les opinions littéraires les plus saines et les plus pertinemment conservatrices, l'illustre M. Daunou. Nous ne ferons pas non plus à l'Académie française un reproche de l'absence de deux célébrités européennes, M. de La Mennais et Béranger. Ni l'un ni l'autre ne se sont présentés à ses portes. Mais, à côté de ces deux noms, n'y en a-t-il pas beaucoup d'autres? Je ne parlerai pas de celui que toutes les voix désignent. Il ne reste rien à dire de M. Victor Hugo. D'ailleurs, je défends ici la cause des lettres, non celle de tel ou tel littérateur. Comment! l'Académie française croirait devoir aller chercher ses membres parmi les hauts dignitaires de l'église ou dela diplomatie, quand, pour réparer ses pertes, elle a, parmi ses frères en littérature et en poésie, des hommes tels que M. Victor Hugo, M. Ballanche, M. Sainte-Beuve, M. Alfred de Vigny, M. Augustin Thierry, M. Mérimée, M. Alfred de Musset, M. Alexandre Dumas, M. Jules Janin, M. Patin, M. Bazin, M. Ampère, M. Quinet, M. Ph. Chasles, etc... L'auteur d'*Antigone*, avec son style à la fois si antique et si français, n'est-il pas un écrivain d'une pureté parfaite, en même temps qu'un poète et un penseur d'une extrême originalité? M. Sainte-Beuve, comme romancier, comme poète, comme critique, comme historien littéraire et psycologiste, ne montre-t-il pas dans tous ses écrits une vérité de touche, une ouverture de sentimens, une vivacité de coloris et d'intelligence qui ne permet plus à la France d'envier à l'Angleterre ses *laquistes*, ni son Jean-Paul à l'Allemagne? N'est-ce pas une imagination pleine de grace et de puissance que celle du chantre d'*Eloa*, de *Chatterton* et de *Cinq-Mars?* Quel peintre plus vrai, quel narrateur plus expressif, quel écrivain à la fois plus sobre et plus complet, plus concis et plus émouvant que M. Mérimée? Je ne veux pas pousser plus loin cette énumération déjà trop longue et peut-être indiscrète. D'autres parleront des écrivains que j'oublie et que je suis bien loin d'écarter. J'ai voulu seulement indiquer qu'il y aurait bientôt, si l'on n'y prenait garde, possibilité d'imaginer une académie hors de l'Académie.

On conçoit, d'ailleurs, à merveille, qu'une compagnie telle que l'Académie française, chargée de deux missions si graves et si diverses, à savoir de réunir ce qu'il y a au monde de plus difficilement appréciable, l'élite des hommes d'imagination, et, en même temps, de conserver l'intégrité des traditions littéraires; on comprend, dis-je, qu'un tel corps, pour s'acquitter de sa double tâche, éprouve un extrême embarras et une longue hésitation, chaque fois que les révolutions qui, tous les quarts de siècle, modifient le goût poétique, le forcent, pour ne pas manquer au premier de ses devoirs, de se relâcher un peu de la sévérité du second. Les personnes qui suivent avec attention l'histoire de nos diverses écoles poétiques, n'ont pas oublié, sans doute, quels obstacles l'auteur romantique d'*Atala* et de *René* éprouva pour se faire ouvrir les portes du sanctuaire, quelque soutenu qu'il fût par la puissante et classique amitié de M. de Fontanes. Enfin, il y pénétra, non sans peine, ainsi que plus tard M. de Lamartine, et tous les deux sont aujourd'hui la gloire du corps qui les redoutait. Il est vrai que l'un et l'autre n'avaient pour les compromettre que la grandeur et la nouveauté de leur talent; ils n'avaient pas pour avant-garde ces admirateurs fanatiques qui donnent à une candidature presque l'air d'une invasion. On était alors en 1811, et si la France ne jouissait pas de la liberté de discussion, ce qui était un grand mal, la littérature, en revanche, n'était pas exposée aux fusillades de ces tirailleurs sans discipline qui font feu étourdiment contre tout ce qui remue sur les hauteurs. Mais, quelque fâcheux que soient de pareils auxiliaires, est-il juste d'imputer à la volonté du chef les torts commis par sa troupe? Est-il équitable de rendre un grand poète responsable du bruit qui se fait autour de son nom?

En résumé, nous avons bon espoir dans les choix que prépare l'Académie française. Elle est arrivée à un moment décisif et solennel; la solution de la crise n'admet plus d'ajournement. Pour quiconque connaît bien l'histoire de cette compagnie et la manière circonspecte et lente, mais intelligente et sympathique, dont elle a su, depuis sa naissance, associer à sa destinée presque toutes les illustrations de la France, il est permis de croire que, suivant l'heureuse expression de M. Mignet, elle n'a fait qu'*ajourner les lettres*, et que, par plusieurs choix tous littéraires et sagement balancés, elle s'apprête à satisfaire l'opinion publique et à remplir son double mandat, c'est-à-dire, à ne laisser aucune gloire en dehors d'elle, et à ne sacrifier aucun des grands principes de la raison et du goût dont elle est la gardienne vigilante et légitime.

CHARLES MAGNIN.

QUESTION D'ORIENT

ET

DISCUSSION PARLEMENTAIRE.

C'en est fait; le vice-roi a cédé. L'escadre anglaise s'est présentée devant Alexandrie dans l'appareil du combat. Le commodore Napier, après avoir fait charger ses canons, a donné vingt-quatre heures à Méhémet-Ali pour accepter son *ultimatum*. Méhémet a suivi les conseils de notre cabinet, les conseils de la *politique utile*. Il a accepté cette offre qu'on lui notifiait la mèche allumée, et qui lui était faite *surtout à la considération de la France*.

Il a eu raison, autrement il perdait et l'Égypte et sa famille. Il faisait à son alliée un sacrifice exagéré et qu'elle ne lui demandait pas. Il s'exposait à un danger de mort pour lui conserver dans l'Orient une chance de puissance et de renommée. C'était trop; la France n'exige de personne ce qu'elle ne fait pas pour elle-même. Que le pacha se soumette donc, qu'il se sauve aux plus douces conditions qu'il pourra; qu'il accepte, qu'il recherche la protection pour lui la meilleure. C'est le conseil que nous lui donnons. La France veut le salut de tout le monde; elle n'aspire qu'à la gloire si pure de pouvoir dire que les significations de l'amiral anglais ont été dues à son influence, et qu'il a retardé le bombardement de vingt-quatre heures à sa considération. Comment douter en effet que la considération de la France n'ait joué le grand rôle dans toute cette affaire? C'est elle évidemment qui a tout conduit, et les obusiers du *Powerfull* ont été chargés pour assurer l'effet de la note du 8 octobre.

On sait bien maintenant comment toute cette grande affaire, ou du moins comment toute cette affaire, qu'on avait cru grande, doit être comprise. Un trouble s'était élevé dans *les relations* du sultan et du pacha. Ce trouble mettait le suzerain en danger par le fait du vassal. Ce danger devenait le prétexte d'une intervention russe à Constantinople. Cette intervention, l'Angleterre et la France avaient intérêt à l'empêcher, l'une parce qu'elle a sur l'Orient des vues très respectables, l'autre parce que la presse lui a persuadé qu'elle doit contenir la Russie, la Russie étant malveillante pour la révolution de juillet. Donc, pour empêcher cette intervention, la France a usé de son influence sur le pacha qu'elle traitait en allié, parce que la presse le lui avait présenté comme un libéral; l'Angleterre, d'accord avec la France, a travaillé à substituer dans Constantinople au protectorat exclusif un concert européen. Mais de plus, l'Angleterre qui a des intérêts et des desseins, qui songe à la mer Noire, à la mer de Marmara à l'Euphrate, à la mer Rouge, a jugé convenable, pour établir la paix entre le sultan et le pacha, de les séparer par un pays livré au désordre, à l'anarchie, au brigandage, en insurgeant la Syrie. Un traité a été conclu pour cet objet. La France, toujours conduite par la presse, a fait la faute de n'y pas adhérer, puis la faute plus grande de s'en fâcher, puis la faute plus grande encore de se préparer pour toutes les éventualités que l'exécution du traité pouvait amener. Arrêté à temps dans le cours de ces fautes désastreuses, il n'est donc resté à son gouvernement qu'une chose à faire, réparer le temps perdu, en souscrivant moralement au traité par des vœux et des efforts qui pussent en faciliter l'accomplissement. Il devait cela à *sa meilleure et plus sûre alliée*, l'Angleterre, comme à *son allié lointain et incertain* le pacha d'Égypte. Ce qu'il lui fallait, c'est que les évènemens marchassent vite, que la force triomphât aisément, que le pacha renonçât à une défense inutile et se rangeât au système de la paix; car, pour lui comme pour tous, en Égypte comme ailleurs, comme partout, comme toujours, la paix importe à la civilisation et à la morale, et promet à la France ses véritables conquêtes. Ainsi les vœux de la politique française étaient pour la prompte défaite et la prompte soumission du pacha. C'était sans détour et sans flatterie, dans ce sens que nous le devions conseiller. Nos conseils ont réussi. Les Russes ne sont pas venus à Constantinople; premier triomphe pour la révolution de juillet. Les vues de l'Angleterre sur l'Orient ont eu satisfaction; second succès pour nous, puisqu'elle est notre alliée. Méhémet garde l'Égypte, grace à la France, qui eût regretté de le voir s'exposer à la canonnade et qui l'en a préservé à temps. Enfin,

par l'intervention de sir Robert Stopford et de l'amiral Bandiera, la paix est assurée en Orient. Que pouvait désirer de plus la politique pacifique de la France? C'est la vraie politique du gouvernement de juillet, cette politique consacrée par une expérience de dix ans, et qui de succès en succès, de miracle en miracle, a placé notre pays au rang qu'il occupe dans le monde. Voilà comme l'évènement doit être jugé par les hommes d'ordre; il n'y a que la presse libérale qui aura eu tort, et c'est encore une preuve que tout a tourné pour le mieux.

Quelque séduisante que soit cette manière d'envisager les choses, quelque attrait qu'elle puisse avoir pour les esprits élevés et les ames généreuses, nous demandons pourtant la permission de présenter l'affaire sous un autre jour, et de persister dans l'humble jugement qu'en avait porté la France entière avant le 29 octobre. C'est de ce point de vue que nous nous obstinerons à considérer et les évènemens, et la discussion parlementaire, et le cabinet actuel, et le dénouement qu'on présente à notre admiration.

La diplomatie est moins mystérieuse que jamais, on peut même trouver qu'elle l'est trop peu, et certainement, dans leurs relations politiques, les cabinets ne trompent aujourd'hui que le moins qu'ils peuvent. Cependant tout ne se dit pas, et il y a dans toute question européenne un certain nombre de phrases faites qui ne sont que des mensonges convenus, à l'effet de dissimuler la vraie pensée que personne n'avoue, mais d'après laquelle chacun raisonne. Tel est, par exemple, dans la question d'Orient, cet axiome tant répété : « L'équilibre européen veut le maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'empire ottoman. » Tous les cabinets de l'Europe ont adhéré à cette proposition; la Russie elle-même n'y a pas trop contredit. Cependant pour tous les cabinets signifiait-elle la même chose? Nul ne peut le penser.

Sans doute, à parler raison, la proposition est vraie. Quant à présent, l'équilibre européen doit être maintenu, c'est-à-dire que nulle puissance n'est, si elle est prudente et raisonnable, pressée d'opérer, même à son profit, un changement dans la répartition actuelle des territoires et des forces, telle qu'elle a été réglée par les derniers traités. De même, et par une conséquence évidente, l'empire ottoman doit continuer de n'appartenir qu'à lui-même, ou, pour mieux dire, il faut maintenir partout ce qui reste de la domination turque. Dans le présent, tous les cabinets peuvent s'entendre pour dire cela, et c'est une parole bonne à répéter.

Cependant, quand c'est la Russie qui la répète, cette parole a un sens que tout le monde connaît. Elle veut dire que la Russie, véhémentement soupçonnée depuis long-temps de convoiter la Turquie, s'est mise à la protéger pour commencer à la conquérir. Tous les périls de la Porte ottomane, qu'ils lui viennent de Thessalie ou d'Égypte, des Albanais ou des Arabes, peuvent désormais amener les flottes des maîtres de la mer Noire sous les murs de Constantinople. C'est le sens du *système conservateur qui a servi de règle à la politique de l'empereur en* 1833, comme l'écrivait son ministre (1), *et qui a fait la base des engagemens réciproques qui unissent la Porte à la Russie.* L'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman, dans la bouche de la Russie, c'est donc le protectorat russe. Personne n'est dupe de ces mots-là.

Mais quand une autre puissance, quand l'Angleterre, par exemple, les prononce, elle leur attribue une tout autre valeur. Elle entend alors que l'empire turc doit être soustrait à la protection suspecte de la Russie, à cette protection qui en menacerait dès aujourd'hui l'indépendance et plus tard l'intégrité. Ce n'est pas tout, la pensée de l'Angleterre va plus loin. La Russie, se dit-elle, ne doit s'agrandir ni par conquête ni par influence; mais si elle le fait, et dans la prévision qu'elle pourra le faire un jour, l'Angleterre doit se préparer des chances d'agrandissemens équivalens : elle doit faire sentir à Constantinople ce que vaut sa protection, en concurrence avec celle de la Russie; au midi de l'empire, ce que peut faire son influence, en concurrence avec celle de la France. Tout le monde sait en effet ce que l'Angleterre est en Asie, ce qu'elle veut être dans la Méditerranée. De là ses vues présentes et ses vues à venir en Orient. Tant que l'empire ottoman subsiste, elle peut se contenter d'y faire connaître et respecter son ascendant, d'y acquérir des clientelles, des marchés, des communications; le jour où il succombera, elle entend qu'il ne périsse au profit de personne autant qu'au sien, et se réserve sa part, si elle ne peut empêcher la Russie de s'en faire une : voilà *son* intégrité et *son* indépendance de l'empire ottoman.

Il y a peu à s'occuper de l'Autriche et de la Prusse. Cependant pour l'une, la formule fameuse signifie la tranquillité de l'Orient avec un peu plus de penchant dans cette question vers l'Angleterre que vers la Russie; pour l'autre, un arrangement tel que le cabinet de Berlin ne soit pas obligé de choisir entre la Russie et l'Angleterre.

(1) Dépêche de M. de Nesselrode à M. de Medem, du 29 juillet 1839.

Mais il résulte évidemment de tout cela qu'en usant des mêmes paroles, la Russie, la Grande-Bretagne, la Prusse et l'Autriche sont loin d'avoir les mêmes idées, et que les deux premières surtout, se souciant fort peu dans l'avenir du maintien de l'empire ottoman, dès aujourd'hui ne s'inquiètent guère d'y voir naître des collisions et des crises, si elles peuvent y saisir l'occasion favorable de jeter les fondemens de leur puissance future, fallût-il y employer la force des armes.

L'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman sont chères également à la France. La France aussi se servait de ces mots en 1839. Qu'entendait-elle par là? Le *statu quo*. La tolérance, ou la consécration du *statu quo* en Orient, tel était le véritable intérêt de la France, également jalouse de ne voir se renouveler ni les tentatives de protection léonine de la Russie, ni les essais d'extension morale de la puissance britannique. Cette politique résulte pour la France de sa position même sur la Méditerranée. La Méditerranée n'est point *un lac français;* c'est là une dénomination ambitieuse qui peut inquiéter sans rien éclaircir. Mais enfin la France occupe un littoral bordé de grands ports au nord de cette mer. En face, elle règne péniblement, mais elle règne de fait sur plus de deux cents lieues de côtes. Elle n'y projette en d'autres parages, elle n'y rêve aucun agrandissement ultérieur, aucune conquête insulaire ou continentale; mais partout elle y peut prétendre à l'influence, partout elle y voudrait voir s'établir ou se développer avec indépendance des existences nationales, des marines respectables. Si l'Espagne s'éclaire un jour sur ses véritables intérêts, elle s'appuiera uniquement sur la France, qui ne lui souhaite que de la puissance, et qui a besoin qu'elle en acquière. Si la Grèce arrive jamais à la vie et à la force, elle se souviendra que la France seule a voulu pour elle une nationalité véritable, et lui a conseillé de ne pas s'effacer sous l'empire étrangement combiné de la politique anglaise et de la politique russe. La France encore devrait tout au moins exercer à Constantinople l'influence désintéressée d'une puissance du premier ordre qui ne convoite aucune des dépouilles de l'empire. En Syrie, depuis un temps immémorial, le nom français était puissant, et, parmi les populations chrétiennes, les croisades n'avaient laissé que notre souvenir. Parlerai-je enfin de l'Égypte? Qui ne sait, ou du moins qui ne savait, il y a deux mois, quels intérêts, quels antécédens, quels liens de politique, de civilisation et de commerce, unissaient notre pays à la terre orientale, où le héros de notre époque alla chercher cette auréole de poésie qui devait couronner les origines de sa gloire?

Ainsi naguère encore, en Orient, et tout autour de la Méditerranée, la France occupait une situation imposante, et jouissait d'une influence que l'avenir pouvait développer non-seulement à son profit, mais surtout au profit de l'indépendance commune et du progrès général. La France, sans aucune vue de conquêtes, sans aucun projet d'extension, n'avait pas un intérêt qui ne fût celui des puissances même qui reconnaissaient son patronage, des peuples même que protégeait sa sympathie. Le maintien régulier et paisible de cet état de choses devait évidemment rester le but de sa généreuse ambition. Le repos de l'Orient, si important pour le repos du monde, était ainsi bien sincèrement, bien ouvertement, ce qu'elle voulait et ce qu'elle devait vouloir. La paix de l'Orient favorisait la grandeur de la France.

Il me semble que cette esquisse rapide de la situation de la France, comparée à celle des autres puissances, annonce d'avance la conduite que notre pays devait tenir, et suffit pour expliquer tout ce qui s'est passé depuis la bataille de Nezib. Chaque gouvernement a suivi la pente de ses intérêts. Rien n'a été moins libre, moins arbitraire que le choix des systèmes et des moyens. L'un défendait son influence acquise en tenant inflexiblement à la paix; d'autres cherchaient un accroissement d'influence et assuraient l'avenir de leurs desseins en préférant les moyens coërcitifs, c'est-à-dire la guerre. Il n'est pas vrai qu'un engouement de mode pour le pacha, que le caprice d'une presse fertile en promesses comme en exigences dangereuses, que le besoin imprudent d'un succès de tribune ou d'une popularité vaine ait lancé la France dans la voie où, du 12 mai 1839 au 29 octobre 1840, elle a marché, son gouvernement en tête. Elle n'a cédé qu'au sentiment plus ou moins raisonné, mais juste, de ses devoirs, non-seulement envers la paix du monde et la civilisation générale, mais envers elle-même. Sa politique a été, comme le disait si bien M. Jouffroy, dictée par *l'instinct d'un grand pays réfléchi dans l'intelligence d'une grande assemblée*. Lorsqu'une fois une politique ainsi inspirée, ainsi motivée, a prévalu, un grand pays doit se rappeler ces sages paroles de M. Guizot : *Le mérite des gouvernemens absolus, c'est la prévoyance et la persévérance. Montrons au monde que les gouvernemens libres savent aussi être prévoyans et persévérans* (1).

La prévoyance consistait à savoir qu'une politique aussi spéciale que celle de la France pouvait, si elle était contrariée, rencontrer

(1) Discussion de juillet 1839. — Rapport de M. Jouffroy. — Discours de M. Guizot.

des chances de guerre; la persévérance, à ne pas reculer le jour où ces chances pourraient se rapprocher. Pour peu qu'on veuille relire les discussions de 1839, on jugera si la France a prévu. La discussion de ces derniers jours a montré si elle a persévéré (1).

La tribune a exposé et débattu, quinze jours durant, la conduite du gouvernement chargé pendant dix-huit mois des intérêts de notre politique orientale. Nous ne rouvrirons pas le débat. Qu'on ne croie pas cependant que tout ait été dit, que tout ait été révélé dans cette discussion où l'on a tant dit, où l'on a tant révélé. La diplomatie peut se plaindre, on a percé le secret dont son action journalière doit rester enveloppée, pour demeurer libre et efficace; on l'a rendue fort difficile pour l'avenir, et le gouvernement semble avoir pris à tâche d'user ou de briser ses propres instrumens. Pour la politique pratique on a trop parlé, pas assez cependant pour l'histoire, et les pièces plus complètement montrées, plus impartialement choisies, jetteraient une lumière nouvelle sur le récit de cette affaire, à laquelle le public se croit initié.

Au début des évènemens, le cabinet du 12 mai pouvait encore se regarder comme maître de son choix. Au risque de se faire accuser d'étroitesse dans les vues et de timidité routinière, il lui était loisible de sacrifier en grande partie cette politique française dont nous avons esquissé les principaux traits, à un seul intérêt, celui de l'alliance anglaise. En faisant tout pour la conserver et la resserrer, succédant à un ministère justement accusé d'en avoir relâché tous les liens, il eût peut-être évité à la France ce que nous voyons aujourd'hui, et, sous ce rapport, il eût bien mérité d'elle. Quelques hommes d'état, en bien petit nombre, prudens jusqu'au scrupule, ou soupçonnant quelque faiblesse cachée au sein de notre gouvernement, auraient souhaité alors que, mettant de côté les vues personnelles, les calculs d'influence, les idées de progrès général, il s'unît dans une opération commune avec l'Angleterre, et ne tendît ainsi qu'à trois choses, raffermir l'alliance, paralyser ou humilier la Russie, se montrer agissant et résolu. Quel qu'eût été le mode et le but de cette action, eût-elle été finalement plus favorable à l'accroissement de l'influence anglaise que de la nôtre; c'est beaucoup que d'agir, et les politiques à grandes vues auraient seuls trouvé à redire. L'Angleterre ne se conduit point par des idées générales et systématiques. Il lui suffit quelquefois de montrer un peu au hasard de la volonté et de la puis-

(1) Voyez tous les discours de 1839, même celui de M. Dupin.

sance. Elle aime les résolutions brusques et les partis énergiques. Il était possible de l'entraîner et de la compromettre dans quelque chose de décisif et d'imprévu. C'était une politique un peu grossière, mais sûre, et qu'on peut regretter, puisque nous ne devions ni réussir, ni persister dans celle qui lui fut préférée. Mais à Dieu ne plaise que nous reprochions au cabinet du 12 mai sa préférence. Sans examiner s'il avait la puissance de faire autrement, au cas qu'il l'eût voulu, approuvons-le d'avoir embrassé la politique exclusivement nationale, celle qui, en exposant à de plus grands risques, conduisait à un plus grand but.

Ce ministère paraît d'ailleurs avoir constamment agi sous l'empire d'une idée qui s'est laissée entrevoir dans l'exposé donné par M. Passy des négociations qu'il paraît avoir dirigées avec M. Dufaure. Cette idée est celle d'une mauvaise foi permanente de la part du cabinet anglais. Les preuves anecdotiques ne manquent pas, je le sais, à l'appui de ce soupçon; mais elles ne suffisent pas, suivant nous, pour légitimer une défiance systématique contre l'Angleterre. Il ne faut appeler ni mauvaise foi ni perfidie l'existence d'une arrière-pensée que tout le monde devine, que tout le monde connaît, parce qu'elle s'explique par des intérêts manifestes. La France est-elle déloyale pour n'avoir pas dit pleinement combien elle s'intéressait à l'établissement égyptien? La Grande-Bretagne sera-t-elle menteuse pour n'avoir pas étalé assez publiquement son désir passionné d'enlever la Syrie au maître énergique qui semblait seul capable de la dompter? Les négociations entre états, comme les transactions entre particuliers, ne sont possibles qu'à la condition qu'il y ait de part et d'autre beaucoup de sous-entendus que chacun entend; et dans le fait, l'Angleterre n'a trompé personne quand elle a tu, sans le cacher, qu'elle abandonnerait plutôt quelque chose de son antipathie contre la Russie que de son aversion contre l'Égypte. La France a dû s'en douter de fort bonne heure; seulement elle avait droit de penser que les intérêts d'une ancienne alliance, que les bons procédés, la conformité des principes, l'empire de l'opinion, enfin une sorte de point d'honneur politique, retiendraient l'Angleterre plus près du terrain où nous nous étions placés, et préviendraient le scandale d'une rupture éclatante. Si le cabinet du 12 mai n'a point nourri cette espérance, s'il a été assez défiant pour se préserver de quelque illusion à cet égard, alors sa conduite a été plus hardie qu'il ne la fait aujourd'hui; car il a marché les yeux ouverts sur les dangers d'un brusque isolement. Nous ne le lui reprocherions pas; ce serait preuve

de clairvoyance et de courage; il ne serait blâmable que s'il n'en voulait pas convenir, et s'il essayait de disculper sa conduite de l'imputation honorable d'avoir encouru des dangers qu'à nos yeux il serait louable d'avoir vus et bravés.

Ces dangers étaient manifestes quand le cabinet du 1[er] mars se forma. Cependant il ne voulut pas désespérer de l'alliance anglaise. Il ne faisait pas, comme le cabinet qui l'avait précédé, profession de défiance. Il pouvait se croire quelques droits particuliers à se faire écouter du cabinet britannique. Mais si ses espérances, sous ce rapport, ont été de courte durée, ce n'était pas une raison pour lui d'abandonner les principes posés dans la négociation; il trouvait l'opinion de la France engagée sur tous les points, et bien engagée. La déserter eût été une faiblesse sans motif, et probablement une duperie. La France, d'ailleurs, n'avait que trop prouvé, dans mainte autre affaire, qu'elle n'était pas opiniâtre, et savait abandonner une position. Plus encore que de réussir, il importait de la montrer résolue et constante, capable de vouloir une chose et de s'y tenir. C'était la première condition de la réhabilitation de notre politique étrangère. Le cabinet du 12 mai paraissait l'avoir senti lui-même. Souvenons-nous du double conseil de M. Guizot, prévoir et persévérer. Pourquoi le succès n'aurait-il pas jusqu'à un certain point répondu à la persévérance? On devait compter sur l'influence d'un nouvel ambassadeur, dont l'envoi était à lui seul un engagement de plus envers la politique qu'on appelle égyptienne. Pour quel motif, en effet, l'ancien ambassadeur avait-il été rappelé? Ce n'est pas apparemment qu'il lui manquât ou la haute expérience, ou le jugement supérieur, ou l'habitude du maniement des grandes affaires. Était-ce qu'on le soupçonnât d'indifférence pour l'alliance anglaise, de penchant à laisser prévaloir une puissance du Nord à Constantinople? Non, assurément. On ne lui reprochait qu'une seule chose, on craignait qu'il n'attachât pas une assez capitale importance à la question territoriale, et qu'il ne fût personnellement porté à transiger sur cet article. C'est notoirement dans l'intérêt de l'Égypte, ou, pour mieux parler, dans l'intérêt du point de vue exclusivement français de la question d'Orient, que M. Guizot fut nommé ambassadeur. Rien n'avait dû mieux avertir le cabinet de Londres des intentions de celui de Paris, comme aussi de son désir invariable de concilier le point capital de son système avec le maintien de l'alliance anglaise. Quiconque a vécu dans la chambre des députés du mois de décembre 1839 à la fin de février 1840, sait que jamais la politique dite égyp-

tienne n'a été plus en faveur qu'à cette époque. Jamais chambres et gouvernemens ne se sont engagés avec plus d'ardeur, et, quoi qu'on en dise, avec moins d'ignorance des chances de l'avenir, dans une voie au terme de laquelle on devait entrevoir d'abord la possibilité de l'isolement, puis celle de la guerre.

La route était donc tracée devant le ministère du 1er mars. Il devait tenter un dernier effort en faveur du système qui lui était légué, et dont il acceptait de grand cœur la succession. Il devait essayer, en calmant les passions, en dégageant les amours-propres, de laisser le temps au nouvel ambassadeur de prendre du crédit et d'obtenir des concessions. Les plus grandes autorités du monde diplomatique lui en faisaient espérer quelques-unes. D'ailleurs, s'il ne pouvait se promettre une solution favorable de la question, il pouvait au moins l'ajourner. C'était beaucoup. L'Europe avait vécu cinq ou six ans tranquille, grace à l'arrangement de Kutahyeh, qui n'était qu'un ajournement. Sans convention, sans négociation, la paix ne pouvait-elle encore se maintenir de fait, se prolonger, et détruire, par sa durée même, les prétextes qu'on cherchait pour la troubler?

De ces prétextes, le seul sérieux était la possibilité toujours subsistante d'une collision entre le sultan et le pacha. Si donc l'un et l'autre pouvaient être amenés à s'entendre, s'il existait un moyen de leur persuader que leur intérêt commun était de se contenter d'un accommodement supportable, si, en un mot, un arrangement direct pouvait être ménagé entre eux, un grand service était rendu au monde. Vers l'automne de 1839, le cabinet du 12 mai l'avait beaucoup désiré et un peu espéré. Sans négocier cet arrangement, il avait conseillé à tout le monde la modération. Il se croyait avec raison libre de faire plus encore. La note du 27 juillet ne l'interdisait pas. Que contenait cette note tant citée? Que sur la question d'Orient *l'accord était assuré* entre les cinq grandes puissances, allégation matériellement fausse, et que la sublime Porte était engagée à suspendre *toute détermination définitive sans leur concours*. Assurément cet acte, destiné uniquement à empêcher dans une circonstance donnée la Turquie de faire cession de biens à l'Égypte, n'enlevait à personne la faculté de préparer par de bons conseils les voies pour une conciliation. La Russie, très peu de temps après le 27 juillet, avait déclaré que la note de ce jour n'enchaînait pas sa liberté d'action; et lorsque, huit ou dix mois plus tard, l'accord tant promis n'existait pas même en germe entre les cinq puissances, il aurait été assurément d'une politique sage et utile de travailler à ramener les

deux parties à l'arrangement direct. Une seule chose pouvait paraître, non pas répréhensible en soi, mais peu habile, c'eût été de négocier secrètement un traité qui, notifié tout d'un coup, eût fait tomber brusquement tous les pourparlers de Londres.

Eh bien! la France n'a rien fait de tout cela. Lorsqu'au mois de juin le vice-roi a offert au sultan de lui rendre sa flotte, on a attribué cette louable détermination à l'influence de notre cabinet. C'était lui faire grand honneur. Certes, il aurait été heureux d'y contribuer; mais la vérité authentiquement prouvée, c'est qu'il était resté complètement étranger à la démarche de Méhémet, et c'est une des nombreuses inexactitudes insérées par lord Palmerston dans son *memorandum* et portées à notre tribune par ses bénévoles apologistes, que le reproche ou l'hommage adressé au cabinet du 1er mars pour avoir suggéré au pacha cette bonne pensée. Seulement, dans les premiers jours de juillet, la France a envoyé à Alexandrie le conseil de persister sérieusement dans les idées conciliatrices et de les mener à bien, justifiant ainsi sa déclaration tant répétée, qu'elle n'appuierait qu'un arrangement agréé librement par les deux parties. Ceux qui croient, ou plutôt ceux qui disent que ce fait si simple est l'origine du traité du 15 juillet, rabaissent les conceptions des quatre puissances aux proportions de leur esprit, et, dans leur désir immodéré de tout imputer au gouvernement de leur pays, prêtent une véritable niaiserie à lord Palmerston.

C'est la mode en effet chez quelques-uns de ne voir qu'un acte insignifiant dans une convention souscrite des mêmes noms qui signèrent la ruine de l'empereur Napoléon. Sans exagération, sans appel aux passions rétroactives, on doit qualifier autrement une transaction qui a changé en un moment l'attitude de toute l'Europe. Qu'est-ce que le traité? Une alliance anglo-russe. Quels motifs ont déterminé l'Angleterre à cette alliance si long-temps invraisemblable? Ceux même qui avaient dicté la politique de la France. En décrivant la position de la France sur les bords de la Méditerranée et dans le fond de l'Orient, nous avons précisément indiqué la pensée, la passion même qui a rapproché dans cette question la Grande-Bretagne de la Russie. La France risquait cette fois de trop gagner dans l'opinion du monde, et son influence menaçait de s'étendre trop vite et trop loin. C'était bien assez pour décider le ministre anglais. Quels motifs ont entraîné la Russie à son tour et l'ont fait consentir au sacrifice apparent de son privilége à Constantinople? Ceux que dénonçait le ministère du 12 mai, lorsqu'il accusait le cabinet de Saint-Pétersbourg

d'avoir toujours nourri la pensée de reconstituer le traité de Chaumont. Pour en faire quoi? La Russie elle-même l'ignore, et ses desseins sont au-dessous de ses sentimens. Elle a encore plus la prétention que l'intention d'être hostile au gouvernement de juillet. Quant à l'Autriche et à la Prusse, il ne faut leur demander compte de rien. Elles trouvaient l'une et l'autre, surtout la première, que la France avait raison dans la question d'Orient; mais on ne saurait attendre d'elles l'impertinence d'avoir raison avec la France contre le reste de l'Europe. L'Allemagne en général n'a garde de déplaire à l'empereur Nicolas, et l'Autriche elle-même, pressée par l'Angleterre qu'elle aime et la Russie qu'elle craint, ne pouvait hésiter à signer ce qu'elle désapprouvait. N'est-ce rien, après tout, que la destruction de l'alliance anglo-française? Il y a dix ans que cette alliance fait le scandale des cours du continent. Grace au ciel, la voilà brisée; l'Europe est soulagée du poids qui l'oppressait.

Peut-être l'Angleterre n'a-t-elle pas su, en concluant ce traité, qu'elle rompait avec la France, elle ne s'est pas dit qu'elle changeait d'alliance; mais la raison de cette ignorance, on ose à peine la donner. C'est qu'on professait à Londres que le gouvernement français était de ceux avec qui l'on ne se brouille pas. La France supportera tout; cette maxime y était passée à l'état de chose jugée. On a donc pu s'y promettre de la retrouver, après le traité signé et exécuté, à peu près la même qu'auparavant, un allié incertain qui ne peut jamais devenir un ennemi. Telle est l'opinion que depuis quelques années l'Angleterre et peut-être le monde se sont faite de notre pays. Est-elle fondée?

Cette opinion, le ministère du 1er mars a tout fait pour la détruire. Cette opinion, le ministère du 29 octobre paraît avoir été formé pour la confirmer, et jusqu'ici il n'a rien fait pour la démentir.

On aurait dû prévoir ce dénouement. Ceux qui, après le 15 juillet, témoins de la vivacité avec laquelle le pouvoir, le public, la presse, prenaient l'évènement, concluaient que le jour était venu où la politique changerait, où les paroles seraient le programme exact des actes, prouvaient leur patriotisme plus que leur discernement, et n'avaient que médiocrement profité des leçons du passé. Faire grand bruit au commencement de toutes les affaires, beaucoup promettre ou beaucoup menacer, puis, le moment venu, ne pas agir et ne se trouver fidèle ni dans les promesses, ni dans les menaces, c'est un système de conduite qui ne manque pas de précédens. N'en accusons pas le gouvernement seul. Ni les chambres, ni l'opinion publique ne sont

à cet égard irréprochables. En France, nous aimons à discourir; il ne se passe dans le monde rien sur quoi nous n'ayons d'abord un avis; il ne s'y plaide pas une cause à laquelle nous ne témoignions intérêt; tous ceux qui entreprennent quelque chose, reçoivent successivement l'assurance de notre protection. Mais faut-il soutenir cet avis, appuyer cette cause, réaliser cette protection, n'y comptez plus. C'est alors la presse qui a promis, c'est la tribune qui s'est engagée; ce n'est plus la France; elle se croirait insensée, si elle donnait à ses paroles la caution de sa puissance. La France parle et n'agit pas. Plus d'un fait justifierait ces vérités, tristes à rappeler, d'autant plus tristes que rien n'annonce qu'elles doivent de si tôt cesser d'être des vérités.

L'affaire d'Orient en est la plus récente et la plus éclatante confirmation; elle n'en sera pas la dernière, si nous ne perdons l'habitude d'exiger de notre gouvernement des prétentions hasardeuses, et de lui passer une craintive inaction. La grande erreur de sa politique, dans ces derniers temps, est d'avoir voulu, non pas maintenir la paix partout et toujours, mais concilier avec le parti pris de la paix l'affectation d'une influence qui ne s'obtient ou ne se conserve qu'au risque éventuel de la guerre. On peut penser qu'un pays qui a une révolution à consolider doit tout sacrifier à la paix, qu'aucun intérêt extérieur ne vaut pour lui l'affermissement de sa dynastie et de ses institutions nouvelles, et qu'il doit s'abstenir de rien essayer au dehors, quand il a tant à faire au dedans; mais il faut alors avoir la sincérité de le dire d'avance, et de faire profession d'une politique qui s'interdit l'ascendant pour éviter le péril. Je concevrais sans l'approuver, je respecterais même une politique modeste, domestique, utilitaire, qui ne promettrait au pays, avec les libertés de la charte, qu'un peu d'ordre public et quelques chemins de fer. Après tout, pour les peuples comme pour les individus, le bonheur n'est pas à dédaigner, et dix ou quinze ans de félicité publique ont leur prix, même dans l'histoire. Mais une telle politique n'est honorable que si elle est franche et avouée. Elle demande un courage assez difficile pour un gouvernement comme pour un homme : celui de mettre de côté tout amour-propre aux yeux du monde. Elle exige un renoncement austère aux apparences de grandeur, aux réminiscences de gloire; et chez une nation orgueilleuse, qui a ces trois choses, un nom, une tribune, une presse, cette politique, sans en être plus mauvaise, pourrait bien avoir l'inconvénient d'être impossible.

Au fond, telle est la pensée du 29 octobre. Dans les premiers temps, on n'en faisait pas mystère. Le discours que les ministres ont rédigé

pour la couronne en était l'expression. Mais quelques jours se sont à peine écoulés, qu'il a fallu la professer moins ouvertement. Sans changer l'idée, on a dû modifier les paroles, et le langage est devenu un peu plus fier en cessant, je le crois, d'être aussi vrai. Dans un régime de discussion publique, il y a des choses beaucoup plus difficiles à dire qu'à faire, et je crains que la politique d'abnégation nationale ne soit bonne que pour la pratique.

L'histoire de la discussion de l'adresse contiendrait sous ce rapport plus d'un enseignement.

On peut se rappeler que jusqu'au jour où la prise de Beyrouth fut annoncée, il semblait n'y avoir en France qu'une opinion sur le traité de juillet et ses conséquences. Le gouvernement n'avait eu qu'à modérer la vivacité quasi-belliqueuse de tous les partis. Les conservateurs n'étaient pas les moins ardens. Mais dès que le canon de la flotte anglaise eut retenti, et qu'un danger sérieux eut menacé et l'Égypte et la paix, dès que l'on comprit que le temps des paroles et des préparatifs était passé, et que le jour arrivait de résoudre et de risquer quelque chose, un mouvement pacifique se prononça, et tout aussitôt on découvrit que le sort du pacha intéressait peu la France, que le traité des quatre puissances avait une importance médiocre, que toute guerre était insensée, qu'un ministère qui croyait la guerre possible, la voulait à tout prix et déchaînait gratuitement au dedans comme au dehors le monstre révolutionnaire. Il devint aussitôt indispensable de sauver l'ordre et la paix, la France et l'Europe, et sur-le-champ il se trouva des sauveurs. La chambre qui s'assemblait fut dûment avertie qu'elle venait de courir un grand péril; ceux qui arrivaient portés pour la politique éventuellement belliqueuse furent retournés pour la politique invariablement pacifique. En même temps, toutes les passions que depuis quatre ans ont fomentées les divisions parlementaires dont nous avons été témoins se ranimèrent; la politique de transaction semblait les avoir assoupies, une politique de réaction les réveilla. Pour amener la réaction, un appel avait été fait à la peur. La peur chercha un puissant auxiliaire, la haine. On décrirait difficilement tout ce que pendant quinze jours la peur et la haine, combinant leurs efforts, ont tenté pour émouvoir, tromper, entraîner les hommes dont on voulait se composer un parti

On n'examinera point si le ministère a flatté les passions qui l'ont servi. Nous ne jugeons que sa politique. Au premier abord, elle paraissait absolue. Il voulait la paix et n'en doutait pas. La situation n'avait pour lui que les difficultés qu'on avait créées. La

question d'Orient était secondaire et circonscrite. L'alliance anglaise était à peine atteinte. Il ne paraissait frappé que d'un danger, c'est que, dans quelques théâtres, quelques spectateurs turbulens avaient demandé *la Marseillaise*. Il y a d'honnêtes gens assez modestes pour dire que c'est cela qui leur a fait redouter la guerre. A l'appui de cette appréciation des choses, on poursuivait de mille accusations contradictoires le précédent ministère. Tout le mal venait de lui. Il aurait dû empêcher le traité, il aurait dû le signer. Il avait désiré le traité, il s'en était irrité trop fort, il l'avait toléré trop patiemment. Il avait voulu la guerre, il ne l'avait jamais projetée; il l'avait préparée outre mesure, il l'avait préparée insuffisamment. Il avait compromis la France pour le pacha, il avait perdu le pacha pour la France. Il avait excité la presse, il avait été excité par la presse. Bref, le ministère avait tout fait, tout, le pour et le contre, tout excepté le bien. Et que dis-je, le ministère? Non, pas le ministère; un seul homme. En vain cet homme avait-il quitté le pouvoir, ce n'était pas assez; on voulait encore le perdre. La vengeance de ceux qu'il avait humiliés ne se contentait pas à moins. Cette réaction tant prônée en faveur de l'ordre a commencé par le plus triste spectacle que puissent donner dans leurs mauvais jours les envieuses passions propres aux sociétés démocratiques. Heureusement elles ont échoué.

La voix de la tribune a confondu bien des mensonges. Sans doute il est resté dans quelque partie de la majorité des préventions obstinées, des erreurs étranges; mais peu à peu, dans cette longue discussion, on a vu le jour se faire et éclairer une situation d'abord obscure. La conviction, l'assurance, la persistance, étaient du côté de la politique qu'on accusait. De l'autre côté, ce n'étaient qu'incohérences et variations. Au bout de quelques jours, les partisans du ministère furent obligés d'abandonner, au moins en théorie, le thème exclusivement pacifique. La commission de l'adresse, qui avait d'abord parlé comme le discours du trône, abandonna sa malheureuse rédaction et se mit à suivre le nouveau tour que prenaient les esprits. On vit naître et grandir de moment en moment, dans la chambre, non pas la résolution nécessaire, mais du moins un sentiment plus juste de la situation du pays, sentiment confus et timide encore, j'en conviens, mais tel cependant qu'une épreuve grave survenant, il eût été impossible au cabinet de se maintenir sur le terrain qu'il avait choisi. Un ministre dont l'esprit est indépendant de sa position, convenait que, si Saint-Jean-d'Acre n'avait été pris, le cabinet n'aurait pu mener à bien la discussion. C'est trop dire peut-être; mais il est certain que

la politique du cabinet français a eu grand besoin des désastres advenus à l'allié de la France.

Quoi qu'il en soit, voici l'état vrai des esprits dans la majorité. Elle n'approuve pas tous les actes du ministère du 1er mars, mais elle est au fond convaincue qu'il a mieux senti que ses successeurs la gravité de la position; et sans avoir des vues d'hostilité immédiate contre ceux-ci, elle n'est nullement assurée que leur politique soit au niveau des chances de l'avenir. La chambre craint la guerre; elle ferait beaucoup; trop même pour l'éviter, mais elle y croit. Toute mesure, tout système qui paraîtra l'ajourner, trouvera faveur auprès d'elle, mais ce ne sera jamais à ses yeux qu'un ajournement. L'isolement de la France ne lui semble pas un fait accidentel ni passager, et bien qu'elle essaie d'espérer la découverte de quelque nouvelle alliance, elle a comme un instinct qui l'avertit qu'un destin inévitable place définitivement la France seule en regard de l'Europe. Aux yeux de la chambre, l'avenir est très sombre, plus sombre même que ne le seront, je crois, les jours qu'il nous réserve.

Cependant on se dit avec inquiétude que ce qui vient de se passer parmi nous n'ajoute pas à notre force. Les côtés vulnérables de la France ont été dévoilés; ses plaies intérieures ont été mises à nu. A l'approche d'une crise, les meilleurs citoyens se sont montrés craintifs; les divisions, au lieu de s'éteindre, se sont envenimées; la politique adoptée paraît triste, la situation accablante; on s'y résigne, on la subit, on la préfère à des dangers plus positifs, mais on ne peut se défendre de la croire une cruelle épreuve et pour la monarchie et pour la paix elle-même. Nul n'oserait affirmer que trois ans se passeront sans qu'un jour terrible se lève pour le monde.

Nous concevons ces inquiétudes sans les partager toutes, et quelque malheureuse que nous paraisse la politique qui prévaut aujourd'hui, nous ne sommes pas sûrs qu'elle porte dans son sein toutes les fâcheuses conséquences que prédisent plusieurs de ceux qui l'ont soutenue. Mais enfin, nous reconnaissons qu'il faut se préparer à tout : il ne suffit pas de déplorer et de blâmer; en toute situation, il y a une conduite à tenir.

La France est isolée; qu'elle ne se montre pas effrayée de l'être. Si cet isolement doit cesser, il ne cessera qu'à la condition que nous ne paraissions pas trop pressés de le voir finir. Les alliances ne nous viendront, au cas qu'elles nous viennent, que si nous ne les cherchons pas. N'en regrettons aucune désormais, et surtout ne feignons pas d'en retrouver. Que de long-temps le nom de la France ne se

lise au bas d'aucun traité. Osons nous avouer à nous-mêmes qu'à moins d'évènement nouveau, l'Orient est perdu pour nous. Sur quel bord, dans quelle cité pourrions-nous nous montrer pour revendiquer notre influence? A Constantinople? mais nous n'avons rien fait pour le sultan, et depuis dix-huit mois le divan n'a dû voir en nous que les patrons d'un rebelle. En Syrie? mais les populations chrétiennes ou musulmanes n'y connaissent plus que le drapeau des Turcs ou des Anglais; ni l'espoir ni la crainte n'y prononcent notre nom. En Égypte? Méhémet, à qui la France demandait des concessions lorsqu'il était fort, en échange de son appui moral, ne l'a revue, dans ses jours d'infortune, que pour s'entendre conseiller d'accepter de la générosité britannique ce que la France lui avait garanti et ce que, vingt-quatre heures plus tard, elle lui laissait enlever à coups de canon. C'est sous le protectorat de l'Angleterre que doit se placer maintenant la contrée où quarante siècles ont contemplé les exploits de nos jeunes armées.

Est-ce en Europe que nous trouverions un point où l'influence française fût autre chose qu'un vain mot? On ne peut plus parler de l'Espagne ni de la Belgique. Mais là même où l'on s'applaudit de notre changement de système, la sécurité nouvelle que nous inspirons est-elle une suite de notre force, et ne devinez-vous pas comment, à Saint-Pétersbourg ou même ailleurs, on qualifie notre sagesse, bien qu'on en profite? Les auteurs même de notre conversion diplomatique ne sauraient sans trouble entendre de quel ton les louent les signataires du traité du 15 juillet, et l'on peut supposer quel sentiment inspire aux cabinets de l'Europe une politique qui s'est mise à les craindre, pour n'avoir pas réussi à les effrayer. Il y a vraiment des situations qu'on n'ose décrire, et le respect pour la patrie ne permet pas de lui dire toute la vérité.

Dans une telle position, toute agitation serait une faute. Quelque pénible que cette position puisse être, ne montrons pas trop de hâte d'en sortir. La France n'a qu'un rôle à jouer, qu'un devoir à remplir, c'est de renoncer à toute diplomatie, et d'organiser pour un avenir inconnu ses moyens de puissance. Fortifions Paris. Cela est peut-être plus nécessaire encore aujourd'hui qu'il y a six mois. Que des remparts s'élèvent autour du tombeau de celui qui n'en eut pas pour couvrir son trône.

On ne peut se défendre d'un triste rapprochement. Tout le monde le fera sans doute à l'heure où ces lignes se publieront. C'est lorsque la France est condamnée à une politique de faiblesse qu'elle reçoit

dans son sein les restes de Napoléon. D'une main désarmée, elle va graver sur une pierre funéraire le nom de l'homme qui ne lui est cher que parce qu'elle aime en lui sa propre gloire. Contraste étrange et douloureux! elle relève les trophées du passé à l'instant où elle vient de baisser la tête devant un danger à venir. Quelles paroles amères pourraient, devant un tel spectacle, échapper à ceux qui en seraient moins navrés que nous!.... Mais non, de nos succès et de nos épreuves, du passé et du présent, tirons plutôt une leçon plus sévère et moins désolante. Avec Napoléon, et grace à lui sans doute, la France fut grande; mais elle sacrifia trop à la force, et, par une loi fatale, elle a durement expié l'excès de la grandeur; elle l'expie encore aujourd'hui, car elle s'alarme par ses souvenirs. Pour avoir trop osé, elle ose trop peu. L'empereur a compromis la gloire, comme la révolution avait compromis la liberté. On se rappelle le temps où toute liberté semblait anarchie, comme aujourd'hui toute énergie paraît témérité, et notre affaiblissement actuel est encore un vestige d'une toute-puissance dont nous avons trop connu la fragilité. Relevez donc le tombeau de l'empereur, honorez ses restes augustes, offrez au respect des peuples les débris de ce qu'ils ont admiré; mais jugez la gloire en la célébrant, et que le sort auquel vous êtes en ce moment réduits vous apprenne encore combien coûte cher et longtemps aux peuples l'abus de la force et du génie. Après trente ans, la France se ressent encore d'avoir trop vaincu.

Et cependant la révolution de juillet n'a pas plus restauré l'esprit de conquête qu'elle n'a rétabli le règne de l'anarchie. Ne l'oublions jamais, elle a voulu donner à notre pays la liberté et la puissance; la liberté et la puissance doivent être sages, mais non timides. On les veut timides aujourd'hui.

****

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 décembre 1840.

Méhémet-Ali a fait sa soumission. Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ou pour ne pas sortir de la prose, contre cinq? Qu'il mourût? Cet expédient n'est pas dans les mœurs des Orientaux. Ils se résignent à leur perte avec un calme stoïque, mais ils ne vont pas au-devant du coup qui les doit frapper, ils ne l'appellent pas, ils n'y ajoutent rien. Nos susceptibilités européennes ne les irritent pas; c'est tout simple; ceux qui n'attribuent à la liberté humaine qu'une faible part dans les choses de ce monde, n'aperçoivent pas de déshonneur dans les revers; ils les acceptent comme nous nous soumettons à une opération chirurgicale. Qui voudrait se tuer ou se faire couper le bras droit, parce qu'un accident, un malheur le forcerait à livrer à la scie de l'opérateur le bras gauche?

On se demande encore pourquoi la résistance des Égyptiens a été si faible en Syrie! pourquoi Ibrahim a laissé fondre son armée sans rien tenter de considérable, sans une action d'éclat, sans rappeler en rien l'élan, la vigueur du conquérant de la Morée et du vainqueur de Nézib. Y a-t-il eu d'autres raisons de cette chute peu glorieuse que les difficultés réelles de sa position, privé qu'il était de tout secours, tandis que la Porte lançait contre lui les boulets et les soldats de l'Angleterre et de l'Autriche, et lui montrait en réserve les bataillons de la Russie; lorsqu'on avait, en semant l'or et en envenimant les dissidences religieuses, séduit les populations de la Syrie, encouragé leur révolte, fourni les armes, tourné contre lui à la fois les forces physiques et les influences morales de l'Asie et de l'Europe, de l'Évangile et du Coran? On a dit qu'Ibrahim n'occupait la Syrie qu'à contre-cœur, que depuis long-temps il était convaincu que cette conquête était impossible à défendre, qu'en mésintelligence avec son père, ce qu'il voulait avant tout était un prétexte pour abandonner la Syrie et rentrer en Égypte; on a même ajouté que le vice-roi avait à craindre au Caire une révolte excitée par son fils aîné, qui ne voit pas

de bon œil la tendresse du vieillard pour les enfans qu'il a eus d'autres femmes que la mère d'Ibrahim. Il y a du vrai et quelque exagération aussi dans ces renseignemens. On sait depuis long-temps qu'Ibrahim ne croyait pas pouvoir tenir tête en Syrie à une coalition qui mettrait au service de la Porte de grandes forces européennes et appellerait en même temps à la révolte les populations aguerries, turbulentes, toujours prêtes au combat, de la chaîne du Liban et des districts qui l'avoisinent. Il est également vrai que le vaillant et habile Ibrahim s'est livré, trop peut-être, aux idées, aux goûts, aux habitudes de l'Europe. Il aime nos usages, nos repas, la vie sédentaire, par-dessus tout l'agriculture. On dirait un de ces vieux généraux qui sous le poids des années n'aiment plus que les batailles qu'on raconte au coin du feu. Ibrahim cependant n'est pas dans l'âge de l'impuissance; mais son contact avec l'Europe l'a transformé, trop transformé peut-être. Nous craignons pour lui qu'il n'ait perdu de sa puissance orientale plus qu'il n'a acquis de force européenne. Un chef d'armée, à plus forte raison l'homme chargé du gouvernement d'un pays, ne peut sans s'affaiblir se mettre trop en dehors, par ses habitudes, par ses idées et ses désirs, de l'armée qu'il doit conduire, du pays qu'il doit gouverner. Ibrahim n'est plus le même homme que nous avons connu en Morée; cela est vrai. Les autres conjectures qu'on a faites sur son compte sont hasardées; nous les croyons dépourvues de tout fondement. Rien n'autorise à douter de la fidélité, du dévouement d'Ibrahim pour son vieux père, ni de l'attachement, de la tendresse de Méhémet pour ce fils qui a été son bras droit, l'instrument principal de ses plus belles entreprises. Ils ont pu ne pas envisager du même point de vue la situation dernière de leurs affaires; mais de là à la trahison, à la révolte du fils contre le père, il y a loin.

Quoi qu'il en soit, la soumission de Méhémet-Ali suspend, pour le moment, le cours naturel, les développemens inévitables de la question orientale. Si les vainqueurs ne cherchent pas de vains prétextes pour abuser de la victoire, si la Syrie est remise à la Porte et occupée exclusivement par ses forces, si l'Egypte est effectivement laissée à Méhémet-Ali à titre héréditaire, et avec les pouvoirs qu'il y exerce aujourd'hui, si les signataires du traité du 15 juillet, les champions de la Porte, ne songent pas à imposer soit au suzerain, soit au vassal, des conditions, des stipulations onéreuses ou blessantes pour les puissances qui sont restées étrangères au traité, la paix peut reparaître en Orient et s'y maintenir peut-être jusqu'à la mort du pacha. C'est là tout ce que peuvent espérer de mieux les amis de la paix.

Cette espérance elle-même, quelque modeste qu'elle soit, peut être facilement trompée. Les évènemens qui viennent de s'accomplir ont en réalité ébranlé toutes choses plus que les amis ardens du repos et de l'inaction ne l'imaginent. Qu'on ne s'y trompe pas, nous aimons la paix autant que personne, la paix honorable s'entend, la paix d'une grande nation, la paix digne et fière; mais encore faut-il voir les choses de ce monde telles qu'elles sont : changeraient-elles parce qu'on se dispenserait de les regarder?

La soumission, disons le mot, l'abaissement du pacha, est un fait qui au

fond, en réalité, n'est bon pour personne. Il faut cependant en excepter ceux qui, à l'endroit de l'Orient, ont besoin de pêcher en eau trouble.

Méhémet-Ali en reste meurtri, mutilé, et cela dans ses vieux jours, lorsque rien ne peut le relever aux yeux des populations qu'il est obligé de rudoyer pour les plier à son régime, à son administration. On vient de briser en ses mains le ressort principal de sa puissance; l'habileté, le succès, lui ont manqué. Dieu n'est pas pour lui. Ce n'est pas Ibrahim, nous sommes loin de l'en soupçonner, qui peut un jour ensanglanter les rues du Caire et y commettre un grand crime. Mais ce qu'Ibrahim est loin de penser, d'autres le peuvent faire. Méhémet est au bord d'un abîme.

Il faut bien le dire; quelque utile, quelque commode que cela soit d'ailleurs pour l'Europe, la politique du pacha a été subalterne et timide. Il a prêté l'oreille à nos conseils de modération et de sagesse. Il lui en coûte tout ce qu'il possédait, hors l'Égypte; il lui en coûtera peut-être un de ces jours l'Égypte et la vie. Un homme nouveau, un conquérant qui recule, qui n'est pas prêt tous les jours à jouer le tout pour le tout, ne fait plus son métier. Réussir ou tomber avec éclat, il n'y a pas d'autre issue honorable pour lui. Il n'y a pour lui de chances de salut que dans l'audace. Louis XIV pouvait négocier à Utrecht; Napoléon ne le pouvait pas à Châtillon. Il devait vaincre ou tomber, ayant l'Europe entière sur les bras. Il le savait, il ne se trompait point; il ne pouvait pas lui, Napoléon, rentrer paisiblement aux Tuileries avec une France mutilée, une couronne dépenaillée, des blessures à soigner, des dettes à payer; il n'y a pas d'homme nouveau, de conquérant malheureux, qui puisse braver à la fois les imprécations de son pays et les sarcasmes de l'étranger. Les rois qu'a faits la gloire militaire ne peuvent vivre que par elle : elle ne leur permet pas d'accepter l'abaissement; elle ne leur permet que de tomber avec éclat, sous un effort gigantesque. Ils vivent alors dans la mémoire des peuples, des peuples qui, dans les élans de leur admiration, oubliant les pertes qu'ils ont faites, les maux qu'ils ont soufferts, se rappellent seulement les joies du triomphe, les émotions de la gloire, la grandeur de la patrie.

Méhémet-Ali n'avait que deux grandes choses à faire : franchir le Taurus, pour chercher une chance de salut dans un bouleversement général qui lui aurait permis peut-être de vendre chèrement ses services à ceux-là même qui aujourd'hui l'ont attaqué ou abandonné; s'il n'osait pas marcher sur Constantinople, il devait du moins, après avoir perdu la Syrie, se défendre à outrance en Égypte, et contraindre ainsi notre gouvernement à dire nettement à l'Europe ce qu'il entendait faire de la note du 8 octobre. Encore une fois, l'Europe doit savoir gré au pacha d'avoir préféré la petite politique à la grande : il nous a épargné à tous de cruels embarras. Mais a-t-il pris pour lui-même le parti le plus raisonnable? S'il voulait se courber sous le traité du 15 juillet, mieux valait le faire tout de suite qu'attendre des revers trop probables, presque certains pour lui qui connaissait le fond des choses en Syrie. On dirait qu'en voulant nous cacher la vérité, il se l'est cachée à lui-même, et s'est laissé acculer au plus mauvais de tous les partis pour lui.

Ibrahim, de son côté, va rentrer en Égypte battu, vaincu, plus abaissé encore, plus amoindri que son père. Est-ce là le chemin du trône? le moyen de succéder à Méhémet-Ali?

Est-ce dans l'intérêt de la Porte qu'il faut se féliciter de la soumission du pacha? La Porte ressemble à un impotent qui se réjouit de voir briser une de ses béquilles par des voisins officieux qui, sous prétexte de le mieux soutenir, lui mettent chacun une main sous les aisselles, et l'autre dans les poches. La Porte, ainsi qu'on l'a vu en Grèce, pouvait au besoin compter sur l'armée égyptienne, elle est dissipée; sur deux flottes, nous verrons ce qu'elles deviendront. En détruisant le pacha d'Égypte, le sultan se fait lui-même pacha, pacha de l'Angleterre et de la Russie; jamais la Porte n'a été plus bas placée, plus à la merci d'autrui. Ses destinées s'accomplissent.

Le cabinet anglais se félicite sans doute de ses exploits en Syrie et de la soumission du pacha. Est-il moins vrai que ces évènemens ont en réalité rapproché le jour de la grande lutte en Orient, le jour où l'Angleterre et la Russie ne signeront pas des traités, mais des manifestes l'une contre l'autre?

Les Russes se résigneront-ils long-temps au rôle tout-à-fait subalterne, presque ridicule que les antipathies toutes personnelles de Nicolas à l'égard de la France ont fait jouer à la Russie dans cette occurrence? L'alliance anglo-française, on peut la tenir pour dissoute, c'est là un bénéfice réalisé pour la Russie; il faudrait bien du temps et beaucoup plus de sagesse et de modération qu'on ne peut en espérer de notre juste susceptibilité nationale et de la morgue britannique pour que l'alliance anglo-française pût être renouée sincèrement et de manière à garantir la paix du monde. Maintenant le cabinet russe voudra-t-il avoir mis un si grand prix à la rupture de cette alliance, uniquement pour le plaisir de la rompre? Renoncera-t-il au protectorat de Constantinople, à ses anciens projets sur l'Orient, à sa tendance constante vers le sud, uniquement parce que cela fait de la peine à l'Angleterre, et que l'Angleterre a bien voulu prouver à la France le peu de cas qu'elle faisait de son alliance? Lui cédera-t-elle comme récompense de cette rupture la haute main dans les affaires de l'Orient, le protectorat de la Syrie et de l'Égypte, la domination des rives de l'Euphrate et de l'isthme de Suez, car c'est là le fond de la question, et l'Angleterre ne sera jamais l'amie de quiconque aura la pensée de lui enlever une partie de sa puissance, de son influence, de ses espérances en Orient. Que cette pensée soit russe ou française, qu'importe? L'Angleterre, par sa situation économique et commerciale, est entrée dans une carrière où il est impossible de s'arrêter sans se perdre.

Bon gré mal gré, il lui faut s'étendre, s'ouvrir de nouveaux marchés, s'en assurer le monopole, conquérir, subjuguer : l'Inde, l'Australasie, la Chine, la Turquie, l'Égypte, directement ou indirectement, l'Angleterre a besoin d'être la maîtresse partout, d'en faire partout à sa fantaisie, d'établir partout son commerce, son industrie, sa prépondérance. Qu'on ne dise pas que nous exagérons. On aurait sans doute fait le même reproche à l'homme prévoyant qui aurait dit, il n'y a pas bien long-temps : « L'Angleterre sous peu possédera

dans l'Inde des territoires immenses et cent millions de sujets. » On l'aurait sans doute traité de rêveur et de maniaque. Il n'aurait cependant dit que l'exacte vérité. Encore une fois, il est en politique des situations où il est impossible de s'arrêter. L'Angleterre se trouve dans une de ces situations; elle ne s'arrêtera pas. Dès-lors il est impossible que ses prétentions se concilient avec les prétentions de la Russie; dès-lors la chute de Méhémet-Ali n'est autre chose que l'enlèvement d'un des obstacles qui s'interposaient entre les deux rivales et prévenaient le choc immédiat; dès-lors ils se sont évidemment trompés ceux qui voient dans la soumission de Méhémet-Ali le gage du rétablissement d'une paix durable. C'est tout juste le contraire.

Quant à la France, sans doute cette soumission a écarté une question gouvernementale des plus sérieuses. Le gouvernement a pu dire : la Syrie est perdue, l'Égypte est respectée, la paix est rétablie, la Porte est satisfaite, Méhémet aussi ; les parties belligérantes se retirent, il n'y a plus rien à faire.

Nous en convenons, tout le monde en convient, on ne peut pas courir aux armes pour faire du pacha ce qu'il ne peut plus être. Il ne faut pas se féliciter de sa chute, mais elle est un fait irréparable. Il ne s'agit plus du pacha aujourd'hui. Il gardera l'Égypte tant qu'il le pourra ; soit. Ce n'est pas de lui qu'il faut s'occuper, c'est de la France, de la France, qui ne peut pas, sans se mentir à elle-même, se dissimuler que son influence en Orient a reçu un rude échec, que sa voix n'a pas été comptée dans les conseils de l'Europe lorsqu'il s'agissait de régler des questions qui intéressaient vivement notre dignité et notre rang dans le monde; de la France enfin, qui, oubliant même tout ce qui s'est passé jusqu'ici, peut se trouver demain en présence d'évènemens nouveaux plus graves encore et plus décisifs.

S'il y a quelque vérité dans nos remarques, il ne peut rester dans les esprits sérieux le moindre doute sur la solution des deux questions importantes et pratiques qui résument en ce moment toute la politique du jour. Nous voulons parler de nos négociations avec l'étranger, et ensuite de l'armement et des fortifications de Paris.

Le traité du 15 juillet s'est accompli sans nous, disons-le, malgré nous. Aujourd'hui Méhémet-Ali accepte l'Égypte, rend tout le reste, et, à je ne sais quelles conditions, les alliés et la Porte garantissent au vice-roi l'hérédité du pachalik qu'on veut bien lui octroyer. Il se peut (c'est une pure conjecture de notre part, les faits nous sont inconnus), il se peut, disons-nous, qu'on propose à la France je ne sais quelles conventions, je ne sais quel *conclusum*, un acte final, un traité général qui l'associerait aux autres puissances pour la ratification et la garantie des résultats obtenus en Orient. Notre gouvernement doit-il se prêter à une négociation de cette nature et venir après coup, à choses faites, faites sans lui et malgré lui, corroborer de sa signature les arrangemens de l'alliance anglo-russe? Nous ne le pensons pas. On nous a fait une position d'isolement, gardons-la, gardons-la sans faiblesse comme sans humeur; que les autres terminent et garantissent, si bon leur semble, ce qu'ils ont fait sans nous. Pourquoi perdrions-nous l'avantage de l'isole-

ment, la liberté d'action? Pourquoi, après avoir subi les inconvéniens d'une situation, en perdrions-nous les profits? Et quelle utilité y aurait-il pour la France à venir ainsi tardivement, après coup, ajouter sa signature à celle des quatre puissances? Il n'y aurait ni avantage ni dignité. Laisons faire, et sachons une fois nous confier au temps, aux évènemens et à cette force, à cette puissance que nul ne peut nous enlever. L'étranger n'a tenu aucun compte de notre dissentiment; qu'il ne puisse pas du moins se targuer de notre adhésion. Il n'est qu'une hypothèse où la France pourrait la donner, mais cette hypothèse ne se réalisera pas; car toutes ces négociations et toutes ces conventions ne sont au fond que des jalons que la Russie et l'Angleterre placent chacune sur leur route. Qu'on stipule formellement, par un traité solennel, européen, que l'empire ottoman est désormais un territoire absolument neutre, comme la Suisse, comme la Belgique, que sous aucun prétexte nulle force étrangère ne pourra y pénétrer, que toute atteinte à ce principe sera considéré *ipso facto* comme un *casus belli* européen, et alors peut-être nous aussi nous pourrions apposer notre signature au traité, l'y apposer avec avantage, surtout avec dignité.

Mais c'est assez insister sur un rêve. Ce n'est pas la neutralité et par là la conservation de l'empire ottoman qu'on veut; on veut l'abaisser d'abord, l'envahir et le démembrer plus tard.

La seconde question nous paraît également simple et facile à résoudre. La France doit-elle désarmer? Nous l'avons dit tout d'abord et avec bonne foi: entre les projets du 1er mars et ceux du 29 octobre il ne pouvait y avoir à nos yeux qu'une seule différence pratique et digne d'arrêter des esprits sincères et sérieux. Le 1er mars avait conçu un armement de près d'un million d'hommes en y comprenant trois cent mille gardes nationaux mobilisés; c'était un système qui avait son principe, son but, un système qui, réalisé, amenait nécessairement d'honorables concessions à la France ou bien la guerre. On n'armait pas un million d'hommes comme pied de paix. Ce n'était pas la guerre certaine, à tout prix, c'était la guerre en perspective.

Nous avons compris sans peine que ce système, plausible avant les évènemens de la Syrie, c'est-à-dire pendant l'administration du 1er mars, pouvait paraître excessif, inutile, lorsque les évènemens sont venus, sans qu'on puisse en faire reproche à personne, modifier profondément la situation et mettre fin pour le moment à la lutte qui pouvait faire naître les incidens les plus graves. Nous avons compris qu'en cet état de choses, ce qu'il y avait de plus sage était de maintenir dans toute leur plénitude les armemens déjà ordonnancés, c'est-à-dire une flotte formidable et une armée au complet de près de 500 mille hommes. C'est là ce qu'on a appelé la *paix armée;* c'est là le *verdict* que les chambres ont prononcé en délibérant leur *adresse;* nous l'avons accepté avec respect comme étant le *verdict* du pays.

La France ne veut déclarer la guerre à personne, ni prendre capricieusement l'initiative d'un immense bouleversement. Elle ne veut donc *qu'un pied de paix*. Mais la France n'est aujourd'hui l'alliée de personne; la France de

juillet ne peut méconnaître tout ce qu'il y a à son égard de froideur et de mauvais vouloir dans plus d'un cabinet étranger; elle ne peut pas fermer les yeux sur les manœuvres qu'on emploie pour exciter contre nous les gouvernemens et les peuples; enfin elle sait que la question d'Orient est à peine assoupie, et qu'elle peut se réveiller demain plus ardente que jamais. Il nous faut donc, ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir, un devoir sacré envers le pays, il nous faut la *paix armée;* il nous faut un état militaire que les chambres ont évidemment eu en vue, et auquel elles ont applaudi.

Il faut pourtant se le rappeler, se le dire; si on s'est conduit sans façon à notre égard, si on a traité la France en puissance de second ordre, ce n'est pas que notre gouvernement ne fût dignement représenté à Paris et à Londres; c'est qu'on savait que nous étions désarmés, c'est qu'on connaissait comme nous l'état de notre cavalerie, de notre artillerie, de nos places fortes, de nos arsenaux; c'est qu'on était certain qu'il nous faudrait dix mois avant de pouvoir parler, négocier à la tête d'une armée prête à entrer en campagne. On a osé passer outre en présence de la France désarmée; on y aurait pensé à deux fois si le télégraphe avait pu porter à trois cent mille hommes l'ordre de marcher à la frontière.

Notre désarmement en l'état actuel de l'Europe fausse notre politique et fourvoie nos hommes d'état. Qu'on confie nos affaires aux hommes les plus calmes, les plus sages, les plus pacifiques, nous le voulons bien; les questions de personnes sont en seconde ligne pour nous. Mais quels que soient nos ministres, qu'ils puissent sérieusement opter, selon les circonstances et les droits du pays, entre les concessions et la résistance, entre la paix et la guerre. Il n'y a pas d'option possible aujourd'hui pour un pays désarmé; surtout, il faut bien le reconnaître, dans un pays de démocratie, et de démocratie bourgeoise.

D'un côté, les démocraties n'ont point de secret, rien de caché. Amis et ennemis, ils connaissent tous également tout ce qu'elles sont, tout ce qu'elles pensent, tout ce qu'elles font, tout ce qu'elles se proposent de faire.

D'un autre côté, la bourgeoisie (certes nous n'avons pas l'envie d'en médire), lorsqu'on laisse refroidir ses premières impressions, lorsque les blessures de sa nationalité commencent à se cicatriser par l'effet du temps, par le courant des affaires, sent bientôt les flots de sa colère s'abaisser; l'esprit de calcul la saisit avec ses chiffres; le foyer domestique l'endort par son calme, et au milieu de ses bonnes et douces pensées bourgeoises, la chose publique risque de se trouver quelque peu oubliée, quelque peu rapetissée.

Le gouvernement du pays n'a toute la liberté d'action qui lui est nécessaire pour les intérêts et la dignité de la France, que lorsque la paix est armée, lorsqu'il peut, d'un jour à l'autre, jeter dans la balance européenne l'épée de la France. Tant qu'il y aura à l'horizon les nuages qui depuis quelque temps ne cessent de s'y amonceler, la *paix armée* n'est pas une convenance, c'est une nécessité, c'est la vie même, la vie politique de la nation.

C'est une nécessité qui coûte cher, nous le savons; mais ces dépenses ne sont

pas moins une économie, une économie parce que des armemens précipités seraient, au jour du besoin, une dépense bien autrement considérable, une économie grace à l'adage toujours vrai : *Si vis pacem, para bellum.*

D'ailleurs, que nous importe? Est-ce au poids des écus que nous pourrions mesurer tout ce qui touche aux droits du pays, à l'honneur national, à la dignité de la France vis-à-vis de l'étranger? Nous aimons de tout notre cœur la liberté, la bonne administration, la bonne justice, la prospérité du pays; mais, disons-le hautement, nous aimons plus encore sa dignité et sa grandeur, ou, à mieux dire, nous ne concevons pas, pour une grande nation, une chose sans l'autre. En s'abaissant, une grande nation s'anéantirait dans le monde politique, et il défendrait mal ses libertés le pays qui aurait le malheur de faire, par économie, bon marché de son honneur. Empressons-nous de le dire, nous ne craignons pas ce malheur pour la France. Nous sommes profondément convaincus que les chambres ne voudront à aucun prix prendre sur elles de renoncer à la *paix armée* pour retomber dans la paix désarmée. Elles ne veulent pas renoncer à l'espérance d'une longue paix, et moins encore provoquer à la guerre; mais elles ne voudront pas davantage nous exposer aux procédés discourtois de l'étranger : elles savent que la France a le droit, en étant juste, d'être fière, et il n'y a pour les grandes nations de fierté digne et noble que celle qui s'appuie largement, solidement sur la force, sur la puissance nationale.

Les fortifications de Paris sont à la fois la base et le complément de nos armemens. Nous ne concevons pas deux opinions sérieuses sur cette question : Paris doit-il être fortifié? Sans doute, les hommes de guerre pourront nous éclairer de leurs lumières et de leur vieille expérience sur la question d'exécution. Nous nous inclinerons devant leur autorité; nous nous reconnaissons juges fort peu compétens sur ce point. Mais quant à la question principale, elle n'est pas militaire, elle est toute politique, de haute politique, et, l'histoire à la main, il est impossible de ne pas la résoudre affirmativement. Vous voulez la paix, la paix éternelle, s'il se peut, mais cependant une paix honorable, digne. Nous aussi. Fortifiez donc Paris; ôtez à l'étranger tout espoir d'abreuver de nouveau ses chevaux aux rives de la Seine, et vous verrez les rêves insensés dont pourraient encore se bercer les ennemis de notre monarchie se dissiper comme de légers nuages au souffle du vent.

Enceinte continue, forts détachés, encore une fois c'est là une question sur laquelle nous pouvons reconnaître notre incompétence. Mais d'un autre côté, il nous est démontré qu'à tort ou à raison le système des forts détachés échouerait à la chambre des députés. Repoussé par la gauche dans une vue politique, il le serait en même temps par ceux qui ne veulent en aucune manière fortifier Paris. Dès-lors il n'y a pas à hésiter pour nous. Quel que soit le mérite intrinsèque du système mixte, nous le préférons par cela seul qu'il est possible, et seul possible aujourd'hui.

—

REVUE MUSICALE.

La Favorite, que l'Académie royale de Musique vient de représenter, est le troisième opéra dont M. Donizetti dote la France. En moins de quinze mois, trois partitions, *la Fille du Régiment*, *les Martyrs*, *la Favorite*, c'est avoir la main leste; et les gens qui décident de la valeur d'un maître d'après le nombre de fois que son nom se produit sur l'affiche, doivent être fort satisfaits. Il semble cependant qu'un homme du talent de M. Donizetti aurait pu envisager les choses d'une manière plus grave, et ne pas exposer à des revers nécessaires une renommée devenue européenne, et qui s'appuie sur des titres tels que l'envie et l'impuissance les contestent seules encore aujourd'hui. Puisque c'est une opinion généralement reçue, et, sous plus d'un rapport, assez légitime, que Paris exerce sur toute œuvre d'art un arbitrage suprême, il semble que M. Donizetti aurait dû rassembler toutes ses forces et prendre toutes ses mesures avant de s'aventurer dans une épreuve semblable. Or, c'est justement ce qu'il n'a point fait. M. Donizetti est venu à Paris comme il serait allé à Milan ou à Florence, non comme un homme de génie dans sa liberté, mais comme un maestro à la tâche; il a écrit pour l'Opéra comme il eût fait pour *la Scala* ou *la Perzola*, dépêchant la besogne, se libérant au plus vite de ses engagemens pour en contracter d'autres, en un mot nous traitant avec un laisser-aller plus que napolitain; tout cela au grand dommage de sa réputation ébranlée ici par trois échecs presque simultanés, et dont le contre-coup trouvera, nous le craignons bien, un retentissement en Italie. Du reste, ce n'est pas la première fois que le cas se présente. Il n'y a guère que les Allemands qui se préoccupent de l'importance d'une telle entreprise. Rossini lui-même, si l'on s'en souvient, donna, en débarquant, dans le travers dont nous parlons; mais Rossini est un homme d'infiniment d'esprit et de tact qui, lorsqu'il se trompe, ne met pas long-temps à s'en apercevoir. Après le replâtrage du *Siége de Corinthe* parut la composition sublime de *Moïse*, puis après *le Comte Ory*, *Guillaume Tell*, c'est-à-dire une transformation tout entière, c'est-à-dire le plus noble hommage qu'un grand maître puisse rendre au goût d'un grand pays.

La Favorite a pour elle tous les élémens qui de temps immémorial constituent dans les règles un mauvais opéra italien. Les motifs les plus vulgaires se rencontrent comme s'ils s'étaient donné rendez-vous, les duos se suivent et se ressemblent; les réminiscences et les plagiats ne prennent plus même la peine de se déguiser dans leurs allures; les airs de bravoure non plus ne manquent pas. Chaque personnage a sa cavatine qu'il chante à grand fracas de

trombones et de timballes, en ayant bien soin de remonter la scène pendant les ritournelles. Si les traditions de la pantomime italienne, les excellentes traditions du bon vieux théâtre Louvois, étaient perdues, ce qu'à Dieu ne plaise! on les retrouverait en ce moment à l'Opéra. A tout prendre, c'est là une partition de plus dans le bagage de M. Donizetti, une partition dont ni l'auteur ni le public ne se souviendront dans quelques jours. On me disait dernièrement que M. Donizetti ne savait pas lui-même le nombre de ses chefs-d'œuvre, je le croirais assez volontiers. Il en est un peu des compositions d'un maître comme de l'âge d'un cheval; passé le chiffre sept, on ne compte plus. Quant à la pièce, libretto s'il en fut, on la croirait traduite de Romani, tant elle a les qualités et les défauts qui distinguent la plupart des œuvres dramatiques du poète de Turin. Le style, bien qu'il affecte trop souvent une certaine poésie déclamatoire qui rappelle un peu l'école de M. de Jouy, est cependant plus élégant et plus soigné que d'ordinaire. Mais quelle inexpérience dans l'élaboration du drame! quel défaut absolu d'invention dans les moyens mis en œuvre pour préparer le but qu'on se propose! Où trouver dans cette pièce une scène, une idée, une intention, qu'on n'ait déjà rencontrées ailleurs? Ce jeune novice dans le cloître, qui raconte au prieur de Saint-Jacques ses amours pour une *dame inconnue*, c'est Guido chantant sa mélancolique romance; cette Léonor au milieu de sa cour de baigneuses, c'est la Marguerite de Navarre des *Huguenots;* ce vieux prêtre lançant les foudres de Rome sur le roi de Castille, c'est le cardinal du troisième acte de *la Juive;* ce moine reconnaissant sous le froc les traits de sa maîtresse inanimée, c'est Comminges. Qu'on s'étonne après cela que la musique de M. Donizetti abonde en réminiscences de toute espèce. Comment ne pas céder à l'occasion lorsque vos poètes vous la font si belle, et qu'on a sur ce point la conscience un peu faible? M. Donizetti se sera dit : Une situation de *la Juive* ne saurait être mieux rendue que par la musique de *la Juive,* et rien au monde ne convient mieux à une situation des *Huguenots* que la musique des *Huguenots*. Est-ce de la logique, oui ou non? — En général, les tentatives romantiques ne sont pas heureuses à l'Opéra, et M. Scribe finit toujours par rester maître du terrain. Au moins, avec M. Scribe, dans ses bonnes pièces s'entend, les fils des combinaisons scéniques se croisent et s'enlacent avec art, les passions dramatiques se développent, et, si vous avez moins de belles périodes ronflantes et de vers bien *frappés,* les rhythmes sont traités avec plus d'exactitude et de mesure. Or, c'est de rhythme que vit la musique, et non pas de beaux vers. Certes, nous ne sommes pas de ceux qui se gendarment contre toute idée nouvelle. Nous voudrions de toute notre ame voir la scène lyrique française aux mains de quelque grand poète capable d'ébaucher à loisir toutes les figures que la musique anime et passionne. Mais où le trouver ce poète? Shakespeare et Schiller ne sont plus de ce monde, et s'ils vivaient de nos jours, au lieu de donner leurs chefs-d'œuvre à Meyerbeer, à M. Halévy, à M. Donizetti, ils auraient le bon esprit de les garder pour eux, comme ils ont fait. Laissons donc cette besogne à ceux qui s'en acquittent le mieux de notre temps,

ou, si nous voulons à toute force nous en mêler, tâchons d'inventer quelque chose; car, pour nous traîner sur les traces de chacun, en vérité ce n'est pas la peine. Que dire de ce roi imbécile, de cette Marion de Lorme transformée en une courtisane du XIVe siècle, de ce capucin ridicule qui se prend de belle flamme pour une princesse, jette le froc aux orties, *vole aux combats*, et ne se donne que le temps d'aller changer de costume pour revenir *vainqueur et digne de la main de sa belle?* Ce sont là des personnages qu'on irait voir aux marionnettes. Le dernier surtout, ce *jeune novice* que Duprez représente, mérite toutes les sympathies du public, et pour être complet, il ne lui manque, à mon sens, que ce fameux bouquet de plumes tricolores dont le ténor David s'affublait dans ses rôles de prince pour venir chanter sa cavatine *di gloria* et d'*amore*. Et l'action, sur quels pauvres ressorts elle se meut! que de bonhomie dans les expositions, de simplicité antique dans les péripéties! Les mystères du moyen âge n'étaient pas plus naïfs. S'agit-il de provoquer une rupture entre le roi et sa favorite, une lettre se trouve là fort à propos et vient comme d'elle-même tomber entre les mains d'Alphonse. S'agit-il de motiver le ballet, le roi prend la reine par la main, et la conduit sur un trône *à droite du spectateur*, en lui disant ces paroles sacramentelles :

Prenez part à la fête
Que j'ai fait préparer,

absolument comme au temps de *la Caravane*, comme aux beaux jours de Grétry et de Laïs. On replâtre de grands mots les plus vieilles idées, on habille à neuf le passé, on change les toques de velours en capuchons de soie, les bottes jaunes en sandales de feutre, et cela s'appelle aujourd'hui de la poésie nouvelle, de la musique nouvelle, de *l'art* enfin.

L'ouverture de *la Favorite* est un pauvre morceau tout hérissé de contre-point et de formules scolastiques; nous doutons que M. Donizetti l'ait écrit tout exprès pour cette partition, à moins cependant que le maître italien n'ait voulu payer en fugues sa bienvenue à l'Opéra. Cette ouverture a l'air de s'adresser directement à M. Halévy, et de lui tenir ce langage : « Vous prétendez, vous, que les Italiens ne savent écrire que des *cabalettes;* je veux vous prouver, moi, Gaetano Donizetti, que nous nous entendons fort bien à traiter une fugue dans les règles, et que les traditions du conservatoire de Naples valent au moins les traditions de la rue Bergère. » Quand M. Donizetti s'est escrimé pendant dix minutes, et pense que M. Halévy doit être parfaitement satisfait, le rideau se lève. Une procession de moines traverse le théâtre au son d'une musique lugubre; deux frères se détachent des rangs, s'avancent devant le trou du souffleur, et voilà l'exposition engagée. N'admirez-vous pas ce système qui tient à la fois du récit classique et de l'action romantique, du *Bajazet* de Racine et du *Don Juan* de Mozart? Jadis, au bon temps de M. de Jouy et de *la Vestale*, les deux moines seraient sortis des deux coulisses opposées, et venant, l'un de droite, l'autre de gauche, on les aurait vus s'aborder solennellement sur le proscenium avant d'entrer en ma-

tière. Cette procession est une véritable trouvaille, d'autant plus que la salle s'en égaie chaque soir, grâce au sérieux tout grotesque des choristes ventrus qui l'exécutent, et la prend comme un prologue bouffe au début de ce lamentable mélodrame. La cantilène du novice racontant ses amours mystiques au prieur de Saint-Jacques voudrait de toutes ses forces avoir le succès de la romance de *Guido;* elle vient bien tard, et le duo qui suit entre les mêmes personnages ressemble aux plus tristes duos qu'on ait jamais taillés sur la coupe italienne. — Reste, dit Balthazar dans un adagio monotone et vide. — Non, s'écrie Fernand, je pars *pour les combats.* — La fanfare obligée éclate, et, comme il arrive toujours, un solo de trompette invite le jeune homme à s'en aller tenter les hasards de la fortune. Vous vous souvenez de cette jolie scène des baigneuses au second acte des *Huguenots?* Quelle fraîcheur! quelle grace! quelle mélodie dans les voix! quelle imitation heureuse dans l'orchestre! Weber n'a jamais mieux rendu le frémissement des eaux sous les arbres. Eh bien! voici la même action qui va se reproduire; encore des jardins au bord du fleuve, encore de mystérieuses voluptés et des danseuses à demi nues; mais cette fois, comme tout cela vous semble triste, abandonné, désert! D'où vient le sentiment pénible qui vous afflige à ce spectacle? est-ce de ce que vous voyez devant vous ces pauvres créatures souffreteuses qui frissonnent en chantant les amours et le printemps par une température de décembre :

Rayons dorés, tiède zéphire,
De fleurs parez ce séjour,
Heureux rivage qui respire
La paix, le plaisir et l'amour.

Ou n'est-ce pas plutôt de ce que toute inspiration manque? S'il y avait là de la musique, si la verve du maître animait les scènes, on ne s'apercevrait de rien; mais en l'absence de toute idée généreuse, de toute passion dramatique, je ne sais quel frisson vous gagne et vous fait prendre en compassion ces malheureuses filles qui posent leurs bras violets l'un sur l'autre, et, blêmes de froid, regardent de tous côtés si quelque poële bienfaisant ne leur enverra pas de la coulisse une tiède bouffée de ce vent du sud qu'elles célèbrent en grelottant. La cavatine du roi, au second acte, se distingue moins par la nouveauté des idées que par la manière dont elle met en relief toutes les qualités du talent de Baroilhet. Sur ce point, on ne saurait lui donner trop d'éloges. L'adagio en *la* mineur, qui sert d'introduction à cet air, est large et d'un beau style. Baroilhet le dit avec une expression admirable : sa voix mordante et pathétique trouve là toute occasion de se déployer à son aise et dans ses avantages. L'allegro à quatre temps qui termine ce morceau, a de la chaleur et de l'éclat, et le chanteur l'enlève hardiment. C'est un mérite incontestable des maîtres italiens, de M. Donizetti surtout, qu'ils s'entendent mieux que personne au monde à disposer des registres d'une voix. Leur inspiration peut les trahir; leur habileté dans l'art de traiter la partie vocale ne les aban-

donne jamais, car ils sentent que de cette habileté dépend le succès, plus encore peut-être que de l'inspiration. Que l'idée soit vieille ou neuve, peu importe; avec eux, vous êtes sûr, quoi qu'il arrive, de passer en revue en quelques instans toutes les qualités du ténor ou du soprano. Lorsque Baroilhet a commencé sa cavatine, personne à Paris ne le connaissait; à la dixième mesure de l'adagio, c'était un chanteur classé. Combien faudrait-il d'airs allemands ou français pour atteindre aux mêmes résultats? Le finale de cet acte est la plus monotone psalmodie qui se puisse entendre. Figurez-vous la forme italienne la plus vulgaire gonflée de vent sonore : dans l'orchestre, des instrumens qui grondent; sur la scène, des chanteurs qui vocifèrent à tue-tête; un bruit habilement combiné, il est vrai, mais un bruit sans passion, à froid, et vous aurez une idée du chef-d'œuvre de M. Donizetti. Franchement, quelle musique originale voulez-vous qu'on trouve sur une situation semblable? Toujours des malédictions, toujours des anathèmes; mais cela a été répété cent fois au théâtre depuis *la Vestale*, de M. Spontini, jusqu'à *la Juive*, de M. Halévy. Pour relever une aussi banale donnée, il faudrait une puissance de génie, il faudrait surtout une force de volonté dont pas un maître de l'école italienne moderne n'est capable. En pareille circonstance, soyez sûr qu'ils abandonneront la partie aux chanteurs, à l'orchestre, à toutes les chances de succès qu'a toujours devant un public le fracas organisé. Ainsi a fait M. Donizetti, quitte à reprendre sa revanche dans l'acte suivant. Nous ne parlons ni des airs de danse ni du ballet. Jamais l'administration de l'Opéra ne s'était montrée si mesquine sur le chapitre des divertissemens; et le musicien, à qui toute espèce d'initiative répugne, a suivi en tout point l'exemple de l'administration. —Le trio entre le roi, Léonor et Fernand, au troisième acte, passe, à bon droit, pour l'un des meilleurs morceaux de l'ouvrage. Il y a là un *cantabile* délicieux; Donizetti excelle dans les *cantabile*, Baroilhet aussi; ce qui fait que la sensation de plaisir est unanime. Baroilhet a dans les cordes basses de l'organe des inflexions un peu voilées d'un effet ravissant, et dont le maestro a tiré bon parti dans cette phrase si remarquable où le roi, décidé à faire épouser sa maîtresse par Fernand, engage Léonor à consentir : prière de souverain, dont le chanteur rend à merveille l'expression à la fois amoureuse, ironique et suppliante. La cavatine de Léonor, qui vient après, a tout-à-fait l'air d'une mauvaise plaisanterie. La maîtresse du roi nous apprend qu'elle se résigne à mourir plutôt que de porter sa honte au jeune héros qu'elle aime, et voilà que tout à coup, sur des paroles du genre de celles-ci :

La pâle fiancée
Sera morte ce soir,

elle se met à se répandre en toutes sortes de roulades de fantaisies capricieuses et de gentillesses vocales, qui passeraient peut-être encore, si la Grisi les chantait, mais qui, de la manière extravagante dont Mme Stoltz les débite, produisent l'effet le plus bizarre et le plus comique. Le chœur d'hommes qui occupe la scène

pendant que le mariage de Fernand et de Léonor se célèbre renferme d'excellentes parties. L'intention en est heureuse et nouvelle. Cette manière de faire intervenir le chœur, de le mêler au drame et de lui donner à discuter l'action qui se joue, appartient à M. Donizetti, qui l'a déjà plusieurs fois mise en œuvre avec succès dans ses bonnes partitions, dans les derniers actes d'*Anna Bolena* et de *Lucia* surtout.—Fernand sort de la chapelle, les courtisans lui tournent le dos, on chuchotte, on se retire, on le délaisse; le jeune homme apprend tout, et, dans le transport de son indignation, maudit Léonor et brise son épée aux pieds du roi qui vient de lui donner sa maîtresse pour femme. Tel est le sujet du finale où le maître va se relever un peu de son abattement, et nous apparaître pendant quelques mesures dans tout l'éclat de son inspiration et de son talent. L'adagio de ce finale se développe avec grandeur, les voix et les instrumens se combinent par degrés dans une de ces harmonies larges et pathétiques dont M. Donizetti a seul le secret, grace aux ressources de mélodie et de science dont il dispose à ses bons momens; et lorsque le majeur éclate sur une explosion unanime de l'orchestre et du chœur, les applaudissemens ne se contiennent plus. C'est là un effet légitime et beau; quel dommage que M. Donizetti l'ait répété si souvent dans le finale de *Lucia,* dans le finale des *Martyrs*, que sais-je? Mais, puisque l'idée est bien venue, n'allons pas faire le procès à la forme, et lorsqu'une bonne rencontre nous arrive, prenons-la comme elle se donne; le cas est assez rare dans *la Favorite* pour qu'on le remarque, d'autant plus que le plaisir ne dure guère. A peine vous vous reposez dans une sensation agréable des fatigues de la soirée, que voilà tout à coup une *cabalette* des plus vulgaires qui gronde à vos oreilles, comme pour vous avertir que cet éclair d'inspiration où vous venez de vous complaire a disparu. — Le quatrième acte se passe tout entier, comme l'introduction, au fond d'un cloître du moyen-âge. Encore les orgues, encore les psalmodies et les processions! Au lever du rideau, vous assistez à tous les actes de la vie ascétique la plus terrible. Des moines, jeunes et vieux, sont dispersés de tous les côtés du théâtre; les uns chantent la messe, les autres creusent leurs fosses, en se disant : *Frères, il faut mourir* (quel agréable passe-temps que le théâtre aujourd'hui!); ceux-ci marmottent leurs patenôtres en dévidant leur chapelet; ceux-là, étendus au pied d'une croix gigantesque, se voilent la face dans leurs capuchons, et semblent abîmés dans tout le désespoir de la pénitence. Si vous aimez les tableaux de Zurbaran, vous en avez sous les yeux tous les monastiques et lugubres personnages. Reste à savoir jusqu'à quel point un pareil spectacle est convenable. Que le théâtre prenne au culte catholique ses orgues, ses encensoirs et ses cloches, toute sa pompe extérieure, passe encore; la poésie et la musique peuvent, à certaines rares occasions, réclamer ces élémens étrangers à la scène, et la manière dont on les met en œuvre justifie alors l'emprunt qu'on en a fait: ainsi du cinquième acte de *Robert-le-Diable* et de la scène de l'église dans *Faust*. Mais aller fouiller jusque dans les plus intimes secrets du sanctuaire, parodier les san-

glots de la prière sous les traits de malheureux comparses qui se meurtrissent le visage et la poitrine, et s'efforcent de simuler l'acte de contrition dans leur pantomime grotesque, c'est là une chose triste en vérité, d'autant plus triste, que la musique n'en tire aucun avantage. Et franchement nous ne voyons pas ce qu'un théâtre peut avoir à gagner à d'aussi pitoyables spéculations. Comme on le pense bien, cette musique, prétendue religieuse, est dénuée parfaitement de caractère. M. Donizetti écrit pour l'orgue comme il écrirait pour le piano, et ses plains-chants ressemblent à des fragmens de cavatine. Il faut cependant donner des éloges à la phrase mélodieuse qui s'élève du fond de la chapelle au moment où Fernand prononce ses vœux. Cette phrase, admirablement disposée pour la voix, et que Duprez chante posément, a de l'expression et de la grandeur. C'est du reste la seule inspiration qui se rencontre dans cet acte, où la musique n'intervient que pour accompagner, comme dans un mélodrame, l'entrée et la sortie des moines et des pèlerins. Telle est cette partition, l'une des plus vides que M. Donizetti ait écrites, la plus faible sans contredit, la plus insipide que nous ayons entendue à Paris du même auteur. Si l'on excepte les deux fragmens que nous avons cités, tout le mérite de cette œuvre consiste à produire dans l'éclat de ses facultés et de son talent le nouveau baryton que l'Académie royale de Musique vient de s'attacher. M. Donizetti n'a point à se plaindre; car, s'il a rendu service à M. Baroilhet en écrivant pour lui de la musique de chanteur, M. Baroilhet l'a pleinement dédommagé de sa peine en attirant par son art souvent admirable les applaudissemens et l'intérêt du public sur quelques parties d'une composition des plus médiocres. On dit que les grands chanteurs n'aiment rien tant que la pauvre musique; s'il en est ainsi, M. Baroilhet ne peut manquer d'être fort satisfait de M. Donizetti, qui certes doit avoir une royale idée de son chanteur, si l'on en juge par la manière dont il l'a traité. Baroilhet nous revient d'Italie, où, comme Duprez et tant d'autres, il était allé chercher des titres à la considération de nos directeurs de spectacles. Il y a quelques années, c'était à qui le répudierait; aujourd'hui, grace aux applaudissemens du public de Naples, de Milan et de Venise, grace surtout à la sollicitude des maîtres italiens, les seuls qui soient encore capables de féconder une voix en travail de développement, les portes de l'Académie royale de Musique viennent de s'ouvrir d'elles-mêmes devant lui. La voix de Baroilhet est un baryton sonore, flexible, étendu, qui monte du *la* bémol au *fa* et ténorise par momens avec une agilité remarquable. Un peu voilé dans les cordes basses, cet organe trouve dans le médium toute sa vibration mordante, tout son timbre; c'est là qu'il faut l'entendre, dans le cantabile surtout. Le chant large et posé convient à merveille à Baroilhet, qui le dit d'un organe enchanteur dont un style excellent, puisé aux bonnes sources, règle l'expression et le mouvement. Dans l'*allegro*, Baroilhet a moins de bonheur; sa voix (comme il arrive toujours aux chanteurs de complexion délicate, et Baroilhet est de ce nombre), sa voix prend, lorsqu'elle veut forcer, une vibration gutturale pénible à entendre, et sur-le-champ l'intonation devient fausse

ou pour le moins douteuse. Baroilhet est maigre et chétif; il suffit de le voir pour se convaincre que sa nature exige les plus grands ménagemens : quoi qu'il en soit, il y a quelque chose de fantastique dans cette voix grave et stridente enfermée en un corps si grêle et si petit, et nul doute qu'à l'époque où M. Meyerbeer écrivait encore pour l'Académie royale de Musique, l'illustre maître n'eût tiré bon parti de l'organisation d'un pareil chanteur, d'autant plus que Baroilhet a du feu dans le regard, de l'ironie dans le sourire, et sa physionomie rappelle par momens l'expression diabolique de Paganini. Le succès de Baroilhet a été très grand.

Il devient de jour en jour si rare d'entendre chanter à l'Opéra, que lorsque le cas se rencontre l'enthousiasme ne se contient plus. En tout autre lieu, au Théâtre-Italien par exemple, et dans le voisinage de Tamburini, le prodige aurait pu sembler moindre. Nous n'avons aucune envie d'établir entre ces deux chanteurs une comparaison inadmissible sur tous les points. Il y a aussi loin de Tamburini à Baroilhet qu'il y a loin de Rubini à Duprez; ce que nous en disons ici est simplement pour réduire à leur valeur les frénétiques démonstrations d'un enthousiasme surexcité. Tamburini passe à bon droit pour un chanteur varié, complet, également admirable dans le chant large, *moderato*, et dans les emportemens de la voix. Entendez-le chanter la cavatine du premier acte de la *Lucia* ou l'adagio du finale de *la Straniera*, c'est toujours la même voix, distribuée autrement, mais forte, puissante, sûre d'elle-même dans le calme comme dans la passion. Or, voilà justement ce qui manque à Baroilhet, ce que l'étude ne saurait lui donner. La voix de Baroilhet a de bons effets, nul ne le conteste, mais seulement dans certains registres, seulement à certaines conditions. On aura beau dire, c'est là un chanteur italien, rien de plus, rien de moins, un virtuose. Pour que Baroilhet puisse rendre quelque service à l'Opéra, il faut absolument que l'Opéra déserte la route de ses anciens succès pour s'adonner corps et ame au pur système italien, au système de la cavatine sans raison, de la cavatine dans les duos, dans les quatuors, dans les finales, de la cavatine partout et quand même. Nous le voulons bien, mais alors quels maîtres écriront pour l'Académie royale? qui alimentera le répertoire? M. Donizetti. A merveille; mais après? M. Donizetti. D'accord; mais enfin?... Baroilhet voudra-t-il aborder les grands rôles, *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable*, *les Huguenots?* Franchement le pourrait-il? Quelle partie lui conviendrait dans ces chefs-d'œuvre de la scène française. La voix de Baroilhet ne peut chanter que la musique écrite expressément pour elle. C'est une voix de cavatine, une voix de luxe; or, dans le dénuement absolu où se trouve aujourd'hui l'Opéra, un sujet de ce genre est-il bien de circonstance? L'avenir en décidera. Duprez, dans le rôle de Fernand, crie à s'égosiller. Il s'agit bien de la cavatine d'Arnold à cette heure? Nous avons fait du chemin depuis *Guillaume Tell*. A tout instant, le paroxisme du fameux *ut* de poitrine se renouvelle, et cet effet, si puissant autrefois, a désormais perdu toute action sur le public.

Que d'efforts, bon Dieu! que de labeur, que de terribles contorsions sans

résultat! C'est au point que, lorsqu'il arrive à la dernière scène, on est tenté de lui dire comme cet amphitryon à un poète qui venait de lui lire tout d'une haleine une tragédie en cinq actes : « Vous devez être bien fatigué. » Levasseur chante la partie du prieur de Saint-Jacques, une partie du troisième ordre, et n'a guère affaire que dans les ensembles et les finales. Lui, le Bertram de Meyerbeer, le Moïse de Rossini, le voilà donc déchu au rang d'un coryphée! Dernier débris d'une grande époque, n'eût-il pas mieux valu pour Levasseur de se retirer à temps que de traîner ainsi dans l'abandon des maîtres et du public les restes d'un talent qui ne fut pas sans gloire aux beaux jours où le groupe célèbre qui devait immortaliser le trio de *Robert-le-Diable* se formait sous la généreuse influence de Meyerbeer? Quant à Mme Stoltz, il est bien convenu que c'est la cantatrice par excellence; il ne nous reste plus qu'à trouver qu'elle chante juste, et le public peut s'arranger pour l'applaudir comme une Malibran, et la redemander chaque soir; car, sur une autre *prima donna*, il n'y faut point compter, pas plus que sur l'opéra nouveau de Meyerbeer. Mme Stoltz possède une voix de soprano d'une ample étendue et d'un beau timbre, qui, si le travail en eût assoupli la rudesse naturelle, aurait pu aborder les grands rôles du répertoire, mais qui, dépourvue comme elle l'est de toute espèce de justesse et de flexibilité, doit s'en tenir aux emplois secondaires. Suivez Mme Stoltz dans le rôle qu'elle vient de *créer*, écoutez-la chanter cette cavatine de Léonor au troisième acte : quelles intonations, quel style! Il semble qu'avec une aussi profonde inexpérience, ce qu'on aurait de mieux à faire serait de s'en tenir à la note, et de la chanter tant bien que mal: pas du tout, Mme Stoltz, comme une Sontag qu'elle est, se lance à tout moment à travers les vocalisations les plus ambitieuses; aucun point d'orgue ne l'épouvante, aucune gamme chromatique ne l'effraie, c'est un aplomb à vous déconcerter. La pantomime de Mme Stoltz procède comme son chant, par bonds et soubresauts; vous la voyez passer en un moment du délire de la bacchante à l'immobilité d'une statue de marbre. Jamais un regard, un geste, une intention qui dénotent chez elle l'intelligence ou du moins la préoccupation du caractère qu'elle représente. Du commencement à la fin, on dirait une gageure de tout risquer, vocalisation et pantomime : tel passage réussit, tel autre échoue, et la plaisanterie va son train. Vous figurez-vous Meyerbeer à la merci d'une pareille cantatrice. Voilà donc l'Opéra tel qu'on nous l'a fait, une entreprise sans but, sans unité, sans systeme, livrée à tous les hasards de la fortune, le Théâtre-Italien moins sa troupe, son répertoire, le Théâtre-Italien sans cantatrice, avec un baryton et un ténor pour toute richesse. Cependant nous nous souvenons d'un temps où l'Opéra avait à lui un genre dont il se faisait gloire, un genre à la fois dramatique et musical importé par Gluck, continué par Spontini, un genre auquel le plus grand maître de cette époque, Rossini lui-même, voulut se conformer dans *Guillaume Tell*, et que depuis Meyerbeer restaura à la sueur de son front. De tant de travaux et de nobles tentatives, que reste-t-il aujourd'hui? Que sont devenus les chefs-d'œuvre des maîtres, que sont devenus ces chanteurs dont l'individualité dis-

paraissait dans l'ensemble de l'exécution? Vous êtes sorti de votre route naturelle, vous vous êtes recruté en dehors de votre loi d'existence, de sorte que maintenant vous avez un théâtre comme la Scala à Milan, comme la *Porte de Carinthie* à Vienne, un théâtre où règne la confusion des styles et des langues; mais l'Opéra français, le théâtre de Gluck, de Spontini, de Rossini, de Meyerbeer et d'Auber, l'Académie royale de Musique n'existe plus, ou la voilà jetée sur une pente si rapide, qu'il faudrait désormais une main de fer, la main de Gluck, pour la retenir.

Nous voudrions bien ne pas toujours occuper nos lecteurs des incartades plus ou moins musicales de l'auteur de la *Symphonie fantastique;* mais comment faire? Lorsque M. Berlioz ne donne pas de festival, il nous écrit des lettres; lorsque son bâton de mesure nous laisse en repos les oreilles, sa verve épistolaire nous sollicite. On connaît le document; comme il a déjà paru dans une multitude de journaux, sur *les instances* de M. Berlioz, ainsi que l'indiquait chaque feuille, nous nous dispenserons d'en donner une quinzième édition, trouvant que c'est bien assez d'y répondre. On se souviendra peut-être que dans notre dernière revue, en nous élevant contre ces airs de familiarité et de protectorat que le musicien fantastique prenait à l'égard des plus grands maîtres, nous avons imprudemment parlé d'ophicléides. Or, M. Berlioz, feignant de nous prendre au pied de la lettre, a prétendu qu'il n'y avait pas le moindre ophicléide dans ce morceau, et va depuis nous foudroyant de son argument sans réplique, comme s'il s'agissait en tout ceci d'un fait matériel. Nous avons parlé de profanation, et nous maintenons notre dire. M. Berlioz a-t-il, oui ou non, arraché un acte, une scène, un lambeau à la partition de Gluck, pour l'intercaler dans le sabbat ridicule qu'il organisait sous le nom de *festival?* Là est toute la question. Il s'agit bien d'un ophicléide ou d'un trombone de plus ou de moins! Sur un pareil sujet, on ne compte pas avec M. Berlioz, et nous n'avons nulle envie de le chicaner pour si peu de chose. L'auteur de la *Symphonie fantastique* le sait bien; mais n'importe, il écrit toujours. Écrire, c'est occuper le public de soi. Quand on ne peut donner ni *festival* ni concert, on rédige une lettre, on la colporte; c'est encore du bruit, du bruit qui ne coûte rien. M. Berlioz frappe sur la publicité comme sur une grosse caisse, pour attirer les badauds; il a raison, l'expédient lui réussit quelquefois; cependant quelquefois aussi par malheur le contraire arrive. Ainsi, l'aventure de Vienne. A force d'entendre M. Berlioz se proclamer lui-même à toutes les heures du jour, à force de voir sur des affiches monstreuses ce nom resplendir au milieu de son auréole de quatre cents musiciens, les Viennois avaient fini par prendre au sérieux cette renommée, et regardaient comme le plus grand maître qui eût existé ce lauréat singulier d'une boutade ironique de Paganini, tout cela sans avoir jamais rien entendu de sa musique, ou plutôt pour n'avoir jamais rien entendu; tant est grande encore, quoi qu'on dise, la puissance du charlatanisme, tant il est vrai que les réputations se forgent à coups de marteau, et qu'un nom où la publicité frappe à tour de bras du matin [illegible] ut un moment tenir lieu de toute espèce d'œuvre et de chef-d'œuvre.

Cependant on n'est pas du pays de Mozart et de Beethoven pour rien; les Viennois voulurent connaître. On fit venir de Paris l'ouverture des *Francs-Juges;* on l'exécuta, pour mieux dire, on essaya de l'exécuter, car dès la vingtième mesure le rire suspendit la séance, un rire fou, ce rire de l'orchestre et de l'auditoire, ce rire unanime dont la musique de M. Berlioz a le secret depuis l'Olympe d'Homère, et qui suffirait à fonder sa gloire dans l'avenir : car, prises à leur véritable point de vue, au point de vue des Viennois, les élucubrations de M. Berlioz contiennent plus d'élémens comiques que Rabelais n'en a mis dans *Pantagruel*. Cependant, comme tout le monde ne pense pas que l'art des sons ait été imaginé dans le seul but de désopiler la rate, le dilettantisme viennois eut bientôt fait de laisser là cette malencontreuse ouverture des *Francs-Juges*, et de revenir au plus vite à l'ouverture de *Coriolan,* à la symphonie en *ut* mineur, que sais-je? aux walses de Strauss, à toute chose sérieuse ou non, ayant droit de s'appeler musique. Voilà un fait. M. Berlioz peut nous écrire tant qu'il voudra; nous ne lui répondrons plus : seulement, s'il parvient à nous démontrer notre inexactitude sur ce point, aussi victorieusement qu'il l'a fait sur l'autre, nous consentons de grand cœur à proclamer que la *reine Mab* (la sienne bien entendu) est un chef-d'œuvre de mélodie et de clarté, et que les quatre ou cinq cents musiciens de son *festival* n'avaient pas le sens commun lorsqu'ils refusèrent à l'unanimité de débrouiller ce grimoire.

REVUE LITTÉRAIRE.

Comme la politique, la littérature a sa session, et c'est l'hiver ordinairement que les livres paraissent, que l'activité redouble, que les écrivains règlent leurs comptes avec le public. Cette année, l'éclat, le retentissement, la gravité des luttes parlementaires semblent tenir jusqu'ici les romanciers et les poètes dans la réserve. Le drame réel l'emporte sur les fictions. Dans ces derniers mois, il n'a paru que de gros livres, des livres considérables, considérables au moins par le but, et où la littérature, la forme, ne viennent nécessairement qu'en seconde ligne, puisqu'il y est question tout simplement de refaire la philosophie d'un bout à l'autre, ou de reconstituer la société, notre vieille société, sur des bases absolument nouvelles. *L'Humanité*, de M. Leroux, l'*Esquisse*, de M. de Lamennais, ne sont pas précisément des ouvrages littéraires; il s'agi

là, avant tout, de l'homme et de la société, et c'est aux politiques, c'est aux philosophes de juger. Ils ont donné ou ils donneront leur avis.

Tandis que, dans l'ordre sérieux, ces livres se produisent et demandent à être appréciés à part avec étendue, avec réflexion, tandis que l'agrément, la fantaisie, l'art véritable; se recueillent et se taisent, la littérature exclusivement active (dirai-je la littérature industrielle?) s'épuise, se ralentit, disparaît, et réfugiée au bas des journaux quotidiens, où elle dispute à la politique un dernier refuge, ne fournit même plus à la critique son aliment habituel. Il y a prostration véritable, ou au moins intervalle calme. Les jeunes poètes eux-mêmes qui, presque tous avec talent (et c'est là le malheur), viennent noblement offrir leur volume hebdomadaire en holocauste à ce roi implacable et sourd que M. Michaud appelait *sa majesté le public*, et qui, dans la banalité facile du rhythme actuel, ont fait chacun la même ode splendide, la même élégie harmonieuse, écho affaibli des *Orientales* ou des *Méditations*, les jeunes poètes eux-mêmes, toujours trompés, si confians, semblent depuis quelque temps concourir aussi à ce silence momentané des lettres.

Il est d'autres régions où la vie littéraire se montre plus active. A la Sorbonne, par exemple, il y a toute une renaissance de littérature grave et sérieuse qu'il est juste de signaler.

La révolution de juillet a fait une singulière condition à la Faculté des lettres; elle a illustré ses membres et dispersé son enseignement. Sans doute il est glorieux pour elle de voir se perpétuer sur ses programmes des noms de ministres, hier le nom de M. Cousin, aujourd'hui ceux de M. Guizot et de M. Villemain; il est glorieux pour elle de briller à la tribune par la parole de M. Jouffroy, de compter dans ses rangs actifs des députés distingués, comme l'était, comme le redeviendra M. Saint-Marc Girardin; il faut l'avouer, la Sorbonne paie un peu cher cette illustration parlementaire. Il n'y a, à l'heure qu'il est, que trois professeurs titulaires qui enseignent. Mais si de ce côté la position de la Faculté des lettres de Paris ne s'améliore pas, et cela est bien difficile, puisqu'elle ne souffre que par sa gloire, les inconvéniens sont aujourd'hui bien moindres que dans les années qui ont immédiatement suivi la révolution de juillet. Que de cours médiocres alors, que d'amphithéâtres déserts! quel contraste surtout avec ce brillant enseignement de M. Guizot, de M. Villemain, de M. Cousin, qui est resté une date universitaire, et, qui plus est, une date intellectuelle, politique. Aujourd'hui les quelques professeurs suivis alors et applaudis ont gardé, ont agrandi leur succès; plusieurs suppléans se sont formés à cet art difficile de la chaire, et tiennent maintenant leur place avec distinction. Voilà aussi que de jeunes talens pleins d'ardeur se mettent à leur tour en lumière à côté des maîtres. Disons quelques mots de tout cela, et sans ordre, sans viser surtout à être complet et à ne pas omettre, donnons leur part à quelques noms connus comme à quelques noms nouveaux.

L'esprit a droit à la première place en France : je parlerai d'abord du cours de poésie française de M. Saint-Marc Girardin. Il y a long-temps déjà que M. Saint-Marc connaît les succès de la Sorbonne, et il n'en est plus à chercher

la popularité. C'est la popularité maintenant qui va à lui. M. Saint-Marc Girardin ne flatte pas son auditoire; au contraire, avec sa parole facile, alerte, détachée, il peut risquer toutes les vérités, se permettre tous les conseils, les conseils les plus difficiles à dire, les conseils qui touchent à l'amour-propre. C'est par le côté moral, par le côté pratique que M. Saint-Marc Girardin aime à aborder la littérature. Derrière l'homme de talent, derrière l'homme qui écrit, sa critique aime à chercher l'homme de la famille et l'homme de la société; elle aime à montrer que le talent ne dispense pas du devoir. J'ai quelquefois entendu reprocher à M. Saint-Marc Girardin de méconnaître l'enthousiasme et la poésie; mais on oublie à qui s'adressent les leçons de M. Saint-Marc. Il y aura toujours assez de poésie, il y aura toujours suffisamment d'enthousiasme dans cette jeunesse qui vient demander au haut enseignement quelque chose de plus sérieux sans doute que des complimens et des madrigaux. Le grand mal, quand M. Saint-Marc montrerait à ceux qui l'écoutent les réalités de la vie, quand il les dégoûterait un peu de cette manie d'écrire qui, au sortir du collège, détourne tant de jeunes intelligences de leur vraie voie. Qu'on ne s'effraie pas, ces conseils ne suffiront point à détourner les vocations véritables, et ils écarteront peut-être quelques-unes de ces aspirations banales, de ces vagues velléités poétiques qui sont la maladie de notre temps. Quel danger y a-t-il à cela? Ceux qui trouvent quelque chose d'un peu outré dans les avertissemens de M. Saint-Marc, à l'endroit de la littérature, n'ont qu'à se rappeler son propre exemple. C'est un correctif suffisant. N'est-ce pas par les lettres, n'est-ce pas par son talent si franc et si vif, que M. Saint-Marc Girardin s'est fait sa place, une place légitime et brillante? Il y a toujours assez d'illusion dans les jeunes ames, et je ne vois pas l'inconvénient qu'il y aurait quand cet enseignement si spirituel, si incisif, si fertile en mots heureux, si volontiers fidèle aux saines traditions littéraires, sauverait quelques pas de clerc aux débutans, et nous délivrerait en même temps de quelque gros volumes de vers individuels, ou de quelque nouvelle sociale et humanitaire.

Cette année, M. Saint-Marc Girardin a pris un cadre commode, varié, flexible, très distingué à force d'être vulgaire et inattendu, cadre bien difficile, mais où son esprit preste et habile se joue, peut toucher à tous les sujets, et dans la variété des aperçus retrouve toujours l'unité du goût et du sens commun; M. Saint-Marc Girardin commente l'*Art Poétique* de Boileau. C'est un centre où il revient toujours, mais qui mène à tout, et qui lui permet de rajeunir par une forme piquante des vérités bien vieilles sans doute, les simples et éternelles vérités de l'art et de la morale, enfin tout ce que nous oublions si facilement aujourd'hui.

Dans ses deux premières leçons, M. Saint-Marc a parlé fort spirituellement de la poésie, et il s'est demandé d'abord ce que c'était que la poésie, ce qui l'a conduit bientôt à se demander ce que c'était que le génie. Le sens du mot *génie* a bien changé, et M. Saint-Marc a fait la curieuse histoire de ce terme

dans notre langue. Ses destinées ont d'abord été modestes; au XVIIe siècle, on n'entendait par là qu'une facilité naturelle, qu'un talent particulier pour telle ou telle chose. C'est le *bel esprit* qui signifiait alors génie; mais le titre de bel esprit étant devenu commun et banal, grace aux usurpateurs, quand tout le monde s'appela bel esprit, personne ne voulut plus l'être. « C'est au XVIIIe siècle que le mot de génie, a dit M. Saint-Marc Girardin, commence à être mieux vu que le mot de bel esprit; il désigne déjà une supériorité décisive et souveraine; ce n'est pas encore le droit d'être universel, mais c'est déjà celui d'être infaillible. » Cependant on était encore loin de nos idées, puisque Buffon disait que le génie c'est la patience. Cela, comme on le devine, a amené M. Saint-Marc Girardin à notre époque, dont il a raillé les ridicules et les prétentions à l'endroit du *génie* et de cette dictature spontanée et dispensée de tout labeur et de toute patience, que le génie est assez disposé à s'arroger et qu'on lui laisse prendre. Comme tout le monde y prétend, tout le monde a prêté à ce mot afin de l'enrichir et de le grossir pour en profiter soi-même. M. Saint-Marc préfère garder la vieille signification : « Il m'est arrivé parfois, racontait-il, de vouloir louer quelques-uns des hommes les plus éminens de notre littérature, et comme l'éloge est aujourd'hui très difficile, tant il est banal; comme il est malaisé de donner à la louange un peu de relief et de saveur, tant elle s'est épuisée par l'exagération; comme le mot génie est le seul qui vaille quelque chose et le seul dont un auteur puisse savoir gré, il m'est arrivé alors de donner à ceux que je voulais louer le génie de telle ou telle chose; ils m'entendaient dans le sens général que le mot génie a aujourd'hui, tandis que moi, je parlais dans le sens que le mot génie avait au XVIIIe siècle, et de cette manière j'en disais assez pour les satisfaire, grace à la manière dont ils comprenaient, et je n'en disais pas trop pour me déplaire à moi-même; leur vanité et ma conscience étaient satisfaites. » Ces paroles sont trop vraies; M. Saint-Marc Girardin a raison. Je les recommande aux critiques. A combien de réticences mentales n'oblige pas en effet l'amour-propre des contemporains? Le métier de critique, autrement, sans ces concessions, ne serait pas tolérable. Le public est là heureusement qui rabat de l'éloge et rétablit le vrai niveau.

La banalité, cette banalité de la louange qui s'est introduite dans la critique et qui l'a gâtée, M. Saint-Marc l'a fort bien retrouvée, et montrée sous une autre forme dans la poésie contemporaine. C'est un thème vrai, mais que nous avons trop souvent soutenu dans cette *Revue* pour y insister de nouveau. Il y a maintenant une forme de vers courante, accessible, à la disposition de tout le monde. Une *méditation* est devenue aussi facile que l'était un rondeau sous Voiture, une *orientale* aussi faisable que l'étaient un madrigal sous Dorat, une tirade descriptive sous Delille. Cela ne diminue en rien assurément le génie de M. de Lamartine et le génie de M. Victor Hugo; au contraire, c'est la preuve qu'ils ont trouvé une forme originale, neuve, mais qui est devenue vulgaire dans les mains de leurs imitateurs. Il n'y a pas à l'heure qu'il est (et ceci n'est pas une exagération) d'élève de rhétorique un peu dis-

tingué qui n'ait produit sa contrefaçon, assez bonne après tout et qui ferait illusion, durant quelques vers, de telle ode des *Feuilles d'automne*, de tel hymne des *Harmonies*.

M. Saint-Marc Girardin a montré avec un grand sens et une grande perspicacité les causes, les résultats de cet abaissement de la haute poésie, de cet accès facile qui la laisse envahir un peu par tout le monde. En cela, M. Saint-Marc regrette les conditions littéraires du XVIIe siècle, et il a raison. « Autrefois, comme il l'a très bien dit, le sentiment existait, mais l'expression était difficile à trouver; le style était un obstacle, parce qu'il fallait le faire avec peine. Il n'y avait pas autrefois moins d'amoureux, moins de rêveurs, moins de mélancoliques qu'aujourd'hui, mais il était plus difficile d'exprimer aisément l'amour, la rêverie, l'enthousiasme. Il y avait moins de phrases faites sur tout cela. »

Les jeunes poètes peuvent contester quelques-unes des vues de M. Saint-Marc Girardin; personne n'en contestera l'à-propos, personne surtout ne contestera la verve, l'esprit, le tact littéraire qui animent ces leçons et aiguillonnent incessamment l'auditoire.

L'enseignement dogmatique des lettres, long-temps abandonné à la Sorbonne pour l'enseignement historique, semble cette année vouloir reprendre le terrain qu'il a perdu. On est frappé en effet, en jetant les yeux sur le programme des cours de la Faculté des lettres, d'une coïncidence qui sans doute n'a été ni concertée, ni fortuite, dans laquelle il n'y a pas plus de préméditation que de hasard. M. Saint-Marc Girardin a pris pour texte Boileau; le nouveau suppléant de M. Boissonade, M. Egger, parle de la *Poétique* d'Aristote, et M. Géruzez cherche dans l'histoire littéraire la confirmation des principes esthétiques qu'il commence par développer.

Serait-ce là le symptôme, je ne dis pas d'un besoin, mais d'une disposition générale des esprits? Serait-on fatigué, comme se le demandait dans sa leçon d'ouverture le suppléant de M. Villemain, du désordre et de l'anarchie, et cela va-t-il nous ramener aux chartes littéraires du passé? Pour ma part, je ne le pense pas; mais ces études seront curieuses, utiles, profitables.

M. Egger a fait sur la *Poétique* d'Aristote des leçons excellentes, approfondies, pleines de science réelle, de vues, de rapprochemens ingénieux, et cela avec une remarquable facilité de parole. M. Egger est une des meilleures acquisitions de la Faculté des lettres depuis plusieurs années. Le cours de littérature grecque, exclusivement philologique jusque-là, se faisait dans le désert. M. Egger a su y ramener, non pas la foule (la foule a autre chose à faire), mais un auditoire nombreux, fidèle et toujours intéressé. M. Egger a constitué dans la chaire de littérature grecque l'enseignement historique, comme avaient fait M. Le Clerc pour la prose latine, M. Patin pour la poésie. C'est une louable innovation. La leçon d'ouverture, que M. Egger a fait imprimer, mérite d'être distinguée. C'est une vue générale des lettres grecques et de leur influence, qui révèle un esprit ouvert, beaucoup de science et du talent d'écrire.

Les leçons que M. Egger a consacrées aux tentatives de la critique avant Aristote, c'est-à-dire au premier éveil du génie esthétique, ont été fort bien accueillies. Mais c'est là de l'histoire littéraire, ce n'est pas encore de la théorie. M. Géruzez, au contraire, a abordé dès l'abord la dogmatique de l'art, et, avec une grande finesse et une véritable sagacité psychologique, il en a recherché les conditions et déterminé les lois. Sans se perdre dans la transcendante esthétique de Hegel ou des Schlegel, sans se résigner au terre à terre de Marmontel et de La Harpe, il a établi et dégagé les vrais principes du beau, pour en chercher ensuite les applications dans notre littérature. Voilà l'esthétique qui partout se substitue à la rhétorique. On me permettra de dire que c'est un progrès, une conquête.

Tout se touche dans les lettres, et je n'ai pas besoin de transition pour passer au cours de poésie latine. La grace particulière à l'enseignement de M. Patin, cette érudition solide qui pourtant ne s'interdit pas l'agrément, cette parole élégante qui fait si bien goûter les antiques modèles toujours jeunes, tant de qualités charmantes et en même temps sérieuses, ont depuis long-temps assuré un auditoire assidu au cours de poésie latine, autrefois aussi désert que le cours de littérature grecque. M. Patin traite cette année du drame chez les Latins, et sa première leçon a été consacrée à une vue générale et sommaire de la tragédie romaine dans ses rapports avec le théâtre grec qu'elle a imité, avec le théâtre moderne qu'elle a quelquefois inspiré. Les faits et les idées que M. Patin a exposés dans cette première leçon se grouperont, dans la suite du cours, tantôt autour d'ouvrages demeurés entiers, comme ceux qui portent le nom de Sénèque, tantôt, au contraire, autour d'ouvrages perdus et connus seulement par des témoignages qu'il faudra recueillir, par des fragmens qu'il faudra restituer, où il faudra chercher avec patience et curiosité la trace effacée du monument primitif. M. Patin a annoncé l'intention de transporter ces tragédies, tirées de l'oubli, sur la scène même du théâtre romain, relevée par l'érudition. Il placera les dialogues dans la bouche de leurs antiques interprètes les Roscius et les OEsopus; en d'autres termes, il mêlera l'histoire du drame à celle de la représentation scénique. A défaut des vieux textes, les auteurs d'un autre temps et d'un autre genre, qui se sont inspirés des souvenirs de ce théâtre, pourront quelquefois parler à la place d'Ennius, de Pacuvius, d'Attius, qui pour nous se taisent bien souvent. Dans cette évocation intéressante d'une scène bien mal connue et bien sévèrement jugée (puisqu'on ne la juge que par Sénèque), M. Patin rapprochera sans cesse la tragédie latine de la grecque son modèle, de la française en partie son élève; il la montrera entre deux influences, l'une reçue par elle, l'autre qu'elle a exercée; il caractérisera enfin ces influences dont l'action n'a pas toujours été aussi simple qu'on le dit. C'est un programme bien choisi. Il y a six ans déjà que M. Patin enseigne à la Faculté des Lettres, et chaque année affermit et constitue son succès.

Dirai-je un mot de la philosophie après la littérature? Il y a un nom au moins que je ne saurais omettre sans injustice. M. Jules Simon, abandonnant

la belle philosophie de Platon, qu'il exposait l'année dernière, a choisi un sujet d'un abord moins difficile, mais d'une importance au moins égale, l'histoire de l'école d'Alexandrie. Héritière de toutes les philosophies qu'elle aspire à concilier, cette école, dernier monument de la fécondité de l'ancien monde, tient aussi par des liens étroits à la formation du monde nouveau. Elle naît avec le christianisme, se développe à côté de lui, entre en lutte avec ce redoutable adversaire, soutient le combat durant quatre siècles, et ne succombe qu'avec la philosophie elle-même, avec les lettres, avec les dieux. Il n'y a pas de livres moins connus que les livres de Plotin, et pourtant Plotin est le père de la philosophie alexandrine. Il semble qu'après avoir pénétré dans le système de Platon, dans celui d'Aristote, les historiens, les critiques, tous les amis de l'antiquité, séduits par la majesté, la grandeur, la savante et belle proportion de ces incomparables philosophies, ne veuillent plus en connaître, ni en admirer aucune autre. Et puis, il faut bien l'avouer, si les alexandrins sont restés dans l'ombre, ce n'est pas entièrement la faute de ceux qui les y ont laissés. Les alexandrins ont assurément une rare fécondité de génie; mais cette fécondité s'épuise souvent en chimériques et subtiles distinctions. Ce sont des esprits étendus, mais qui veulent embrasser des choses contradictoires, des esprits sérieux, mais sujets à s'égarer dans les élans et les vertiges de l'enthousiasme; ils ont enfin une prodigieuse érudition qui les accable, et sous cette science universelle leur génie s'obscurcit et finit par être étouffé.

Certes le sujet est difficile, mais aussi il vaut bien la peine qu'on s'y dévoue. Il ne s'agit de rien moins que d'exhumer une période de cinq siècles et d'éclairer à la fois d'une vive lumière le berceau du christianisme et le déclin des philosophies et des religions de l'antiquité. Pour montrer dès le premier jour l'intérêt grave et profond qui s'attache au sujet qu'il veut traiter, M. Jules Simon a fait voir l'école d'Alexandrie aux prises avec le christianisme; il a expliqué la nécessité de cette lutte, marqué son origine, son progrès, son terme. Le christianisme, l'esprit nouveau, devait triompher. Là étaient la vie, la jeunesse, la foi, la force, l'avenir. En vain l'école d'Alexandrie s'entourait de toutes les traditions, de toutes les gloires du passé; en vain elle appelait dans le sein de son vaste éclectisme Orphée et Pythagore, Hésiode et Thalès, Aristote et Platon, les dieux de la Grèce et ceux de l'Orient. Cette ardeur aveugle à tout confondre n'était que l'impuissance de tout unir.

Mais j'oublie que M. Simon a parlé ici même, dans cette *Revue,* de l'école d'Alexandrie et que ce qu'il a dit à propos d'un livre assez médiocre me dispense d'insister. Personne ne conteste à M. Simon l'éclat de la parole. Sous ce rapport, il est vraiment doué, et la pratique, l'expérience, ne peuvent qu'étendre, en le modérant, ce talent qui a si bien réussi à la Sorbonne,

J'ai été bien long déjà, et pourtant je n'ai pas dit un mot de l'histoire et j'ai omis bien des noms, mais l'occasion se retrouvera. M. Lenormant dans la chaire de M. Guizot, M. Rosseeuw-Saint-Hilaire dans la chaire de M. Lacretelle, traitent l'un de l'histoire de France, l'autre de la civilisation grecque. Les recherches savantes de M. Guigniaut sur la géographie, les consciencieuses

investigations de M. Damiron sur la philosophie du XVII[e] siècle appelleraient aussi un souvenir, un jugement. Mais je n'ai pas promis d'être complet. Ce qu'il est seulement juste, ce qu'il importe de constater, c'est que plusieurs remarquables débuts ont eu lieu depuis quelques années et que par là la Sorbonne est en progrès. *Être en progrès* c'est le grand mot du siècle; mais pourquoi est-il plutôt dans les phrases que dans les choses?

Pierre l'Ermite, et la Première Croisade, par M. Henri Prat (1). — Les grands évènemens qui ont remué le monde et mérité place dans la mémoire humaine, sont ceux qu'on se représente communément sous les couleurs les plus fausses. C'est que la pensée populaire qui s'en est emparée les a dépouillés de toute réalité pour les élever jusqu'à l'idéal. Le travail que l'opinion publique accomplit alors, n'est pas sans analogie avec le procédé des poètes. Elle commence par écarter les incidens mesquins, les accessoires disparates; elle établit l'unité du sujet en concentrant l'intérêt sur un petit nombre de personnages qu'elle adopte, auxquels elle prête toujours une allure héroïque, une intelligence nette de tout ce qui se passe autour d'eux, une volonté ferme, une action souveraine. Ainsi, le réel de l'histoire disparaît à la longue pour faire place à une œuvre d'imagination qui appartient à tous et à laquelle on ne saurait attacher aucun nom, œuvre puissante d'ailleurs par son harmonie, et d'autant plus sympathique qu'elle est comme un écho des sentimens qui ont cours. L'histoire de Napoléon, sans indiscrétions biographiques, ne prendrait-elle pas dans la bouche d'un homme du peuple les proportions majestueuses de l'épopée? Et pour rentrer dans notre sujet, l'idée qu'on se fait généralement des croisades d'après les vagues notions qui ont cours, les scènes qui s'offrent à l'imagination ne semblent-elles pas promettre un drame sublime? On éprouve quelque désappointement, quand on consulte les témoins qui ont reçu directement l'impression des faits, et qu'on se condamne à lire les correspondances et les actes originaux qui nous ont été conservés. Tel est le plan que M. Henri Prat a suivi pour la première croisade : il a opposé aux narrations théâtrales de ses devanciers, une analyse intelligente des documens de l'époque, une sorte de procès-verbal historique, d'un calme imperturbable qu'on pourrait prendre parfois pour de la froideur, mais dans lequel nous préférons voir la réserve calculée du juge qui refoule en lui son émotion pour prêter à la sentence qu'il va rendre un caractère plus imposant d'impartialité.

Quand on se rappelle la pieuse frénésie qui éclata à la fin du XI[e] siècle, et qu'on se représente, suivant l'énergique expression d'Anne Comnène, l'Occident tout entier s'arrachant de ses fondemens pour se précipiter sur l'Asie, on rêve une époque de foi ardente et jalouse, de mœurs austères, de vertueuse abnégation. Le désenchantement commence à la lecture de ce passage de Guillaume de Tyr, que plusieurs historiens des croisades, et M. Prat lui-

(1) Un vol. in-8°. — Rue Christine, 10.

même, ont eu le tort de négliger. « Il n'y avait plus en Occident ni religion, ni justice, ni équité, ni bonne foi. Les églises et les monastères étaient abandonnés au pillage : on n'était en sûreté nulle part; les crimes les plus horribles restaient impunis. Dans l'intérieur des familles, les mœurs étaient tellement corrompues, que les liens du mariage étaient généralement méprisés. Le luxe, l'ivrognerie et le jeu, régnaient partout; le clergé ne donnait pas l'exemple d'une conduite régulière; les évêques eux-mêmes étaient livrés à la débauche et à la simonie. » M. Michaud, qui a su faire du zèle religieux des populations un ressort éminemment dramatique, accuse l'archevêque de Tyr d'avoir tracé un tableau satirique. On ose à peine soupçonner Guillaume d'exagération, quand on se rappelle que, pendant le cours du XIe siècle, on compta en France vingt-sept années de famine; extrémités qui annoncent à coup sûr un dérèglement affreux, un coupable abandon des devoirs sociaux. Quels ont donc été les leviers assez puissans pour déplacer les populations? les prédications de Pierre l'Ermite, la volonté énergiquement exprimée du pape Urbain II? Le rôle du *petit Pierre* est en effet fort beau dans le récit de Guillaume de Tyr et dans l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Mais ces deux écrivains étaient étrangers, et au lieu de traduire des impressions personnelles, ils ont écouté la voix publique, fort prompte, comme nous l'avons dit, à dénaturer la réalité. Les chroniqueurs français au contraire paraissent à peine connaître celui que nous considérons aujourd'hui comme l'apôtre des croisades. Guibert, abbé de Nogent, dépeint avec une nuance d'ironie l'exaltation de Pierre et les effets merveilleux de son zèle; mais il se hâte d'ajouter qu'il ne parle pas avec connaissance de cause (*non ad veritatem*), et qu'il n'est qu'un écho du vulgaire, toujours exagéré, toujours épris de la nouveauté. Un autre historien qui assista au concile de Clermont, et suivit la grande expédition des croisés, Foulcher de Chartres, se contente de dire : « Un certain Pierre l'Ermite, suivi d'une foule de gens de pied, mais de peu de chevaliers, prit d'abord son chemin par la Hongrie. » N'est-il pas évident que, si Pierre l'Ermite avait communiqué aux évènemens une impulsion décisive, ses contemporains eussent parlé de lui en meilleurs termes?

Quant au pape Urbain II, engagé dans les querelles qu'avait léguées à ses successeurs le belliqueux Grégoire VII, menacé par l'anti-pape Guibert et par la partie corrompue du clergé, en lutte permanente avec l'empereur d'Allemagne, obligé de sévir contre le roi de France, défenseur ordinaire du pouvoir pontifical, il avait assurément trop d'affaires sur les bras pour caresser des projets d'expédition lointaine. Toutes ses préoccupations devaient appartenir à l'Occident, car le christianisme était menacé de mort par les maux qui dévoraient intérieurement l'église latine, tandis que les fureurs mahométanes pouvaient devenir tout au plus une occasion de martyre pour les chrétiens d'Asie. La guerre sainte ne fut en effet pour les pères du concile de Clermont, qu'une affaire secondaire et pour ainsi dire épisodique. Le rétablissement de la paix publique au moyen de la *trêve de Dieu* et des asiles sacrés, l'excommunication

du roi Philippe Ier, le droit d'investiture, c'est-à-dire les principes suivant lesquels les grades et les bénéfices ecclésiastiques devaient être conférés, et enfin plusieurs réformes disciplinaires très urgentes furent les principaux points mis en délibération. La scène a un aspect beaucoup plus animé dans l'œuvre de M. Michaud : « Les fidèles, dit-il, accourus de toutes les provinces, n'avaient qu'une seule pensée; ils ne s'entretenaient que des maux des chrétiens de la Palestine; ils ne voyaient que la guerre qu'on allait déclarer aux infidèles, etc. » Le spirituel historien ne peut dissimuler que les affaires de l'église latine n'aient absorbé d'abord l'attention du concile; mais pour conserver le relief de son principal personnage, il lui prête une ruse pieuse, qui sans doute était bien éloignée de son intention. Il suppose que par un retard adroitement calculé le souverain pontife voulait exciter l'impatience des soldats du Christ et concentrer l'enthousiasme pour que l'explosion en fût plus terrible. M. Prat, dont la principale ambition est de rétablir la vérité des faits, analyse avec soin les trente-deux décrets du concile de Clermont, et il ne trouve qu'un seul canon à rapporter à la croisade : c'est le deuxième qui est conçu en ces termes : « Quiconque, par dévotion et sans aucune espérance d'honneur mondain, entreprendra le voyage de Jérusalem, obtiendra, en raison de ce voyage, une rémission pleine et entière de ses péchés. » Il est curieux encore de comparer l'habile et chaleureuse allocution que M. Michaud a mise dans la bouche du pape Urbain avec la reproduction littérale du véritable discours donné par M. Prat, d'après Guillaume de Tyr. Le trop fidèle traducteur a fort bien caractérisé ce morceau en disant que « l'érudition pédantesque, la recherche d'esprit, le mauvais goût, y étouffent à peu près le sentiment. » On ne comprend plus dès-lors que cette longue et traînante homélie, accueillie avec enthousiasme, ait été couronnée par le cri unanime de : *Dieu le veut!* qui devint la devise des croisades.

Après avoir amoindri le rôle des deux promoteurs de la guerre sainte, on se demande quelle influence a déterminé cet ébranlement, dont les oscillations ont continué pendant deux siècles. Un historien de l'école voltairienne a pensé que les Occidentaux prirent les armes pour rétablir d'importantes relations commerciales, interrompues par l'invasion des hordes turques. Selon nous, on se rapprocherait plus de la vérité, surtout à l'égard de la France, en disant que les populations, décimées par la faim, ont obéi instinctivement à ce besoin de déplacement qu'on éprouve quand on souffre. On croyait assez généralement alors que le sol français était surchargé d'habitans. Qui sait si les pauvres qui partirent les premiers, avec leurs femmes et leurs enfans, n'emportaient pas l'espoir de s'établir dans une terre promise? Quant à la seigneurie, les brillans résultats de quelques entreprises récentes avaient dû la mettre en goût d'aventures. L'Italie méridionale était devenue la proie de quelques pillards normands; le duc Guillaume venait de conquérir l'Angleterre; le comte Henri de Bourgogne s'était fait place avec son épée dans la péninsule espagnole; partout la royauté semblait le lot du plus brave. Or, la guerre sainte

se présentait aux hommes d'armes avec une double séduction : elle promettait la rémission des péchés dont les consciences nobles étaient alors passablement chargées, et elle offrait la chance de conquérir quelque petit royaume au-delà des mers. Ce qui paraîtrait confirmer cette conjecture, applicable seulement à la première croisade, c'est qu'aucun prince couronné ne s'associa à l'expédition. Il faut malgré tout laisser une très large part à l'enthousiasme religieux; mais, pur et exalté chez quelques hommes héroïques comme Godefroi de Bouillon, il ne fut pour la foule que le véhicule des passions terrestres.

La marche des premiers croisés ne peut être comparée qu'au déplacement des nomades qui quittent une terre épuisée pour chercher un établissement meilleur. Une population armée où les âges, les sexes et les rangs sont confondus, s'avance péniblement, sans itinéraire convenu, sans système d'approvisionnemens; accueillie un jour fraternellement, le lendemain obligée de combattre pour obtenir des vivres ou s'ouvrir un passage. Les pauvres ont attelé leurs chevaux ou leurs bœufs à de misérables chariots sur lesquels ils ont entassé femmes, vieillards, enfans, avec le peu de provisions qu'ils ont pu rassembler au départ; et « les petits enfans, aussitôt qu'ils aperçoivent un château ou une ville, demandent, en ouvrant de grands yeux, si c'est là cette Jérusalem dont on leur a tant parlé (1). » Une telle cohue représentait moins un pieux pélerinage qu'une invasion de barbares, et on conçoit la frayeur du prince qui régnait à Constantinople à l'approche de ces auxiliaires dont il avait sollicité si ardemment la coopération. L'empereur des Grecs déploya toute la perfidie qu'on attribue à sa nation pour enchaîner l'héroïsme turbulent de ses dangereux alliés. Les historiens occidentaux l'ont fort maltraité à ce sujet; mais M. Prat éclaircit habilement les couleurs sombres employées jusqu'ici pour peindre Alexis : il montre que l'empire oriental était sérieusement compromis par le débordement des peuples occidentaux, et qu'au nombre des orthodoxes, il se trouvait des chevaliers qui pouvaient lutter de perfidie avec le prince byzantin. Les chapitres suivans, qui conduisent les croisés du Bosphore à Jérusalem, ne modifient pas essentiellement les narrations précédentes. Explorateur infatigable, M. Prat découvre de temps en temps des points de vue intéressans; mais, au lieu d'y arrêter son lecteur, il les indique avec une sorte d'indifférence, et reprend aussitôt son allure calme et mesurée. Par exemple, après avoir avancé que les descriptions de la *Jérusalem Délivrée* sont en rapport parfait avec les localités, et que le Tasse a trouvé le germe de plusieurs épisodes fantastiques dans les chroniques contemporaines, il eût été piquant de chercher la réalité sous les déguisemens poétiques, et de montrer la science exacte au service de la plus pétulante imagination. Un peu plus loin, M. Prat déclare que le code promulgué après la conquête de la Palestine, sous le nom de *Bon Droit et Assises de Jérusalem*, peut être considéré comme le type idéal de la féodalité, parce que les insti-

(1) Guibert de Nogent, livre II, dans Bongars, *Gesta Dei per Francos.*

tutions féodales, transplantées sur un terrain vierge, ne furent pas faussées, comme en Occident, par une quantité de droits acquis. Cette assertion méritait, à coup sûr, quelques développemens.

Nous nous abstiendrons de multiplier les critiques de détail. Encouragé par M. Guizot, qui a accepté la dédicace de son premier livre, M. Prat est à la source des bons conseils. Le maître qu'il a adopté est plus que tout autre en droit de rappeler que la fidélité scrupuleuse n'exclut pas le talent de la composition, et que, sans le rare et difficile accord de la science et de l'art, il n'est pas de succès éclatant dans la carrière historique.

— *L'Histoire de France* depuis l'établissement des Francs dans la Gaule jusqu'en 1830, par M. Théodose Burette (1), vient d'être achevée. Elle offre plus qu'un résumé de tous les événemens compris dans ces quatorze siècles. Sans entrer dans la discussion érudite, l'auteur a su se tenir au courant des résultats les plus importans, et les a pris dans le fil du récit. Pratiquant la bonne habitude moderne de puiser aux sources même, il a fait de nombreux et heureux emprunts aux textes des chroniques; il en a éclairé en maint endroit et comme blasonné ses pages, non moins qu'avec les cinq cents dessins et vignettes par lesquels M. David les a illustrées. Il a su répandre ainsi sur une si longue étendue de siècles, dont plusieurs sont fort arides, quelque chose de cet intérêt agréable et facile que M. de Barante avait donné dans son *Histoire des Ducs de Bourgogne* à certaines portions des XIVe et XVe siècles. M. Burette a très bien observé pour son compte le *ad narrandum non ad probandum*. Il y a dans la suite des faits et gestes qu'il déduit une façon libre et déployée qui ne sent pas l'abrégé; aucune note d'ailleurs ne vient avertir de l'effort. Toutes les notes ont été confiées, en quelque sorte, au crayon des artistes collaborateurs; elles ne visent qu'à flatter le regard, et sont très multipliées; elles font même tort au narrateur en un sens, en ce qu'elles dissimulent à chaque page, sous air de divertissement, la labeur et l'étendue de ses recherches. Le livre de M. Burette se donnera beaucoup en étrennes, mais plus d'un de ceux qui le donneront, se laissant aller à le lire, y profitera.

(1) Ducrocq, rue Hautefeuille, 22; 2 beaux volumes grand in-8, de plus de 600 pages chacun.

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE

— *Erratum*. — Il nous semble né
tions de noms propres et de noms de
sur le *Maroc* inséré dans notre derni
on doit lire *toujaret*, pluriel de *taj*
p. 646, 6 à 8,000 bœufs; au lieu d
lieu de *Bey-Brittel*, p. 652, *Reys*
Ouchda; au lieu de *convulsions*, p.
poudre, p. 646, *jeu de la poudre;*
au lieu de : *État moral d'une allic*
la population, lisez : *D'une allianc*
public de la population. Nous dev
de *nos* agens diplomatiques, p. 660
exclusivement les agens de la Franc
européennes. Enfin c'est le caïd de
commis envers M. Douglas l'insulte
de Tlemcen province, et non de la
faire perdre et non *faire prendre*,
lieu de *l'aîné héritier*.

BLE DES MATIERES.

FIN DE LA TABLE.

---

semble nécessaire de signaler ici plusieurs altéra-
e noms de lieux qui se sont introduites dans l'article
notre dernier numéro. Au lieu de *poujaret*, p. 623,
riel de *tajer*, négociant; au lieu de 6 à 800 bœufs,
au lieu de les *Oudaijas*, p. 642, les *Oudaya;* au
652, *Reys-Brittel;* au lieu de *Onejda*, p. 659,
lsions, p. 643, *constructions;* au lieu de *feu de la*
a poudre; dans le titre du paragraphe VI, p. 658,
l'une alliance avec le Maroc, et esprit public de
ne alliance avec le Maroc. — État moral et esprit
Nous devons faire observer en outre qu'en parlant
es, p. 660, l'auteur n'a pas indiqué spécialement et
le la France, mais les agens de toutes les puissances
le caïd de Tétouan, et non le sultan actuel, qui a
ns l'insulte dont il est parlé p. 634. Il s'agit, p. 638,
non de la ville de Tlemcen; l'on doit lire, p. 635,
e prendre, et, p. 642, *l'aîné* alors *héritier*, etc., au